

DOPAMINE

CULTURE DROGUES ET SOCIÉTÉ

#08 - AOÛT 2019

NUMÉRO THÉMATIQUE

DOPAMINE #08

NUMÉRO THÉMATIQUE

AOÛT 2019

DOPAMINE est une revue numérique mensuelle, tout public, dont les articles sont disponibles en continu sur le site. La plupart sont réservés aux abonnés qui reçoivent tous les mois la revue au format PDF. Cette parution s'adresse à tous ceux qui veulent satisfaire leur curiosité et approfondir leurs connaissances, leur regard et réflexion sur la thématique des drogues et addictions, et leurs représentations. DOPAMINE présente, chronique et décrypte un ensemble de références piochées dans l'actualité culturelle : essais, romans, récits de vie, films, séries, vidéos, revues, enquêtes, rapport ou autres documents... Chaque article propose en complément, pour aller plus loin, des liens vers des références récentes ou plus anciennes.

DOPAMINE est une revue publiée par l'Association DROGBOX dirigée par Thibault de Vivies : rédacteur et administrateur du site. S'abonner à la revue permet de soutenir l'association dans son travail de veille, de relais et de rédaction.

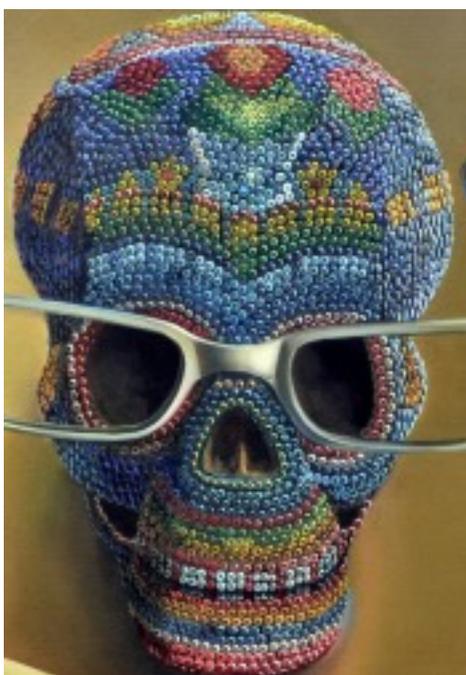
Abonnement individuel : 15 euros / an (12 numéros)

Abonnement collectif (structures, associations,...) :

30 euros (- de 10 salariés) / 45 euros (+ de 10 salariés)

Renseignements et abonnement sur le site www.revuedopamine.fr

Image par Jorge Luna de Pixabay





Quand le cinéma s'aventure sur le terrain de jeu des cartels mexicains

Au moment où Joaquín “El Chapo” Guzmán, l'ex big boss du cartel mexicain du Sinaloa, apprend qu'il sera enfermé à vie dans une prison de haute sécurité américaine pour tous les crimes qu'il a commis ou commandités, et pour toutes ces tonnes de stupéfiants qu'il a acheminées de l'autre côté de la frontière de son pays, pour alimenter le marché américain, il est intéressant de s'aventurer sur le terrain de jeu des cartels mexicains et raconter comment un certain nombre d'oeuvres cinématographiques du 21^{ème} siècle se sont emparées d'un sujet bien plus complexe que l'on peut l'imaginer... Nous en avons retenu huit que nous avons décidé de vous présenter par ordre chronologique de leur sortie dans les salles de cinéma françaises. Comme habituellement dans cette revue DOPAMINE, il n'est pas question de critiquer les oeuvres, mais simplement d'en raconter le contenu et d'essayer de l'éclairer le mieux possible...

Nous consacrerons tout de même, en fin de parcours, un chapitre aux séries télévisées qui traitent de cette même thématique. Nous les présenterons très succinctement, sans entrer dans les détails.

Le tour du propriétaire

Avant de s'aventurer sur ce terrain de jeu des cartels et faire des allers-retours de chaque côté de la frontière américano-mexicaine, essayons de comprendre comment fonctionne le trafic dans les grandes lignes, quelles sont les parties en présence, et les enjeux de chaque côté de cette frontière assez poreuse... Malheureusement, même si chaque film apporte son lot de réalité à travers le filtre de la fiction, il est parfois difficile de s'y retrouver, et la violence tous azimuts qui y est souvent exposée alimente parfois une certaine confusion et une représentation faussée des problématiques en jeu...

Grossièrement, l'on peut affirmer que l'essentiel de la demande vient du côté américain, et l'essentiel de l'offre du côté mexicain. Le Mexique est une zone de production de cannabis, d'héroïne, et de méthamphétamine, mais aussi de transit d'une cocaïne produite principalement en Colombie. Pendant longtemps les Mexicains n'ont fait qu'aider les cartels



colombiens comme celui de Medellin, de Pablo Escobar, ou celui de Cali, des frères Rodriguez Orejuela, à passer la frontière et fournir en cocaïne les consommateurs américains. Mais à la fin des années 90, à la chute des cartels colombiens, ils ont pris le relais, et des cartels comme celui de Guadalajara en tête, se sont emparés du marché de l'offre pour satisfaire la demande des consommateurs américains. Le produit est acheté en Colombie, passe la frontière américaine et est revendu sur le territoire de l'oncle Sam... Le cannabis est cultivé, lui, sur les terres mexicaines depuis des siècles et le pavot y a été introduit à la fin du XIX^{ème}. La méthamphétamine est produite elle en masse depuis une bonne dizaine d'années et inonde le continent nord-américain depuis autant de temps. D'autres produits, comme l'opioïde fentanyl par exemple, sont également vendus sur le continent Nord-américain. Ils sont principalement achetés en Asie par les Mexicains avant de leur faire traverser la frontière...

L'objectif de l'administration américaine est double : non seulement empêcher que les psychotropes passent la frontière, et ce malgré l'obstacle que représente désormais l'accord de libre-échange conclu entre les deux pays en janvier 1994, mais aussi éviter que la violence liée au trafic ne s'étende au-delà de celle-ci et qu'elle touche les villes américaines limitrophes... L'objectif des cartels est, lui, d'augmenter leurs parts de marché et de faire passer la plus grosse quantité possible de produits au-delà de la frontière, en limitant donc autant que possible les pertes, et augmenter ainsi les gains.

Cette frontière américano-mexicaine s'étend de l'est à l'ouest, du Golfe du Mexique à l'Océan Pacifique sur plus de 3 200 kilomètres et traverse pour l'essentiel des régions arides et faiblement peuplées. Sur une partie de sa longueur, la frontière est, en certains points, fermée par un mur à la structure et hauteur variable suivant les zones. Sur l'autre partie, c'est le fleuve Rio Grande qui sépare naturellement les deux pays... Les cartels essaient donc de faire passer les produits par tous les moyens possibles : air, routes et tunnels souterrains, et leur faire traverser cette frontière bien loin d'être imperméable... "El Chapo" est le premier à avoir construit et utilisé des tunnels souterrains particulièrement bien réalisés, et très



efficaces pour faire traverser les produits en quantité considérable... Cependant une bonne partie de ces marchandises arrivent à passer par les postes frontières, là où le flux de véhicules est important... Les principaux points de passage sont les grosses villes frontalières, pour la simple et bonne raison qu'elles ont souvent leur pendant de l'autre côté de la frontière (ex : Ciudad Juarez côté mexicain et El Paso côté texan ; Tijuana côté mexicain et San Diego côté californien) et que le passage de marchandises dans leur ensemble est plus dense dans ces zones-là. Le trafic de stupéfiants y est donc plus discret... Les principales villes concernées par le trafic sont donc par exemple : Tijuana à l'ouest, Nuevo Laredo et Matamoros à l'est, Juarez et Nogales plus au centre...

Ces villes de passage sont tenues par des clans, cartels, groupes paramilitaires, tous lourdement armés, qui se sont plus ou moins réparti des territoires, soit suite à des accords soit en faisant parler les armes. Ils continuent malgré tout, soit à se faire la guerre entre eux pour récupérer des zones de passage, soit à affronter les forces de l'ordre américaines et mexicaines qui continuent leur combat désespéré et s'entendent comme elles peuvent au grès des gouvernements successifs et de la corruption ambiante... Les cartels qui ont le plus fait parlé d'eux, ou qui continuent à sévir sont : le cartel de Guadalajara (qui a disparu), celui de Juarez, celui du Sinaloa (dirigé par Joaquin "El Chapo" Guzman avant qu'il ne soit arrêté), le cartel de Los Zetas qui a pris l'ascendant sur le cartel du Golfe dont il était pourtant le bras armé avant de faire cavalier seul, le cartel de la Familia et celui des Templiers. Il est vrai qu'avec le temps et la dislocation de beaucoup de grands cartels, des microcartels ont vu le jour et il devient de plus en plus compliqué d'y voir clair...

Il faut comprendre que les mêmes zones peuvent être occupées par différents cartels qui arrivent parfois à s'entendre mais peuvent aussi se faire la guerre comme nous l'avons dit, et sans qu'aucun code de conduite ne soit véritablement établi. L'argent du trafic est réinvesti en partie dans l'achat d'armes lourdes, accessoires de taille, indispensables à la bonne marche du narcobusiness... Les enjeux financiers sont colossaux et la répartition des forces entre les deux pays frontaliers



parfois déséquilibrée. Les Etats-Unis disposent pourtant de financements dont nul autre pays n'est pourvu, et ils aident financièrement le Mexique. Malheureusement pour eux ils font face aux revenus en milliards que génère le trafic à l'échelle mondiale, avec une prolifération des armes à feu sans précédent et la criminalité galopante qui l'accompagne. Ces cartels savent aussi utiliser les forces de l'ordre, souvent corrompus, et peuvent à eux seuls déstabiliser un pays. Les victimes ne se comptent pas uniquement dans le camp des cartels ou des forces de l'ordre, mais aussi dans une population civile qui n'a rien demandé...

El Narco

Ce que nous propose finalement dans leur ensemble cette série de films, c'est l'univers impitoyable de "El Narco", comme le nomme Ioan Grillo dans son ouvrage paru en France en 2012 aux Editions Buchet-Chastel, monstre sanguinaire, diable conceptuel, dans un univers "effrayant" du trafic à grande échelle avec ses "bons", ses "brutes" et ses "truands". Même si la frontière entre ses trois caractères est mouvante, difficile d'échapper parfois aux stéréotypes... "El Narco" est présenté aux spectateurs comme une entité abstraite sans frontière, représentant les forces du mal au même titre que "La Drogue", très vite associée alors à un "fléau international", "fléau" qu'il faudrait combattre et éradiquer coûte que coûte car responsable même des dégâts liés au trafic, eux-mêmes révélateurs des dangers de "La Drogue"... Le risque d'amalgame a alors vite fait de pointer le bout de son très gros nez.

Le cinéma, ou même les séries télévisées, surtout ces dernières années, participe bien sûr à la construction des mythes collectifs associés aux stupéfiants, à leurs usages et à leurs trafics. Malgré la volonté évidente de nous montrer sur grand écran la complexité des enjeux et la dichotomie fragile entre "le bien et le mal", la représentation que le cinéma nous propose de "la guerre à la drogue" est souvent à sens unique et orientée vers la violence engendrée par le trafic. Cette guerre semble alors légitime puisque engagée contre le camp des "méchants". Au même titre que "la Drogue" qu'ils vendent, "instrument de mort", les dealers mériteraient



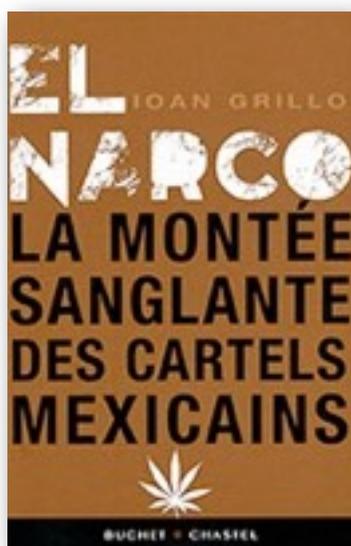
donc logiquement que les politiques gouvernementales déploient tous les moyens financiers et humains nécessaires pour les combattre jusqu'à l'éradication totale. L'idée étant, on croit comprendre, qu'on arriverait à se débarrasser de "La Drogue" en se débarrassant des cartels... Bien entendu, ce n'est pas aussi simple, on s'en doute. Quoi qu'il en soit, attention de ne pas confondre les cartels, leur violence et les produits qu'ils distribuent, avec les consommateurs qui, rappelons-le, sont en l'occurrence en grande majorité du côté américain... Il faut apprécier la responsabilité des uns et des autres, des Mexicains et des Américains, et plus globalement de la communauté mondiale, dans cet échec de la "guerre à la drogue"... Comme le dit très justement, mais en coup de vent, un figurant en nœud papillon dans une soirée mondaine à laquelle assiste le futur "Monsieur Drogues" du gouvernement américain dans "Traffic" de Steven Soderbergh : « *Tant qu'il y aura de la demande aux Etats-Unis, ça ne sert à rien de taper sur le Mexique* »...

Certes, les narcotrafiquants sont loin d'être des enfants de cœur et ne font pas la guerre à moitié (plusieurs dizaines de milliers de morts depuis 20 ans), mais les Américains ne sont pas en reste. Les méthodes employées dans un camp, comme dans l'autre, peuvent être déstabilisantes car sans limites. Et même si l'un des personnages de "Cartel" de Ridley Scott nous annonce calmement que les décapitations ou amputations ne sont que partie intégrante du business, ça n'enlève rien au constat d'une violence sauvage exacerbée qui ravage certaines villes mexicaines, comme celle de Juarez à la frontière, ville où se situe une partie de l'action de "Sicario" de Denis Villeneuve. La ville est introduite dans le film par une musique angoissante et est annoncée et présentée comme "la bête", un personnage en soi, sombre et inquiétant, au grand dam d'ailleurs du Maire qui regrette cette diabolisation de sa ville qui, dit-il, a beaucoup changé depuis deux-trois ans avec des chiffres de la criminalité effectivement en baisse...

Finalement "El Narco" peut servir de base aussi bien à l'argumentaire des défenseurs de la prohibition qui veulent anéantir le marché, qu'à celui des tenants de la légalisation contrôlée qui ont compris que reprendre la main



sur ce marché est sûrement le meilleur moyen de limiter la casse... Même si c'est une première avancée, la légalisation contrôlée du cannabis à usage récréatif, envisagée probablement à terme sur l'ensemble du continent nord-américain, n'empêchera bien entendu pas les cartels de poursuivre leur business de produits comme la cocaïne, la méthamphétamine, ou l'héroïne, et ce tant que ce marché leur sera abandonné. Mais l'offre dépendant en très grande partie de la demande, gageons que la baisse des achats de cannabis sur le marché illégal aura un impact certain sur la bonne marche du narcobusiness. Espérons en tout cas que les prochaines Sessions Extraordinaire de l'Assemblée Générale des Nations Unies, cesseront de verrouiller les propositions responsables d'une légalisation contrôlée de l'ensemble des produits, ce qui à terme évitera à l'Oncle Sam mais aussi à l'ensemble des pays touchés par les trafics, c'est-à-dire tous les autres, de s'échiner en vain à vouloir supprimer l'offre. Ce n'est peut-être qu'à ce prix que les représentations sur les produits et leurs consommateurs, véhiculées par l'ensemble des médias, pourront faire leur chemin vers plus de pragmatisme. A moins que ce soit l'inverse, à savoir qu'il faille attendre que les représentations évoluent pour que les politiques aient le courage de prendre leurs responsabilités. Affaire à suivre...



El Narco

La montée sanglante des cartels mexicains

Un ouvrage de Ioan Grillo

Editions Buchet-Chastel, 2012

Sommaire



Le juge, le sicario et une femme entrepreneuse (page 09)

A propos du film de Steven Soderbergh - *Traffic* - 2000



Le sicario, le reporter et un carnet à dessins (page 19)

A propos du film documentaire de Gianfranco Rosi
El sicario - Chambre 164 - 2010



La belle, la bête et des auto-entrepreneurs (page 27)

A propos du film de Oliver Stone - *Savages* - 2012



L'avocat, le cowboy et deux guépards (page 34)

A propos du film de Ridley Scott - *Cartel* - 2013



Le docteur, le justicier et des flingues (page 42)

A propos du film documentaire de Matthew Heineman
Cartel Land - 2015



Le FBI, la CIA et un sicario colombien (page 52)

A propos du film de Denis Villeneuve - *Sicario* - 2015
et du film de Stefano Sollima - *Sicario la guerre des cartels* - 2018



L'horticulteur, son pick-up et son ex-femme (page 61)

A propos du film de Clint Eastwood - *La mule* - 2019



Séries télévisées (page 69)

Breaking Bad / Weed / El Chapo / Narcos Mexico



Cité DOPAMINE #08 - Hors-série (Fiction) page 75

A person is walking away from the camera on a wet cobblestone street. The street is flanked by buildings, and the wet pavement reflects the light. A large white circle is overlaid on the center of the image, containing the text 'Le juge, le sicario et une femme entrepreneur'.

**Le juge,
le sicario
et une femme
entrepreneante**



A PROPOS DU FILM DE STEVEN SODERBERGH TRAFFIC

Au tout début des années 2000, le cinéma américain ne s'est pas encore emparé du sujet, du moins pas la hauteur du jeune réalisateur, Steven Soderbergh, qui se lance alors dans le projet ambitieux d'essayer de nous donner accès aux différentes facettes du trafic : à la guerre que mènent les autorités américaines contre les narcotrafiquants, à celle que mènent les cartels entre eux, à la corruption endémique des forces de l'ordre mexicaines, au travail des acteurs de terrain, et à l'impact que tout cela a de chaque côté de la frontière, non seulement sur la bonne santé du trafic, mais aussi sur les usages... La palette d'exploration est ici assez large...

Extrait

« S'il y a une guerre contre la drogue, c'est souvent dans notre propre famille qu'est l'ennemi. Et j'ignore comment on fait la guerre à sa propre famille. »
Le juge dans son discours public de démission.

SORTIE
FRANÇAISE

07
MARS
2001

Durée
2h27

De Washington à Cincinnati

En étant nommé à Washington, par le Président des Etats-Unis, directeur du prestigieux ONDCP (Office of National Drug Control Policy), le juge Robert Wakefield pensait pouvoir prendre un peu de hauteur sur ces questions de trafic de drogues qu'il avait l'habitude de croiser dans l'enceinte de son tribunal. Mais il ne s'attendait sûrement pas à ce que cette thématique le touche bien plus personnellement... Curieusement, au vu des premiers entretiens qu'il a, des premières rencontres qu'il fait et des points de vue qu'il entend, le juge semble découvrir un univers qu'il est loin de maîtriser, et témoigne même d'une certaine naïveté, tout



Extrait

« Pour moi, Monsieur le juge, le problème n'est pas du côté de l'offre. Tant que la demande existe chez nous, inutile de taper sur le Mexique. »
Un des interlocuteurs du juge

engoncé qu'il est dans une posture de bon élève prêt à retrousser ses manches pour relever ce défi sûrement pas insurmontable... On lui fait comprendre assez vite que sa position et les décisions qu'il devra prendre ne seront finalement que politiques. Entretenir de bonnes relations avec le Mexique, pays voisin et ami en première ligne concernant l'importation de stupéfiants sur le sol américain, est primordial... L'entretien qu'il a avec son prédécesseur, militaire haut gradé, le laisse presque sans voix. Après avoir complimenté le général sur le travail qu'il accomplit, il n'obtient en retour que l'expression d'une désillusion sur la mission à accomplir à un poste sur un siège éjectable où la marge de manoeuvre est au final assez faible, l'indépendance illusoire et le pouvoir limité. La tâche à accomplir est donc semble-t-il immense et l'objectif, loin d'être défini ou même définissable, difficile à atteindre...

A l'occasion d'une soirée cocktail à laquelle il assiste et où tout un gratin politique est présent, des points de vue finalement assez convergents lui parviennent, points de vue qui semblent indiquer que le chemin pris par la politique actuelle est loin d'être le bon et que la "guerre à la drogue", sur laquelle repose pourtant toute la mission du juge et surtout celle du chef de l'ONDPCP qu'il est désormais, est déjà perdue... Nous ne sommes qu'au tout début des années 2000, mais des voix s'élevaient déjà contre une prohibition qui faisait plus de mal que de bien et, dans tous les cas, ne permettait en rien de faire baisser la consommation des Américains, consommation qui avait même plutôt tendance à augmenter... D'après ce qui est dit lors de cette soirée, et que le juge entend, cette guerre ne peut pas se gagner tant que les Américains consommeront en masse. Il faut donc rester modeste dans sa lutte. Réussir à réduire le pourcentage d'adolescents usagers serait déjà un progrès, lui propose-t-on. On lui explique que le problème est que « *le bâton de la répression crée la carotte d'énormes profits* », que le prix de la cocaïne et de l'héroïne a baissé, et qu'en même temps la pureté des produits vendus s'est accrue. La répression a mis sur le marché de meilleurs produits à bas prix. Soutenir l'éducation, la prévention et l'accompagnement



serait sûrement alors judicieux, sauf qu'aucun soutien ne viendra alors des médias, attirés eux beaucoup plus par l'aspect sordide du trafic de drogue, ou alors les usages subversifs des politiciens. On lui rappelle aussi que les "toxicos" ne votent pas...

Comment réussir alors à se mobiliser quand tout semble indiquer que la mission confiée au juge est un traquenard ? Une chose est sûre, son poste à Washington ne va pas être de tout repos, surtout s'il prend son travail au sérieux et à coeur, ce qui semble être sa dynamique. Sa présence à Cincinnati, Ohio, où sa famille réside, s'annonce épisodique, mais sera finalement bien plus affirmée, cela simplement dû au fait que des soucis familiaux le ramèneront régulièrement au bercail... En effet, sa fille unique, Caroline, adolescente de seize ans éduquée dans un lycée privé prestigieux, ne se contente plus de simplement fumer de l'herbe ou sniffer de la cocaïne de temps en temps avec ses amis du même milieu lors de soirées pyjamas, mais est entrée dans une consommation régulière et solitaire d'une cocaïne qu'elle a appris à baser elle-même et dont elle inhale la fumée en chassant le dragon (le produit est placé sur une feuille d'aluminium, et chauffé par en dessous). Le juge ne sait rien des consommations de sa fille jusqu'au jour où un des amis de celle-ci fait une overdose et qu'elle est arrêtée. Illégalité oblige, Caroline a du mal à dévoiler l'ampleur de son usage à ses parents, ou du moins à son père, bien moins conciliant que sa femme qui pense, elle, qu'il ne sert à rien de punir, mais qu'il faut simplement écouter leur fille. Pour le juge, cette posture envoie un signal négatif qui est celui d'un encouragement à la consommation plutôt qu'à la dissuasion. Prévenir plutôt que punir, est le message qu'il a déjà pourtant entendu précédemment, comme nous l'avons vu, mais qu'il a déjà oublié... Il ne s'agit bien entendu pas d'exclure toute forme de sanction, mais à l'inverse il ne s'agit pas non plus d'exclure toute forme de dialogue... Toujours est-il que le doute s'installe chez le juge quant aux usages potentiels de sa fille. Il commence à être inquiet pour son avenir, et se pose les questions qu'il ne s'était jamais posées. Cette inquiétude accroît alors son désir de mener à

Extrait

« - J'ai des 18 partout...
... Je suis en finale de la bourse du mérite et du concours général de math. Je fais de l'espagnol et du théâtre. Je suis chef de classe. Je suis dans l'équipe de volley...

- On peut savoir pourquoi t'es ici ? »

Caroline à la jeune femme qui l'interroge au poste de police.



Extrait

« - Comment les cartels peuvent-ils être aussi bien renseignés et organisés ?

- Budget illimité.

- Si je comprends bien, malgré l'énormité du budget que notre pays consacre à cette lutte, ils sont à la hauteur ?

- Non, ils nous dépassent de loin. Nos crédits ne sont rien à côté des leurs. »

Le juge, en discussion avec le directeur du centre de renseignements.

bien sa mission, qui est celle de lutter contre le trafic de drogues en provenance du Mexique...

Pour mener à bien sa mission, le juge essaie de comprendre un peu mieux les mécanismes. A San Ysidro, en Californie, au poste frontière avec le Mexique, il apprend que 45 000 véhicules et 25 000 piétons passent chaque jour, et que même si des saisies régulières sont réalisées, une grosse partie des stupéfiants passent sans qu'on ait les moyens de lutter. Le juge visite un centre de renseignements particulièrement sophistiqué qui permet, grâce à des écoutes ou autres moyens de traçage, d'en savoir plus sur les filières, mais n'empêche en rien les trafiquants de passer à travers les mailles du filet. Le combat est inégal. Les moyens financiers des uns et des autres sont disproportionnés... Le juge attend, en vain, des membres de son équipe des idées neuves. Il s'étonne qu'aucun représentant du ministère de la santé ne soit associé à sa tournée de prise d'informations. Il est tout aussi surpris de ne pas avoir véritablement d'équivalent côté mexicain. Son seul interlocuteur sera le Général Arturo Salazar, dont nous apprendrons assez vite qu'il est peu recommandable. Lors de cette rencontre avec le militaire, à Mexico, le général parlera de ses efforts pour lutter contre l'offre de stupéfiants, mais quand le juge l'interroge sur la stratégie d'action sur la demande, sa réponse est triviale : « *En ce qui concerne l'addiction, elle se traite d'elle-même. Chaque overdose, c'est un drogué de moins.* ». Difficile alors de coordonner des actions conjointes...

L'addiction, le juge y sera malheureusement confronté dans sa propre famille, avec une adolescente qui accompagnera sa consommation de free-base par une consommation d'héroïne en injection, et qui ira jusqu'à se prostituer. Le juge découvrira le pot aux roses mais sera bien démuni face à la violence du milieu du deal auquel il sera confronté directement. Il obligera la jeune lycéenne à participer à une "cure de désintoxication", comme on l'entend encore parfois, et elle sera donc internée dans un centre fermé dont elle s'échappera assez vite pour alors disparaître de la circulation... Son père finira par remettre la main dessus et



Extrait

« Je ne suis pas sûre d'être alcoolique, car je n'aime pas trop l'alcool. A mon âge c'est plus facile de trouver de la drogue que de l'alcool. Je crois que j'ai... la haine. Une vraie haine contre des tas de trucs. Seulement... Je ne sais pas trop lesquels. »
Caroline, la fille du juge,
à une rencontre de AA
ou de NA

accepter enfin de l'écouter, simplement l'écouter, plutôt que sévir... Il finira aussi par démissionner de son poste de directeur de l'ONDCP, non seulement pour prendre le temps d'accompagner sa fille dans son sevrage, mais aussi visiblement parce qu'il est découragé face à l'absurdité de la tâche à accomplir pour essayer de neutraliser le trafic et ses acteurs... Qui pourra blâmer ici un juge qui n'a évidemment à sa disposition, en accord avec la politique politicienne en place, aucune stratégie crédible pour vaincre le trafic.. Nous verrons qu'en effet, dans les parcours de vie qui suivront, et s'entrecroiseront, que les symptômes de la maladie qui touche les politiques mexicaines et américaines de lutte contre le trafic, sautent aux yeux... L'on sait que les politiques communes de "guerre à la drogue" menées par les deux pays quelques années plus tard, et qui ont consisté en une tentative d'éradication des cultures et de reprise en main du trafic par des interventions militaires financées par les Etats-Unis, n'ont fait exacerber les tensions, la violence, et la corruption...

Tijuana, ville frontière, pointe nord-ouest du Mexique

De l'autre côté de la frontière avec les Etats-Unis, au Mexique, dans la ville de Tijuana, Javier, membre de la police judiciaire, essaie de rester intègre dans un monde où la corruption règne en maître. Son salaire n'est que de 316 dollars par mois, mais il n'est pas du genre à chercher à s'enrichir systématiquement à la moindre occasion, contrairement à son coéquipier, Manolo qui semble, lui, bien moins expérimenté et bien plus naïf et influençable... Quand le Général Salazar, chef de la lutte antidrogue, sollicite Javier et Manolo pour qu'ils travaillent pour lui, seul Javier semble se méfier et questionner sa mauvaise conscience. Mais l'offre du Général Salazar ne se refuse visiblement et malheureusement pas. Javier doit faire avec les missions qu'on lui confie. Il est certes mieux payé qu'avant mais bien plus à la merci d'un homme qui sait ce qu'il veut et n'est pas prêt à opérer dans la demi-mesure. Le Général veut "se payer le Cartel de Tijuana", comme il dit, et demande à Javier de commencer par retrouver un certain Francisco Flores, sicario



Extrait

« Vous aimez le base-ball ? Il faudrait de l'éclairage pour que les mômes puissent jouer en nocturne. Question de sécurité. Qu'ils puissent jouer sans devenir mulets pour les dealers. Tout le monde aime le base-ball. Tout le monde aime les stades... Je crois qu'il faut que les Etats-Unis investissent à Tijuana tout de suite. C'est à ça que je pense les amis. »
Javier, aux membres de la DEA qui l'ont approché.

réputé très dangereux, à la solde du cartel de Tijuana et duquel il doit soutirer des informations, ce qu'il fera bien entendu en employant la torture. La méthode du Général est assez simple, et efficace en l'occurrence, pour faire parler son prisonnier. Il le fait torturer par un de ses sbires, puis débarque en papa cajoleur, fait semblant de condamner les agissements de ses subalternes pour l'inviter gentiment, autour d'un bon repas et d'une bonne bouteille, à donner les noms de tous ses collègues du cartel de Tijuana...

Une grosse opération militaire, et de police, est alors lancée à Tijuana et dans tout l'état mexicain de Basse-Californie au Nord-ouest du pays, pour arrêter un nombre important de membres du cartel de Tijuana, celui des frères Obragon pour lequel travaillait le sicario Francisco Flores qui sera finalement relâché... Bien entendu cette action militaire et policière musclée et d'envergure sera très largement médiatisée et accompagnée d'une information de taille, à savoir que Porfilio Madrigal, le chef du cartel rival, celui de Juarez, du nom de ville frontalière plus au centre du Mexique, serait mort lors d'une opération de chirurgie esthétique, ce qui est bel et bien arrivé d'ailleurs dans la réalité à un chef renommé de cartel, à savoir Amado Carrillo Fuentes. Dans cette fiction cinématographique, l'annonce du décès du chef du cartel de Juarez ne sera qu'un leurre pour permettre justement au cartel de reprendre discrètement la main sur le trafic de stupéfiants avec la complicité donc du Général Salazar. Javier et Manolo s'apercevront en fait qu'il oeuvrait pour Porfilio Madrigal et le cartel de Juarez... Information à garder pour eux s'ils ne veulent pas d'ennui...

Javier est alors approché par deux agents de la DEA (brigade des stupés américaine) mais n'acceptera de travailler pour eux, et d'être leur informateur, qu'à condition que les Etats-Unis investissent financièrement au Mexique pour offrir des conditions de vie meilleures aux jeunes des quartiers défavorisés et qu'ils ne basculent pas inévitablement dans l'escarcelle des cartels. L'exigence est sûrement de taille, et utopique, mais si les agents promettent au moins un petit effort sur le financement de



l'éclairage des stades de base-ball de la ville, ce sera déjà bien... Javier a compris que lutter contre le trafic c'est lutter d'abord contre la pauvreté sociale et économique et offrir des perspectives aux populations laissées à l'abandon. Le milieu du trafic saura toujours attirer des jeunes, au Mexique, aux Etats-Unis ou ailleurs, avec un travail où les rentrées d'argent semblent faciles et abondantes... Bien entendu, ce n'est pas aussi simple, mais l'un ne va pas sans l'autre.

Dans cette affaire, le coéquipier de Javier, Manolo, parlera lui aussi un peu trop, mais sans prendre de précaution, à ses risques et périls. Pour sauver sa peau, Javier fera le choix de dénoncer Manolo comme informateur. Celui-ci sera alors exécuté par les sbires du Général... Javier poursuivra finalement publiquement sa mission auprès de la DEA, et les aidera à mettre la main sur le Général Salazar... Il aura droit à la fin du film d'assister à un match de base-ball où les éclairages publics qu'il avait demandés à la DEA en échange de ses informations, ont bien été installés...

San Diego, ville américaine mitoyenne de Tijuana

Dans cette ville de San Diego, qui regarde sa jumelle mexicaine de Tijuana à travers un mur loin d'être infranchissable, on suivra les corps intermédiaires du cartel de Tijuana, à savoir ceux qui opèrent entre les big boss et les petites mains... Helena Ayala, est l'épouse, enceinte, de Carl Ayala. Elle assiste impuissante à l'arrestation de son mari par la DEA, à leur domicile et devant leur fils de 6-7 ans. Cette arrestation fait suite à la dénonciation d'un membre du cartel, mais aussi un ami, Eduardo Luiz, lui-même mêlé au trafic de cocaïne entre le Mexique et les Etats-Unis. En échange de son immunité, Eduardo Luiz est prêt à témoigner lors du procès médiatique de l'homme qu'il va donc trahir pour sauver sa peau. La DEA ne lui laisse pas vraiment le choix. Elle a contre lui un dossier sérieux qui pourrait lui coûter très cher s'il ne collaborait pas. Eduardo Luiz annonce tout de même la couleur aux deux agents de la DEA qui s'occupent de lui, à savoir qu'il sera probablement tué avant de pouvoir témoigner. Le cartel n'a pas

Extrait

« Ca marche depuis des années. Ca marchera encore longtemps. Et avec le libre échange, la frontière va disparaître. D'ici un an ou deux, les transporteurs mexicains feront l'aller-retour Mexique Etats-Unis aussi librement que UPS, DHL ou Fedex. Une putain de foire d'empoigne ! »
Eduardo Luiz
à l'agent de la DEA



Extrait

« Ta vie n'a pas de sens.
Le pire chez toi Monty, c'est
que tu agis en sachant que ça
ne sert à rien. Regarde-toi, ça
crève les yeux... ... Le cartel de
Juarez vous a rencardés pour
s'emparer de Tijuana. Tu roules
pour eux. Toi aussi tu bosses
pour un dealer Monty. »
Eduardo Luiz
à l'un des agents de la DEA

l'habitude d'offrir une porte de sortie, autre que les pieds devant, à ses anciens collaborateurs, surtout s'ils trahissent...

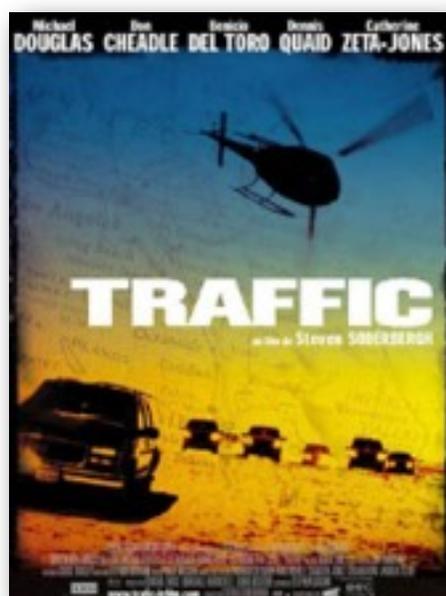
Helena Ayala est l'épouse aimante et oisive d'un mari dont il semblerait qu'elle ne connaissait pas les activités illégales. Le couple est installé bourgeoisement à San Diego depuis des années, et Carl est très actif dans la communauté. Après des activités légales familiales qui l'ont effectivement enrichi, il a rencontré les frères Obragon du cartel de Tijuana et a réalisé pour eux une étude statistique des risques de fouille à la frontière. Ils étaient minimes semble-t-il, mais il les a encore réduits grâce à son expertise. Depuis, il semble s'être bien installé dans cette activité illégale et est devenu un élément essentiel du dispositif... Bien entendu Helena se retrouve bien démunie, et même en panique, quand la demande de remise en liberté de Carl Ayala, en attendant son procès, est refusée. Elle n'a plus de carte de crédit, et est regardée de travers à chaque fois qu'elle se rend à la banque. Tout ce qui est susceptible d'être vendu sera saisi par le fisc. Elle a perdu tous ses amis, et est menacée par les créanciers de son mari qui lui réclament trois millions de dollars qu'elle a intérêt à trouver si elle ne veut pas qu'on s'en prenne à son tout jeune fils...

Heureusement pour Helena, son mari avait protégé ses arrières et ouvert un certain nombre de comptes bancaires pour soutenir sa famille en cas de coup dur. La jeune femme décide alors de reprendre en main les affaires de son mari et de faire taire définitivement le témoin encombrant, Eduardo Luiz, en missionnant un sicario, Francisco Flores, celui-là même qui avait dénoncé des membres du cartel... A Tijuana, elle va à la rencontre d'un des créanciers de son mari et lui présente ce que son mari appelait le "projet pour les enfants", un pantin fait de cocaïne moulée sous pression, inodore, indétectable par les chiens ou par qui que ce soit d'ailleurs. Elle demande, en échange de son savoir-faire, l'effacement de la dette de trois millions et la distribution exclusive sur le territoire des Etats-Unis de la cocaïne des frères Obragon. Elle demande aussi qu'on la débarrasse du fameux



témoin, Eduardo Ruyz, le sicario Francisco Flores n'ayant pas pu remplir sa mission, tué trop tôt par le Cartel pour l'avoir trahi souvenez-vous...

Eduardo Luiz sera empoisonné. Carl Ayala sera libéré. Cet acteur du trafic pourra désormais reprendre du service. Quoiqu'il arrive, même s'il avait été incarcéré pour de bon, la relève aurait été assurée par le cartel. Les petites mains, intermédiaires, ou même têtes de réseau sont légion. Quand l'un disparaît, un autre prend sa place naturellement... Ici, les destins du juge, de Javier, du Général et de Carl et Helena Ayala se croiseront très peu à l'image, mais ces personnages constituent tous les éléments d'un puzzle complexe à construire tant les pièces sont nombreuses, complexes, plus ou moins petites ou grandes et difficiles à combiner parfois... Quoiqu'il en soit, l'inéluctabilité du processus de production, de distribution, de vente et d'achat est là, et tant que la demande sera continue d'un côté, l'offre sera toujours prête à suivre de l'autre. Entre les deux des militaires, policiers, agents de brigades des stupéfiants, et politiques ne pourront que se glorifier d'avoir ramassé les miettes. La lutte semble vaine, mais elle se poursuit inlassablement depuis des décennies et ne fait qu'engraisser le monstre...



Traffic

Un film de Steven Soderbergh

Distribution : Michael Douglas, Benicio Del Toro, Catherine Zeta-Jones, Don Cheadle, etc...

Sortie en salles françaises : 7 mars 2001

Durée : 2h 27

A photograph of a desk lamp with a glowing rectangular shade. The lamp is positioned on a desk with a dark, ribbed surface. The background is a plain, light-colored wall. A semi-transparent white circle is overlaid on the center of the image, containing text.

**Le sicario,
le reporter
et un carnet
à dessins**



A PROPOS DU FILM DOCUMENTAIRE DE GIANFRANCO ROSI EL SICARIO - CHAMBRE 164

En 2009, le réalisateur et documentariste italien tombe sur un article publié dans Harper's Magazine, titré "The Sicario" et écrit par le journaliste Charles Bowden. Il entre alors en contact avec le fameux sicario en fuite, propose de le rencontrer et de le filmer dans son plus simple appareil, c'est-à-dire sans artifice dans une chambre de motel à la frontière, une de celle qu'il a eu l'occasion d'occuper avec ses complices du cartel, non pas pour y dormir mais pour y planquer, y torturer ou y exécuter quelques victimes... On l'a compris, ce documentaire sobre dans la forme, ne sera pas une partie de plaisir, et nous laissera imaginer le pire...

Extrait

« Je vais te raconter vingt ans de ma vie. Vingt ans au service du narcotrafic, du cartel. Je les ai servis avec ces mains, pour torturer et tuer des gens. »

Le sicario



Unité de temps et de lieu

Ce documentaire se présente comme un huis clos, avec seulement quelques images de coupe qui nous situent l'environnement du motel, la ville qui l'entoure. Seul dans cette chambre de motel américain, la chambre 164, un ex sicario (tueur à la solde d'un cartel) nous raconte comment pendant vingt ans il a servi fidèlement "avec ses mains" son boss, avant de se repentir... Son visage est couvert d'un fichu noir en double épaisseur, pour être sûr qu'on ne puisse le reconnaître. Il nous explique de façon très intelligible et pragmatique quel était son rôle et son travail au sein du cartel. Et pour cela, il n'a à sa disposition que ses gestes, ses



Extrait

« La plupart du temps, même si la dette est payée, la personne meurt. Le narcotrafic ignore les frontières du Mexique, des Etats-Unis, de la Colombie, du Costa Rica, du Salvador. Les narcos peuvent tout acheter. Ils payent la police, les douanes, l'immigration. Est-ce difficile, quand on déplace des tonnes de drogues, de déplacer une personne ? »

Le sicario

mots et surtout un grand carnet à dessins sur lequel il écrit ou dessine au fur et à mesure de son récit oral. Le réalisateur parle de documentaire graphique. Il savait que l'homme aimait dessiner... Le sicario se lève parfois de son fauteuil pour quelques reconstitutions dans cette chambre, celle-là même où il a accueilli quelques victimes avant de leur faire passer la frontière, la tête ou les pieds devant... Ici, un simple récit, sans aucune image démonstrative, suffit à nous plonger dans l'univers sans pitié des cartels mexicains et le quotidien d'un homme sous psychotropes pendant vingt ans pour avoir le courage d'exécuter aveuglément les ordres de son patron...

L'homme parle sans détour, et explique tout d'abord ce qu'est un vrai sicario, à ne pas confondre avec ce qu'il appelle un imitateur, pour lequel il semble afficher un certain mépris... Le sicario préserve toujours son identité. Il est noyé dans la masse des citoyens, présente bien, ressemble à vous et moi, et peut même participer à la vie de la cité. Il est éduqué et instruit car le Cartel l'a formé depuis l'enfance. Rien n'est laissé au hasard... Pour atteindre l'objectif pour lequel il est rémunéré, il a une ligne de conduite, un protocole d'action, une rigueur dans l'exécution qui lui est propre. Tuer par exemple une cible mouvante, en voiture, ce n'est pas canarder aléatoirement la carrosserie, c'est tirer juste et bien pour s'assurer du résultat. « *Le sicario n'a pas besoin de faire souffrir la personne qu'elle doit exécuter. La personne souffre dès le moment qu'elle est suivie.* », nous explique l'homme avec aplomb. C'est toute la différence entre un vrai sicario et son copycat. Attention, le travail bien fait n'est pas donné à n'importe qui... L'homme est sérieux, aussi froid et précis que l'univers qu'il décrit. Pas la peine d'y ajouter une touche de légèreté, de suspense, de romantisme même, artifices que l'on retrouve dans beaucoup de fictions ou de documentaires et qui nous aident souvent à entrer dans l'histoire en éveillant notre imaginaire. Ici, c'est sec, direct, pédagogique, à distance pour que chacun se fasse son film, au plus proche de la réalité peut-être alors...



Tout petit déjà...

Le sicario est originaire de l'état du Chihuahua au nord du Mexique, dont la ville de Juarez, pendant mexicain de la ville américaine d'El Paso, est emblématique d'une frontière poreuse entre les deux pays... Approché dès le lycée avec trois de ses camarades, l'homme est invité dans des fêtes pour apprécier ce que l'argent peut permettre de lui offrir. On lui apprend à conduire en une journée, on lui fournit un faux permis, et on lui confie assez vite une voiture avec laquelle il passera la frontière américano-mexicaine. En échange, côté américain, une autre voiture lui sera proposée pour revenir au bercail, voiture dont il pourra profiter pour aller au lycée, voir ses amis. Il aura de l'argent de poche, une maison, des gens de service, mais sera alors peut-être un peu plus éloigné de sa famille...

Sa nouvelle communauté sera le Cartel. Il consacra désormais sa vie à l'organisation criminelle et sera à son service. En échange d'une disponibilité sans faille, ce sera pour lui "la vida loca", "la belle vie", du moins celle qui correspond aux représentations qu'il s'en fait. Impossible de revenir en arrière désormais, et le chemin est tout tracé... Pendant trois ans, le jeune homme passe des produits du Mexique aux Etats-Unis, sans savoir lesquels, sans connaître la quantité qu'il transporte, ni les lieux de cache. Il sait juste qu'il est "chargé" comme on dit, qu'il aura sa récompense à l'arrivée et qu'il pourra profiter d'une vie de lycéen plus que confortable, et aider financièrement sa famille. Tant que ça passe tout va bien. Et c'est passé. Il a ainsi pu finir ses études au lycée, après trois années où il a passé du bon temps comme il dit... Il entre alors à l'université, mais sa famille, nombreuse, n'est pas dupe de ses activités de trafiquant et des usages de psychotropes qui les accompagnent. Menacé par sa famille d'être enrôlé dans l'armée, il décide de lui-même de s'inscrire à l'école de police. Il ne remplit pas toutes les conditions pour être admis, notamment celles d'être majeur, d'être libéré de ses obligations militaires, mais aussi de ne pas être usager de drogues. Mais, les "recommandations" ayant du bon, et le jeune homme ayant été

Extrait

« Il y a deux cents diplômés. Sur ces 200 élèves, 50 sont déjà payés par le cartel. Sur les 50 narcos, 25 restent à Juarez, 5 vont à Chihuahua, 5 à Parral, 5 à Ojinaga. Les hommes sont répartis de telle sorte que quand il y a de la drogue à passer de Durango, de Sonora ou de Coahuila, à chaque entrée de l'Etat, il y a au moins un agent, recruté par eux, qui facilite la circulation. »
Le sicario



Extrait

« Le problème dépend de ce que veut le patron : vivant ou mort. S'il le veut mort, c'est facile. Les "yeux" et la 2ème unité s'en vont. Avec la patrouille à l'arrière, on le bloque de face. Il faut se méfier des tirs croisés. On se met de côté, et on l'abat. Tout le monde s'en va. En moins de trois minutes, ces cinq véhicules sont déjà six pâtés de maison plus loin, dans des planques... »

Le sicario

“recommandé”, par le cartel on imagine, le directeur assouplit les exigences de l'institution policière et le fait entrer dans l'école de police. L'académie sera en fait pour lui la meilleure formation possible pour devenir un sicario professionnel...

L'homme nous explique que toutes les forces de police et de l'armée sont aux services des narcotrafiquants, puisque ce sont dans leurs rangs qu'ils recrutent des hommes sachant manier une arme, conduire une voiture pour une filature ou pour échapper à un poursuivant, et surveiller un objectif... Alors, bien entendu, le jeune homme ayant poursuivi pendant ses études à l'Académie son activité de passeur de stupéfiants pour le cartel, quand il en sort il fait partie de ces policiers distribués stratégiquement sur le territoire de l'état de Chihuahua pour permettre l'entrée des marchandises en provenance des états limitrophes ou en faciliter la circulation à l'intérieur de l'état. Les policiers infiltrés transportent eux-mêmes les produits dans leur véhicule ou escortent des passeurs. Ils peuvent aussi être affectés à la surveillance des planques, à la surveillance des surveillants, ou même au kidnapping de ceux qui doivent de l'argent ou ont changé de camp. Participer à des exécutions n'est pas exclu...

Un mécanisme bien rodé

Le système policier et militaire est donc corrompu, mais le système politique aussi, nous assure le sicario. Chaque gouvernement d'état est lié au cartel, et sait bien comment tout cela fonctionne. Toutes ces victimes qui disparaissent chaque année ne se sont pas volatilisées. Elles sont accumulées dans des maisons surveillées, proches de la frontière, et le pouvoir politique et policier connaît leur existence. Quand une cache est découverte, c'est que la DEA ou le FBI sont intervenus après avoir mis la pression sur le gouvernement mexicain. Les corps recherchés sont souvent ceux d'informateurs qui ont été tués par le cartel...

Mais avant d'atterrir dans une planque ou dans un cimetière, tous les corps, totalement déshumanisés, ont eu leur parcours mortifère... Ca commence souvent par un enlèvement ou même



une exécution en pleine rue, minutieusement préparée. Pendant 3-4 jours, voire une semaine complète, les sicarios se positionnent, observent les déplacements de la cible, ses habitudes, le parcours emprunté. Deux unités de police patrouillent tous les jours et rassurent la cible au cas où elle ait des suspicions. Le jour de l'enlèvement, les policiers auront reçu l'ordre de ne pas patrouiller dans le secteur. Quand la victime doit être exécutée, c'est rapide et simple, mais quand elle est enlevée, la procédure est alors plus longue... Le sicario nous faire revivre à froid dans cette chambre 164 tout le déroulé du traitement infligé à un mauvais payeur kidnappé, malmené, forcé à exiger de sa famille qu'elle paye au cartel la somme qu'il lui doit. Tous les mouvements et les gestes seront refaits à l'identique, ou presque. Les conversations avec la victime, et au téléphone avec la famille ou avec les chefs du cartel, seront reproduites dans les grandes lignes... Quand l'ordre est donné au sicario de livrer le colis de l'autre côté de la frontière, côté mexicain, la victime n'est pas encore trop abîmée. Pour la suite, d'autres collègues prendront le relais... Les conditions nécessaires à un sicario pour mener à bien sa mission de kidnapping ou d'exécution sont l'expérience, le courage et des nerfs d'acier. Pas besoin d'être en nombre pour un kidnapping ou une exécution, même si le cartel a les moyens de se payer toute la main-d'oeuvre qualifiée nécessaire, et pas uniquement côté mexicain. Des membres du cartel opèrent aussi bien entendu côté mexicain...

Extrait

« Pendant longtemps, j'ai dit que pour moi, en premier vient "El Patron". En second vient "El Patron". Et en troisième vient "El Patron". Je vivais pour défendre une personne : "El Patron". »

Le sicario

Un sicario dévoué corps et âme à son cartel

On entre dans un cartel comme on entre en religion. On est à son service 24h/24, prêt à répondre au téléphone 7 jours sur 7. Si on ne décroche pas, c'est soit qu'on est mort, soit qu'on est prêt à mourir car on ne s'est pas rendu disponible. Quand le boss exige quelque chose ou quelqu'un, le sicario s'exécute. Il doit répondre à tous ses caprices. Et si ce boss a une femme en vue, le sicario doit tout faire pour la convaincre. Si elle accepte, tout ira bien pour elle, mais si elle commence à avoir trop d'ambitions ou vouloir piéger le boss, alors son sort sera bien moins enviable que celui d'un



homme, comme on aimerait ne pas pouvoir l'imaginer... Quand le sicario en vient à lister les différentes formes de messages macabres à laisser à l'entourage de la victime, homme ou femme, au moment où ils découvrent le corps, sa voix et son débit change. Même s'il n'a pas de remord dit-il, on sent une forme de compassion. Pour le sicario, les tâches sont souvent effectuées sous effets de l'alcool ou autres drogues, pour "étouffer les scrupules", dit-il...

Et le sicario de nous en remettre une couche en racontant l'exécution qu'il a dû réaliser avec ses compagnons du cartel, dans cette même chambre 164, une exécution qui ne doit pas prendre de temps, simple, rapide, par strangulation, sans torture inutile cette fois-ci. Il arrive parfois qu'un simple coup de fil interrompe l'exécution, une heure, deux heures, un jour, une semaine, ou même un mois. La victime doit alors être maintenue en vie, le temps peut-être que sa famille paie. Mais son sort est joué d'avance. Aucune échappatoire possible. Que la famille ait payé ou pas, très rares sont ceux qui ont échappé à l'exécution...

Les enlèvements, avec les tortures et exécutions qui les accompagnent sont le quotidien des sicarios, mais leur tâche peut aussi consister à remettre de l'ordre dans le fonctionnement du deal de rue. Il arrive que de petits dealers n'en fassent qu'à leur tête. Quand ils sont identifiés, en nombre, l'exécution peut être collective. Le sicario fait allusion ici à une exécution de 70 personnes... Il arrive aussi que le cartel prête main-forte à la police quand celle-ci n'arrive pas à mettre la main sur un gang de voleurs de voiture par exemple. L'exécution collective, en l'occurrence 45 personnes, est alors à mettre à la solde non pas uniquement des sicarios, mais aussi des membres de la police municipale et de ceux de la police fédérale...

Confronté à cet univers de violence perpétuelle, la parano s'installe progressivement dans la vie du sicario. Tout devient source de tensions, d'angoisses, d'insomnies... Après avoir décidé de ne plus consommer de psychotropes, il se retrouve persécuté par ses collègues qui se moquent de lui, le rabaisse, pour qu'il soit

Extrait

« Je savais que quelque chose dans ma vie, me faisait changer. Et qu'être toujours drogué, et toujours alcoolisé, m'empêchait de réfléchir à ce que je devais faire. »

Le sicario

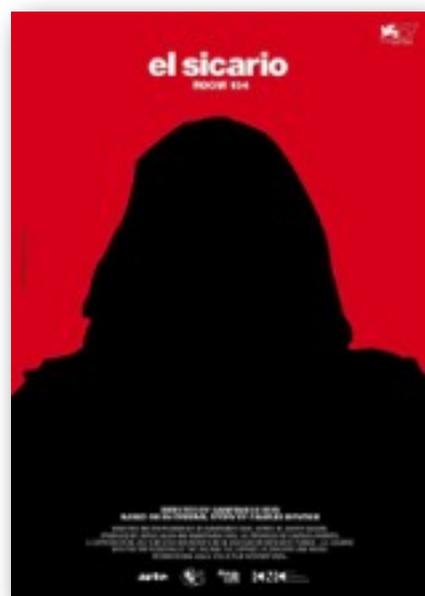


Extrait

« Je me suis souvenu de tout ce que j'avais laissé derrière moi pour servir quelqu'un qui n'en valait pas la peine...
... Je me libérais de ce joug, de ce poids que je portais, de ces années sous le joug du cartel, sous le joug de ces gens qui me tenaient cloué au sol et me donnaient des ordres. Je me libérais. Ca a été un moment merveilleux. »
Le sicario

finalement rétrogradé... Après avoir subtilisé une certaine somme d'argent, même si elle n'était pas conséquente, le sicario ne répond plus au téléphone, et est donc poursuivi par le cartel, furieux. Il a perdu confiance en son sicario. L'homme accepte de se rendre finalement, au péril de sa vie, mais réussit à s'enfuir de la planque dans laquelle il était détenu. Il rentre chez lui, récupère sa femme et sa fille, mais chacun doit alors prendre un chemin différent. Pour protéger sa famille, il doit de séparer d'elle... Suite à une révélation mystique qui lui fait prendre conscience du joug sous lequel il a vécu pendant une vingtaine d'années, il décide de fuir la ville de Juarez à la frontière américaine... « *Depuis 2007 il vit libre, mais en cavale, avec un contrat de 250 000 dollars sur sa tête. Il n'a jamais été inculpé de crime, ni au Mexique ni aux USA.* » Voici un extrait du texte présenté à l'écran à la fin du documentaire...

Difficile de rester insensible au récit de ce sicario. Sa sobriété est inversement proportionnelle aux images qui pourraient surgir dans notre esprit conditionné par cet imaginaire collectif loin de pouvoir décrire probablement la réalité des parcours et exactions de ces sicario, bras armés des cartels, esclaves et criminels de luxe... Des sicarios, on en verra défilé dans les oeuvres cinématographiques suivantes, mais celui est sûrement le plus marquant, car le plus réel...



El sicario - Chambre 164

Un film documentaire de Gianfranco Rosi
Sortie en salles françaises : 28 septembre 2016
Durée : 1h 20



**La belle,
la bête
et des auto-
entrepreneurs**



A PROPOS DU FILM DE OLIVER STONE SAVAGES

En 2011 sort en France le roman de Don Winslow "Savages", dont Oliver Stone s'empare une année plus tard. Le film est assez fidèle au roman d'un auteur désormais identifié, depuis des textes comme "La griffe du chien", "Cartel" ou "Corruption", comme le spécialiste de cette thématique du trafic de drogue... "Savages" s'aventure sur le terrain du cannabusiness californien et combine l'esthétisme des paysages et des corps agréables à regarder avec celui de la sauvagerie en lien avec la prise de pouvoir ou la vengeance. Quand il s'agit de s'accaparer le bien d'autrui ou de récupérer le sien, les deux côtés de la frontière sont alors impactés...

Extrait :

« Même si je raconte cette histoire, ça ne veut pas dire que je suis en vie à la fin. Tout ça aurait pu être enregistré et moi, je vous parlerais du fond de l'océan. Oui, c'est ce genre d'histoire. La situation nous a totalement dépassés. »
Ophelia en voix off



Un paradis à perdre.

Laguna Beach, Californie. Quand on jette un oeil à l'environnement, difficile d'imaginer que la violence des cartels mexicains peut venir ternir le paysage. Et pourtant... Une vidéo amateur de mauvaise qualité laisse entendre dès le début du film que des têtes vont tomber et que ce ne sera pas très beau à voir. Ces images brouillent celles d'un trio de jeunes californiens beaux et sexy qui profitent de la vie au soleil dans une villa de bord de mer payée cash grâce au succès de leur cannabusiness... La Californie est le premier état américain à avoir, en 1996, légaliser le cannabis dit à usage thérapeutique, et l'un des tout derniers, en



Extrait :

« C'est devenu une légende urbaine. Demandez à un vrai fumeur où est la meilleure herbe du 21ème siècle.

Pas en Thaïlande, pas en Jamaïque, sûrement pas au Mexique. C'est ici, en Californie. »

Ophelia en voix off

2018, à avoir légalisé l'usage récréatif. L'action du film se situe entre les deux, au début des années 2010, et Ben et Chon ont su très judicieusement se positionner sur un marché lucratif en proposant des herbes de grande qualité, produites grâce à des graines sélectionnées avec soin en Afghanistan, pays culturellement associé à la culture du cannabis... Mais qui sont ces deux jeunes entrepreneurs californiens dont l'association des deux noms est si proche de celle de deux fabricants de crèmes glacées dont on connaît le succès ? Ben est diplômé en gestion et botanique de l'Université de Berkeley. Chon est un ex-soldat de la Navy, et est passé par l'Irak et l'Afghanistan, pays dans lequel il a gardé des contacts qui ne seront pas inutiles. Les deux hommes se connaissent depuis le lycée, et s'ils se sont lancés dans ce business c'est qu'ils savaient que Chon pourrait récupérer en douce en Afghanistan des graines de qualité à faire pousser sous le soleil californien. Après six ans du travail de recherche et de culture indoor d'artisan expert, les deux amis arrivent à faire fonctionner deux fermes de culture et à fidéliser une clientèle qui apprécie leur cannabis au taux de THC exceptionnel de 33 %...

Bien entendu, qui dit taux de THC élevé dit surtout cannabis à usage récréatif. Le gros des revenus des deux amis, au-delà du marché légal du cannabis à usage thérapeutique, est justement ce marché illégal du cannabis à usage récréatif. Ils fournissent les clubs californiens mais gagnent surtout beaucoup d'argent en exportant leurs produits hors de l'état. Ils se sont forgé une très belle réputation, et les ventes ont suivi. Les deux copains vivent désormais très confortablement en partageant des revenus importants... Ben est toujours chargé de faire pousser le produit et Chon de s'assurer que le business est sécurisé et que les mauvais payeurs ne le soient plus. Ils se complètent parfaitement, et c'est ce qu'aime Ophelia (En hommage à "la fêlée bipolaire qui se suicide dans Hamlet", comme la présente la protagoniste), la jeune femme qui partage leur existence et leur lit, dont ils sont amoureux, et qui leur rend bien. Elle aime chez chacun d'eux un tempérament et une façon d'être très différente. Comme elle le dit, le génie de Ben c'est d'éliminer 99% de la parano et de la violence



du business. Le 1% restant, c'est Chon qui s'en charge. La philosophie de Chon est basée sur les coups de poing et tourne autour du "faut pas se foutre de Chon", alors que celle de Ben tourne plutôt autour du "faut pas se foutre des gens". Ben a créé une fondation qui a des antennes en Afrique et en Asie, et il dépense probablement une bonne partie de ses revenus pour l'alimenter financièrement. L'argent pour lui ne suffit pas, si on ne met pas tout son coeur dans ce que l'on accomplit. Chon est lui bien moins idéaliste et bien plus terre à terre. Il n'a peur de rien, et n'est pas du genre à se laisser impressionner... Quoi qu'il en soit, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes pour le trio d'amoureux... Jusqu'à ce qu'un cartel mexicain entre en contact avec eux et trouble l'eau de leur paradis...

Un deal gagnant gagnant ?

Quand un cartel a décidé quelque chose, difficile de le contrarier sans en subir les foudres. Ben et Chon vont le découvrir à leurs dépens ou plutôt au dépen de leur amoureuse Ophelia... Le cartel mexicain de Baja, de l'autre côté de la frontière, est dirigé par Elena Sanchez, très connue publiquement, et dont la réputation de grande reine du trafic, à l'image de la fameuse Griselda Blanco, pionnière du trafic de cocaïne dans les années 80, n'est plus à faire... Mais la big boss du cartel est en mauvaise posture. Suite à un raid sur Baja, elle a perdu une énorme plantation de 250 000 pieds de cannabis, des hommes et de l'argent et a donc besoin de se tourner vers des producteurs indépendants, comme Ben et Chon, pour augmenter sa surface de vente. De plus, les élections présidentielles approchant, si jamais le camp du Parti Action National (PAN) de Felipe Calderon, président sortant, perd face au PRI (parti Révolutionnaire Institutionnel) de Enrique Pena Nieto, ce qui sera d'ailleurs le cas en 2012, alors Elena perdra en même temps tous ses soutiens et un autre narcotrafiquant d'envergure, appelé "El Azul" (surnom donné à Juan José Esparragoza Moreno, membre du cartel de Guadalajara dans les années 80), ex-allié mais désormais concurrent et ennemi, gagnera en pouvoir et influence...

Extrait :

« Eux c'est la grande surface, vous, vous êtes "Ben and Chon". Ils veulent un rayon "Ben and Chon" dans leur supermarché. C'est simple... Ne déconnez pas avec la grande distribution. Négociez avant d'être décapités. »
Dennis (agent de la DEA)



Elena entre donc en contact avec Ben et Chon, dont la réputation de la variété de cannabis qu'ils produisent n'est plus à faire. Bien entendu, un simple coup de fil ne suffit pas. Une vidéo mettant en images des décapitations accompagne la prise de rendez-vous, histoire de bien faire passer le message que les deux amis ne peuvent éviter cette rencontre, et devront se tenir à carreaux. Ben et Chon sont bien sûr sur leur garde, mais prêts à entendre les termes du contrat que le cartel de Baja leur proposera... Le deal est simple. Pendant trois ans, le cartel accompagne Ben et Chon et étudie leurs méthodes de production et de distribution. De grands territoires, dont des réserves indiennes qui échappent aux lois fédérales, seront mis à leur disposition. Une main d'oeuvre bon marché, dans l'immédiat peu qualifiée mais qui peut le devenir à terme grâce aux deux frères, leur est confiée. Le cartel leur permet aussi d'élargir leur réseau à l'international. Leur sécurité est garantie à très grande échelle, et ils leur fournissent enfin une assurance bon marché, des prêts à taux bas, et un service de blanchiment à la hauteur d'un business qui rapportera gros aux deux amis. Sur les bénéfices, le cartel récupérera 20%. Sur trois ans Ben et Chon devraient pouvoir gagner 35 à 40 millions de dollars. Après ça, il sera toujours temps de renégocier les termes du contrat... Les deux Californiens ont 24h, pas plus, pour réfléchir, mais on leur fait comprendre qu'Elena ne pourra supporter un refus de leur part...

Extrait :

« Réveille toi Ben, on ne change pas le monde.
C'est lui qui vous change. »
Chon

Les deux hommes ne sont pas sur la même longueur d'onde. Ben aimerait se retirer du business, et ce depuis quelque temps déjà, pour se lancer sur le marché des énergies renouvelables. Il serait donc partisan de vendre tout simplement leur affaire au cartel. Chon est plutôt partisan, lui, de les envoyer promener, et a déjà eu l'occasion de leur faire comprendre qu'il n'avait pas beaucoup de considération pour leur proposition de deal. Avec ces gens-là, Monsieur, on ne tergiverse pas, on fonce arme au poing... Sachant donc que les termes du contrat ne semblent pas négociables avec ce cartel, Ben et Chon décident d'un commun accord de préparer leur fuite en Indonésie. Ils demandent à Spin, leur spécialiste du blanchiment d'argent, qu'il récupère pour eux un million de dollars



Extrait :

« - J'ai du mal à me concentrer.

Vous pourriez me donner quelque chose pour me soulager ? Je parle du truc pour lequel on s'entretue.

- Je vois. Depuis combien de temps tu consommes ?

- Depuis mes treize ans.

- Et tu te demandes pourquoi t'as du mal à te concentrer ?

Tes parents étaient au courant ?

- Ils s'en foutaient. »

Ophelia à Elena

pour qu'ils puissent se faire oublier dans les îles pendant un ou deux ans. Ils effacent leurs traces mais ne protègent pas Ophelia qui, malheureusement, se fait enlever par Lado, le sicario, bras armé du cartel. Il la séquestre dans un lieu caché et sordide...

Echanges de mauvais procédés

Ben et Chon sont désormais à la merci du Cartel de Baja et d'Elena Sanchez. N'ayant pas répondu volontairement et favorablement à la proposition de contrat qui leur avait été faite, les termes ont sensiblement changé... Ils doivent livrer, dans les cinq heures qui viennent, 150 kg d'herbe s'ils ne veulent pas voir leur petite amie être décapitée. N'ayant pas cette quantité en réserve, ils s'adressent à leurs potes cultivateurs, qui les dépannent volontiers. Ils livrent le cartel en temps et en heure et sont payés en retour. Nouveau deal : on est passé à 30 % des bénéfices pour le cartel au lieu des 20% prévus au départ. Ophelia restera elle séquestrée pendant un an pour être sûr que ses deux amoureux remplissent les termes du contrat. Ben et Chon savent bien qu'elle ne tiendra pas deux semaines, et sont donc prêts à tout pour délivrer leur compagne. Pour cela, ils font appel à la complicité d'un agent corrompu de la DEA, Dennis, qui les protègent depuis longtemps déjà en échange d'un pourcentage des recettes et d'une variété d'herbe qui aide sa femme à soulager les douleurs de la grave maladie dont elle est atteinte... Dennis les aide à géolocaliser un certain nombre de caches de liquidités du cartel, ce qui permettra aux deux amis de braquer un convoi important avec l'aide des ex-collègues militaires de Chon. L'idée est de récupérer suffisamment d'argent pour négocier la libération immédiate d'Ophelia...

L'opération tourne mal et se soldera par la mort de sept hommes côté mexicain seront tués. Ben a désormais des problèmes de conscience, et marque son mécontentement. Chon pense qu'il faut lutter à armes égales avec le cartel, c'est-à-dire avec le sang et les armes. Sauver leur compagne ne souffre d'aucune concession. Ces méthodes ne plaisent pas à Ben, mais ce n'est



Extrait :

« J'ai cherché la définition de "sauvage". Ça signifie cruel, inadapté, qui a régressé à l'état originel. Peut-être qu'un jour nous reviendrons. En attendant, nous vivons comme des "sauvages", de merveilleux "sauvages". »
Ophelia en voix off

que le début d'une réelle remise en cause de ses repères... Les deux amis iront jusqu'à pointer du doigt un des hommes de confiance d'Elena pour lui faire porter le chapeau du braquage, et son rôle d'informateur pour la DEA. Si Ben et Chon font ça, c'est bien entendu pour sauver leur peau et celle d'Ophelia. Ils devront alors assister à la séance de torture de cet homme et Ben devra même y mettre la touche finale... Impossible désormais de faire machine arrière. Il faut aller jusqu'au bout, même si pour cela ils doivent employer les mêmes méthodes que celle du cartel, à savoir kidnapper un être cher d'Elena, en l'occurrence sa fille, et l'échanger contre Ophelia, ce qui se fera, non sans dégât bien entendu... En sous-main, des accords se sont noués entre Dennis, l'agent de la DEA et Lado, le sicario qui travaillait en fait pour El Azul et jouait double jeu...

Ici encore on nous fait comprendre que les cartels ne sont pas des enfants de coeur, que leurs méthodes pour impressionner ou éliminer leurs adversaires, et les preuves en images avec lesquelles ils communiquent, sont interdites aux âmes sensibles. Face à eux un jeune homme idéaliste et un autre plus pragmatique basculent en fin de compte dans la même sauvagerie, ou presque... Pas sûr qu'au final il y ait un gagnant, et c'est peut-être la raison pour laquelle le réalisateur nous propose deux fins possibles à son film...



Savages

Un film de Oliver Stone

Distribution : Taylor Kitsch, Benicio Del Toro, Salma Hayek, Aaron Taylor-Johnson, Blake Lively, John Travolta, etc...

Sortie en salles françaises : 26 septembre 2012

Durée : 2h 10



**L'avocat,
le cowboy
et deux guépards**



A PROPOS DU FILM DE RIDLEY SCOTT CARTEL

En 2013, c'est Ridley Scott qui se colle à la thématique du trafic transfrontalier. Le film tourne autour de peu de personnages qui sont essentiellement des figures. On rencontre ici ceux qui se sont enrichis et on les accompagne dans leur chute... A avoir eu les yeux plus gros que le ventre, et avoir tenté de jouer dans la cour des grands, les plus sûrs d'eux et/ou les plus naïfs en paient le prix fort. Eloignés du terrain, difficile parfois pour certains acteurs de se rendre compte des implications d'un investissement financier dans le narcotrafic, avec des narcotrafiquants qui n'ont pas les mêmes modes de fonctionnement et limites que le commun des mortels...

Extrait

« - Ne me remercie pas tout de suite. Tu ne sais pas où tu mets les pieds, mais les problèmes de fric, ça craint. On se dit que ce n'est pas si grave, et un matin, c'est pire. Je me trompe ?
- C'est ça, j'ai le dos au mur, putain. »
Reiner à l'avocat



Aucune raison que ça se termine bien

Ce film ne se termine pas par une happy end, soyons clairs. Et tout nous l'indiquera assez vite. Le clinquant de façade des lieux et des personnages principaux, le tout associé à la thématique du narcotrafic ne laisse présager rien de bon, et l'on sait bien que le sang coulera et que nos beaux personnages perdront de leur splendeur d'ici la fin du film... Le point de départ de cette histoire est assez simple : un avocat américain très amoureux, propre sur lui, et acculé financièrement, décide de faire affaire avec un de ses riches clients et ami mexicain bling bling, et accepte alors d'être mouillé dans un trafic de cocaïne entre le Mexique et les Etats-



Unis. Il ne s'agit pour lui que d'investir une certaine somme d'argent, somme qui lui sera alors rendue au centuple quand le produit sera acheminé à Chicago, destination finale... Tout semble à ce moment-là, du point de vue du "Counselor" (titre américain et seule appellation du personnage), se présenter sous les meilleures auspices. L'homme de loi est confiant, même s'il enfreint consciemment cette loi, mais ne semble pas appréhender à leur juste mesure les risques pris, peut-être par naïveté, peut-être tout simplement par manque de connaissance du milieu, et sûrement un peu par excès de confiance. Tout un enchaînement de rencontres, de discussions et d'événements va petit à petit retirer de son visage un sourire charmeur et enjôleur, et faire de cet homme, à la fin du film, une épave tapie dans une chambre sombre et glauque d'un hôtel très modeste de Juarez...

Pour en arriver là, pas vraiment besoin de rentrer dans le détail ou l'identité de tous les tenants ou aboutissants de cette affaire, juste accompagner la tension qui va petit à petit monter et habiter l'avocat au fur et à mesure des informations qui lui parviennent et des concours de circonstance... Juarez côté mexicain, El Paso côté américain, sont les deux rives d'une frontière poreuse où les marchandises circulent dans le flux des véhicules qui se présentent. Les accords de libre-échange entre les deux pays permettent de laisser passer, grâce à des coups de chance successifs, une quantité non négligeable de stupéfiants... Le décor du drame à venir est planté. On s'aventure en terrain conquis par les cartels, qu'on le veuille ou non, on aura affaire à eux, de près ou de loin, pour peu qu'on laisse tomber malencontreusement sur son chemin quelques petits cailloux, et qu'on laisse apparaître ses failles, ce que feront l'ensemble des personnages, à quelques exceptions près... Ici il n'y a pas de place pour la demi-mesure, et quand il s'agit d'éliminer un de ses encombrants, on n'y va pas par quatre chemins. Les têtes ont vite fait de se désolidariser des corps, pour simplement marquer le coup et qu'on sache à qui on a affaire... On sait depuis bien trop longtemps maintenant que la criminalité des cartels en Amérique Latine est en constante progression, et que l'accumulation des morts suit

Extrait

« Maître, une dernière chose.
Les décapitations, les mutilations ? C'est le business.
Une réputation, ça s'entretient.
Ces actes ne sont pas motivés
par une rage souterraine. »
Westray à l'avocat



malheureusement le mouvement sans qu'on arrive à l'endiguer. Ce n'est pas une affaire de rage et de haine, mais une affaire de business, comme le dira Westray, l'un des personnages...

Une combine simple, aux contours flous, et à l'issue incertaine

Tout est affaire de contrat oral. Rien n'est écrit bien évidemment... Monsieur l'avocat ayant besoin d'argent, il se tourne vers l'un de ses clients et amis mexicain, Reiner, pour lui demander d'entrer dans la danse. Reiner s'est visiblement enrichi grâce au trafic et vit une vie de plus en plus fastueuse en compagnie de sa nouvelle femme, Malkina, et de ses deux guépards apprivoisés, Silvia et Raoul... Si l'avocat est prêt à se lancer, c'est juste pour cette fois, dit-il, car Il est acculé, et a besoin de sous assez vite... La seule chose à faire alors pour lui, c'est transmettre le cash à un intermédiaire qui est chargé de placer cet argent sur une livraison de cocaïne en provenance de Colombie, via le Mexique... L'avocat n'a peur de rien, et part dans l'aventure la fleur au fusil. La seule chose sur laquelle il semble avoir un doute est le choix de la bague de fiançailles qu'il compte offrir à Laura, son amoureuse, lors de sa demande en mariage. Un des rares moments dans sa vie, jusque présent du moins, où il a le trac... L'avocat n'étant pas en contact direct avec les produits, difficile probablement pour lui de réaliser l'enjeu. Pour lui tout n'est qu'une question de chiffres alignés sur un carnet ou un compte en banque...

Extrait

« Vous savez combien de morts on comptabilise à Juarez l'an dernier ? 3000, c'est beaucoup... C'est une race à part. Votre foie, ils en nourrissent votre chien... Je n'ai pas de conseil à vous donner... Je dois m'assurer que vous êtes solide... Je ne sais pas. Je devrais vous dire ce que Mickey Rourke dit à je ne sais plus qui : "C'est mon conseil, Maître, laissez tomber". »
Westray à l'avocat

Reiner met donc en contact son avocat avec un certain Westray, yankee élégant, belle gueule, baroudeur, qui connaît bien la face sombre du milieu et les risques encourus dans un business où il faut pouvoir disparaître d'un moment à l'autre sans rien laisser derrière soi. Il explique qu'il n'est qu'un intermédiaire, qu'un grain de sable peut l'anéantir, et qu'il apprend donc à ne rien laisser passer, car le danger est trop important. S'il arrivait quoique ce soit, il serait capable d'aller vivre dans un monastère, lessiver, laver les gamelles, et jardiner loin de tout ce business. Mais il reconnaît que ce qui le retient encore là, c'est une faiblesse dont il sait qu'elle le perdra un jour, et ce sera effectivement le cas, à savoir



l'amour des femmes... L'argent que l'avocat transmettra à Westray sera envoyé offshore. Pour le reste, tout ce que l'on saura c'est qu'il est question d'une livraison de 625 kilos (21 900 onces) qui valent 50 dollars l'once en Colombie mais jusqu'à 2 000 dollars à Dallas, et peut-être plus à Chicago, la destination finale. L'affaire se chiffre au alentour de 20 millions de dollars ou peut-être un peu plus...

Au même moment côté mexicain, à Juarez, on observe la routine de camions-citernes, dans lesquels sont dissimulés des tonneaux contenant des pains de coke, quittant des garages, traversant le désert, passant les postes frontières et allant se garer dans des entrepôts, côté américain donc. Le relais est passé à d'autres chauffeurs qui prendront en charge la marchandise après avoir réceptionné un fameux petit boîtier de démarrage qui aura son importance par la suite... La marchandise traversera alors les Etats-Unis pour parvenir à Chicago...

Dans une prison d'état au Texas, l'avocat rencontre une mère de famille qui lui demande de payer la caution de son fils récemment arrêté pour excès de vitesse : 330 km/h sur sa moto japonaise. L'avocat accepte, pour rendre service à sa cliente, de faire sortir de prison un homme dont il ne sait rien... Il s'avère que, malheureusement, ce motard chauffard se fera décapiter sur la route qu'il emprunte pour acheminer, à un commanditaire inconnu, un de ces fameux boîtiers de démarrage... Le boîtier est alors subtilisé par le bourreau décapiteur, qui est en fait à la solde de Malkina, la femme de Reiner. Le camion-citerne, avec la marchandise à bord, disparaît donc par la même occasion... Et la machine infernale se met en route. Les commanditaires, associés de Westray, travaillant pour le Cartel (sur lequel on n'aura pas plus d'informations, pas même le nom) n'ont qu'une seule piste, le fameux motard qui, lui, est connecté à l'avocat. Le Cartel pense donc que le Counselor est dans le coup. Par la même occasion, Reiner, mais aussi Westray, sont sur la sellette. 625 kilos de coke ont été subtilisés. Le Cartel est en colère. Il ne croit pas aux

Extrait

« Je veux bien vous croire, mais ce n'est pas moi qu'il faut convaincre que ce n'est qu'une coïncidence. Ils (les membres du cartel) sont pragmatiques. Ils ne croient pas aux coïncidences. Ils savent ce que c'est, mais n'en ont jamais vues...»
Westray à l'avocat



Extrait

« Ce qui suit dépasse, j'espère, les limites de votre imagination... Si vous croyez peut-être qu'il y a des limites à leurs actes, il n'y en a pas. Maître, vous pensez vivre dans ce monde sans en faire partie ? Vous vous trompez. Le problème n'est pas de chuter. C'est ce que l'on entraîne dans sa chute. »

Westray à l'avocat

coïncidences et pense donc que tout est lié. Il fera payer qui de droit... Attention aux représailles !

La suite n'est que la chronique de plusieurs morts annoncées. Le mécanisme est lancé, et même si le Cartel finit par récupérer la marchandise, les conséquences sont irréversibles, à l'image du Bolito, petit instrument de mort né de l'imagination du romancier Cormac McCarthy, auteur du scénario confié à Ridley Scott. Dans le film, Reiner en fait la description suivante : « *Le bolito est un engin mécanique doté d'un petit moteur électrique et d'un engrenage qui entraîne un câble. Ca marche sur pile. Le câble est fait d'un alliage diabolique, ultrarésistant. Impossible de le couper. Il forme une boucle... T'arrives derrière le gars, tu lui mets derrière le cou, tu serres le câble, et tu dégages, ni vu ni connu. La pression lance le moteur et le noeud se resserre progressivement jusqu'au point zéro...* »... La situation est grave, très grave, puissance dix... Et on ne peut pas faire machine arrière. Les corps seront décapités, dépouillés ou balancés comme de vulgaires ordures dans une décharge publique... Bienvenu dans le monde réel, un monde qu'il faut accepter à défaut de pouvoir le changer. L'enjeu pour l'avocat est alors de sauver sa peau, tout simplement, la sienne et celle de son entourage proche...

Il ne pourra pas dire qu'il n'avait pas été prévenu.

Tout était connu d'avance, ou presque. On s'achemine, au fur et à mesure que les événements et rencontres s'enchaînent, vers une fin inévitablement dramatique. Un ensemble d'éléments vont petit à petit troubler la quiétude du counselor. La violence auquel sera confronté le protagoniste, directement ou indirectement, celle que Reiner et Westray subiront, est bien en deçà de ce que l'avocat-conseil avait pu imaginer. Le film ressemble à un immense avertissement... Il y a tout d'abord, au tout début du film, cette scène de course-poursuite dans le désert de l'Arizona où Malkina contemple ses deux guépards (qui pourraient tout aussi bien être des *Onza* (animaux légendaires mexicains qui s'en rapprochent mais dont l'existence n'a jamais été prouvée) chassant le lapin. La



Extrait

« Les actes ont des conséquences, qui produisent de nouveaux mondes, tous distincts. Les cadavres enterrés dans le désert, c'est un monde. Les cadavres abandonnés, c'en est un autre. Et tous ces mondes, inconnus jusqu'ici ont toujours été là, non ? »
Un conseiller diplomatique mexicain à son ami l'avocat

course semble gagnée d'avance tant la force et la vitesse entre les deux camps semblent inégales. Dans une dernière envolée lyrique Malkina explique à son banquier français qu'elle ne s'est jamais lassée de voir ses félins poursuivre leur proie et les tuer avec élégance. L'état d'esprit de ce personnage peut se résumer au point de vue qu'elle exprime : « *Le chasseur possède la grâce, la beauté et une pureté d'âme sans égale. Rien ne distingue ce qu'il est de ce qu'il fait. Et ce qu'il fait, c'est tuer. Nous, c'est autre chose. C'est notre sensibilité qui nous perd.* » ... Il y a aussi cette description, à laquelle nous avons déjà fait allusion, du bolito diabolique qui entraîne la mort assurée de celui ou de celle qui a le malheur de l'avoir autour du cou... Il y a aussi ces deux rencontres entre Westray et l'avocat. Dans la première, l'intermédiaire tente de sonder son interlocuteur sur sa réelle intention de se lancer dans l'affaire et lui conseille ensuite de laisser tomber, ayant un doute sur la largeur de ses épaules. Dans la deuxième rencontre, quand l'incident du motard décapité vient changer la donne, Westray essaie de faire passer à l'avocat le message que, quelque soit l'implication de ce dernier dans le vol de la marchandise, les jeux sont faits, et que ce n'est que le début des problèmes. Westray fait le parallèle avec les spectateurs de snuff movies, ces films mettant en scène un viol ou un meurtre réel en direct, et explique à l'avocat que regarder ça, c'est être complice d'un meurtre, puisque l'offre dépend de la demande... Il y a aussi ce récit surréaliste de Reiner racontant à l'avocat comment sa femme a fait l'amour à sa Ferrari devant les yeux ébahis de son compagnon, et en conséquence ce dont elle est capable en toutes circonstances, laissant imaginer ainsi à l'avocat, désormais inquiet, que ça présage peut-être de ce que Malkina pourrait manigancer si elle avait connaissance de leur affaire... Il y a enfin cette ultime discussion entre l'avocat et Reiner où ce dernier fait comprendre à son ami que son intérêt est de se rendre aux autorités pour assurer sa protection. Mais l'avocat ne l'entend pas, trop préoccupé qu'il est à essayer de trouver une solution où aucun oeuf ne sera cassé...

La dernière partie du film n'est que la lancinante attente d'un avocat caché dans un hôtel au Mexique qui continue à espérer une



fin heureuse pour la femme de sa vie menacée par le cartel, et qui a disparu avant de pouvoir le rejoindre pour fuir. Il prend conseil auprès d'un ami diplomate qui essaie de lui ouvrir les yeux, avec difficulté. Sans avoir besoin d'ajouter un commentaire, voici le discours téléphonique que tient l'homme à un avocat en pleurs : « *Vous devez admettre la réalité de votre situation. C'est mon conseil. Il ne m'appartient pas de vous dire ce que vous auriez dû faire ou pas. Le monde où vous espérez réparer vos erreurs est différent de celui où ces erreurs ont été commises. Vous êtes à la croisée des chemins. Et vous voulez choisir, mais il n'y a pas le choix. Il n'y a qu'à accepter. Le choix, vous l'avez fait il y a longtemps... ... Sans vous vexer, les hommes réfléchis se retrouvent souvent à l'écart des réalités de la vie. En tout cas, nous devrions tous nous préparer à accueillir les tragédies inévitables de la vie. Mais rares sont ceux qui effectuent cette démarche.* » Que dire en guise de conclusion si ce n'est que la fatalité d'une violence inhérente à une absence de contrôle d'un marché illégal, violence qui transpire tout au long du film, est suffisamment insupportable pour que nous comprenions la juste volonté de ces états d'Amérique latine de changer de politique et donc de paradigme...



Cartel

Un film de Ridley Scott

Distribution : Michaël Fassbender, Penelope Cruz, Cameron Diaz, Javier Bardem et Brad Pitt

Sortie en salles françaises : 13 novembre 2013

Durée : 1h 51



**Le docteur,
le justicier
et des flingues**



A PROPOS DU DOCUMENTAIRE DE MATTHEW HEINEMAN CARTEL LAND

Ce documentaire va chercher du côté de la rébellion de ceux qui subissent au jour le jour les dégâts causés par la violence des cartels. Des populations entières ou des hommes isolés ont décidé de ne pas se laisser impressionner ou laisser faire. Les armes, ils veulent les retourner contre ceux qui s'en sont servis en premier contre eux... Matthew Heineman voulait au départ réaliser un portrait du leader d'un groupe de paramilitaires qui officie aux abords de la frontière, mais un article paru dans le "Wall Street Journal" parlant d'un homme à la tête d'un groupe d'autodéfense, lui donne envie de mettre en parallèle ces deux destins et ses deux démarches...

Extrait

« Plus je passe du temps ici, plus je vois des innocents qui sont victimes d'une guerre qu'ils n'ont pas demandée mais dans laquelle ils sont embarqués. Je ne peux pas fermer les yeux, je ne veux pas détourner le regard. »

Tim Foley

SORTIE
FRANÇAISE

05
AVRIL
2016

Durée
1h40

Un combat à double entrée

Ce documentaire passe d'un côté à l'autre de la frontière américano-mexicaine presque aussi vite que les stupéfiants et les membres des cartels locaux qui les acheminent. Les protagonistes sont ici : d'un côté un homme, Tim "Nailer" Foley qui, au sud-ouest des Etats-Unis, dans l'Altar Valley, un canyon désertique de 84kms de long appelé la vallée de la cocaïne, dans le désert de l'Arizona, traque avec ses camarades de jeu, tout aussi bien équipés en armes à feu que lui, les narcotrafiquants, passeurs et clandestins ; de l'autre côté, un médecin au charisme affirmé, José Manuel Mireles, dirige un groupe d'autodéfense dans l'Etat du Michoacán,



Extrait

« Les Etats-Unis sont le plus gros marché du monde. Tout le pays en achète. Que dire ? Bien sûr, on fait du mal, on le sait bien, avec toute cette drogue. Mais que faire d'autre ? On a rien, c'est ça ou la pauvreté. Si on s'en sortait mieux, on serait comme vous autres. On voyagerait partout, on irait dans tous les pays, on aurait un boulot honnête, comme vous. Mais si on se mettait à écouter notre coeur, on serait vite foutus. »

Un producteur de meth

au sud-ouest du Mexique. Il est tout autant armé que ses homologues américains, et tente de protéger et défendre les habitants des villages ou petite villes aux mains des cartels, cartels qui font leur loi et terrorisent visiblement la population... Autant Tim Foley et son équipe agissent dans leur coin sans demander quoique ce soit à personne, et s'érigent en justiciers dont la mission est la hauteur, pensent-ils, du mal qui ronge les Etats-Unis, autant le médecin mexicain essaie, lui, d'obtenir le soutien d'une population plutôt acquise à sa cause, du moins au début du mouvement...

Ca commence en pleine nuit chez des producteurs de Méthamphétamine en plein coeur du Michoacán, producteurs qui se vantent d'être les meilleurs en quantité produite et vendue, et en termes de qualité. Ce sont deux Américains, un père et son gendre qui leur ont appris cette chimie psychoactive... Derrière les fumées des réactions chimiques nécessaires à la fabrication de ce stimulant se présentant sous la forme de cristaux translucides, on ne distinguera que les visages masqués d'hommes qui se raccrochent à la volonté de Dieu pour poursuivre ou stopper leur production et leur profession. La nécessité économique sait chercher, avec sincérité et fatalité, des raisons d'agir pour s'en sortir. Alors pour ceux qui seraient tentés de mal juger cette production de méth et son trafic, ce qui suit dépassera de loin leurs préoccupations morales, et leurs inquiétudes. L'univers du narcotrafic et des narcotrafiquants peut aller bien au-delà de la simple activité professionnelle qui consiste à répondre à une demande forte plus au nord, de l'autre côté de la frontière...

Au front de l'attaque

C'est côté américain donc que Tim Foley a décidé d'élever son cheval de bataille et le faire grandir dans le désert aride d'un état frontalier, celui de l'Arizona. Il pense avoir le devoir de se substituer aux forces gouvernementales qui sont dépassées par le flux de migrants et de trafiquants. L'homme se considère en légitime défense dans un pays attaqué et envahi par des Mexicains



Extrait

« Il y a ici une ligne imaginaire entre le juste et l'immoral, entre le bien et le mal. Je crois que ce que je fais est juste.

Et je crois que ce que je combats est mal. »

Tim Foley

trafiquants de drogues. Et à ceux qui pensent que sa démarche est raciste, il leur répond de venir voir sur place comment ça se passe. La frontière est à deux pas, et est présentée par le vétéran comme le front d'une guerre où David se bat contre Goliath. Entre parano exacerbée, sentiment d'insécurité exagéré, excitation d'un jeu de guerre et réel danger, difficile de faire le tri tant l'engagement de ce groupe d'autodéfense surarmé, qui se fait appeler l'Arizona Border Recon, semble sincère. La menace étrangère n'est pas une lubie pour eux, et si personne ne fait rien pour la protection de la nation américaine, alors il faut bien que quelqu'un s'y colle... On ne verra pas grand-chose à vrai dire de cette invasion et de ces criminels auxquels il faut faire face, juste cinq ou six ravitailleurs éclaireurs du cartel, visiblement non armés, face à des paramilitaires, qui le sont eux lourdement, patrouillant et guettant dans le désert, de jour comme de nuit dans l'espoir de mettre la main sur les méchants mexicains pour les remettre aux autorités... Tim Foley défend l'idée que l'on peut briser les cycles négatifs, et que chacun peut agir à son niveau, pour que ça change...

L'homme d'une petite soixantaine d'années peut-être, est un dur à cuire, aux yeux très clairs et à la peau burinée par le temps et le soleil du sud de l'Arizona. Il a quitté ses parents à l'âge de 15 ans car il ne supportait plus les maltraitances physiques, mentales ou émotionnelles que son père lui imposait. Alors, comme il dit, il a essayé de noyer ses sentiments dans l'alcool, puis autres drogues. Il a été usager de méthamphétamine pendant un an, et ne contrôlait plus sa consommation. Après un accident grave de voiture dû à une forte alcoolisation, et pour que ses deux enfants puissent compter sur lui désormais, il décide de se sevrer totalement. C'était il y a dix-huit ans. En 2008, la crise financière le met au chômage. Il doit tout vendre, perd sa maison et part sur les routes pendant un an et demi à la recherche de boulots occasionnels, ce qui va faire monter en lui cette haine d'un système dont il estime qu'il favorise le travail clandestin des immigrés au détriment de celui des blancs natifs du pays. Son groupe d'autodéfense est donc finalement né de cette double volonté de lutter contre l'arrivée massive des stupéfiants sur le sol



américain mais aussi de celle des immigrants clandestins qu'il associe probablement, comme le président du moment, à tous les maux de l'Amérique. Quand il comprend que ce sont les cartels qui contrôlent le passage des clandestins et des stupéfiants, il se donne alors pour mission d'y faire obstacle du mieux qu'il peut. L'effondrement du pays est en jeu d'après les membres de l'Arizona Border Recon, et c'est la raison pour laquelle les groupes de "survivalistes" comme ils se font appeler, prolifèrent. Même s'ils ne reposent pas tous sur les mêmes motivations, Tim Foley est content qu'ils existent et qu'ils suivent le même objectif, à savoir défendre la frontière. Certains discours font froid dans le dos, comme cet homme qui pense que la meilleure façon de s'entendre avec son voisin est de dresser une clôture entre soi et lui, surtout s'il pense différemment. On ne met pas deux pitbulls ensemble en espérant qu'ils s'entendent, rajoute-t-il, car comment espérer que deux races se partagent une même terre ?... No comment !

Cette milice protectrice des frontières n'est pas la seule, comme nous l'avons dit, à s'être engagée dans la chasse aux trafiquants, ce qui inquiète bien entendu les forces de l'ordre officielles car elles n'ont aucun cadre légal. Tim Foley ne comprend pas pourquoi ces groupes d'autodéfense ont une aussi mauvaise réputation alors que leur mission est juste de son point de vue. Il s'agit de protéger une population contre une invasion de bandits, et comme aux bons vieux temps du Far West, les villageois devraient leur en être reconnaissants. Ici Tim et ses camarades de jeu semblent bien seuls à s'ériger en protecteur des quelques âmes errantes vivant dans cette région à une heure et demie de la ville la plus proche, à savoir Tucson. La police ne les protégera pas, alors comment faire s'ils sont attaqués par les cartels (Ce qui apparemment n'est pas encore arrivé) ?

Au coeur de l'autodéfense

Côté mexicain, mais bien loin de la frontière américaine, à 1600 km de Tim Foley et de ses hommes, il s'agit bien là de protéger la population mexicaine des exactions de membres du Cartel, à

Extrait

« On est tous des survivants, nos familles ont été attaquées. Certains ont été tués, d'autres kidnappés, d'autres violés. ce combat nous concerne tous. Le moment est venu pour nous de décider comment on veut mourir. On ne veut pas finir ligotés et dépecés comme des animaux. »

José Manuel Mireles



Extrait

« Je suis médecin et chirurgien. Il y a parmi nous des maçons, des pêcheurs, des bûcherons, et ils sont tous volontaires pour assurer la sécurité de nos villages... Rien ne change. Les criminels se déplacent mais font partout la même chose. »
José Manuel Mireles

l'image pour le coup des "sept mercenaires" de John Sturges, à la différence près que les Américains ne sont pas de la partie cette fois-ci. Dans l'état du Michoacán, la liste est longue de ceux, adultes comme enfants, qui ont péri sous les coups des trafiquants pour, par exemple, avoir simplement été cueilleurs d'avocats ou de citron pour un patron n'ayant pas payé sa dîme au cartel des Chevaliers du Temple ou Templiers, le plus présent dans la région. La douleur des villageois est immense. Ils réclament que justice soit faite. Alors quand l'état ne sait, ne peut ou ne veut pas répondre à leur appel à l'aide, des habitants se mobilisent, à l'image du Docteur José Manuel Mireles et du groupe d'autodéfense qu'il a créé en 2013. « *Que faire ? Attendre qu'ils débarquent ou s'armer pour pouvoir se défendre ? Que feriez-vous ?* » sont les questions posées au réalisateur reporter. La réponse de El Doctor est évidente pour lui...

Et comme la meilleure défense, c'est l'attaque, le groupe, armé lourdement et plus ou moins entraîné, va au-devant des narcotrafiquants pour essayer de les déloger et de les chasser avant qu'ils aient le contrôle total du territoire. Le docteur part du principe que le gouvernement n'étant pas capable d'assurer la sécurité des citoyens, voire pire, soutenant les criminels, il est légitime de s'armer pour défendre sa vie, sa famille, et sa propriété. Cela fait une douzaine d'années que ça dure et il est temps de se battre, explique Manuel Mireles, au risque de mourir... Le 24 février 2013 est une date charnière, celle de la réunion des descendants des fondateurs de la ville de Tepalcatepec, qui décident alors de lancer ce qu'ils appellent une rébellion. Et cette rébellion n'aura rien de pacifique. Il faut répondre par les armes à celles des cartels. La chasse est ouverte... En trois semaines, la ville et ses environs sont "nettoyés". C'est à partir de ce moment-là que la tête du mouvement a été naturellement prise par le médecin. La population a suivi. Des volontaires s'inscrivent dans le mouvement. Leur signe distinctif désormais : un tee-shirt blanc estampillé "grupo de Autodefensa" ou « Autodefensas de Michoacán », et une arme à feu en bandoulière. Six villages sont repris des mains du Cartel. Ils sont occupés pendant trois ou



quatre jours le temps que les habitants s'arment et puissent se défendre... Et quand l'armée débarque pour essayer de reprendre le contrôle et désarmer le groupe, armé illégalement, la population est appelée à la rescousse et met la pression sur les militaires pour qu'ils rebroussent chemin... Avant de laisser le village s'organiser pour se défendre, le groupe d'autodéfense propose quelques règles de bonne conduite pour ne pas "salir" le mouvement, comme par exemple ne pas mettre à sac une maison parce qu'on n'en aime pas les occupants. Nous verrons que le mouvement prendra malheureusement une autre tournure...

Le médecin nous explique la situation des cartels. Au départ les Zetas, un groupe armé créé par le Cartel du golfe au Nord-est du pays, mais qui a pris son indépendance, avaient pris position dans la région. Ils ont été chassés par le cartel de La Familia Michoacana qui s'est agrandi et a été alors scindée en deux groupes, La Familia d'un côté et les Chevaliers du Temple de l'autre. Ces derniers, même s'ils avaient fait la promesse de ne pas s'en prendre à la population, ont fini par imposer le paiement de taxes puis contrôler la production du citron et de l'avocat, cultures les plus répandues dans la région. Les exactions ont alors commencé pour ceux qui ne payaient pas ou se mettaient en travers de leur route. Enlèvements, tortures, démembrements, décapitations, se succédèrent. Le pack sanglant de sicarios qui n'ont plus de limites. La haine et la soif de vengeance grandissent dans la population. Les groupes d'autodéfense vont surfer sur cette vague et finir par se dévoyer...

Extrait

« Quand les Templiers venaient chez nous, ils prenaient notre argent, ils prenaient tout, même les chiens. Maintenant, quand on va chez eux, on reprend ce qui nous appartient. Aujourd'hui, c'est nous les chanceux. »
Un membre du groupe d'autodéfense.

Les arrosés arroseurs

Quand les citoyens se soulèvent, prennent les armes et font la une des journaux, le pouvoir en place a raison de s'inquiéter. Le président du moment, Enrique Peña Nieto, en place de 2012 à 2018, met en garde contre les dérives de ces groupes d'autodéfense qui agissent en marge des lois de la république et perdent le contrôle de leurs membres qui finissent par utiliser les mêmes méthodes que ceux qu'ils combattent. Oeil pour oeil, dent



Extrait

« On sait bien que, parmi nous, certains ont des liens avec les cartels. Tout ça sera rectifié, il faut juste nous laisser le temps. Je me considère comme un gardien. Un défenseur du peuple, des habitants. »
Beltran Torres, chef de la Force de défense rurale

pour dent, répondent les groupes d'auto-défense qui considèrent qu'il y a aussi peu de compassion à avoir pour ces trafiquants qu'ils en ont envers les citoyens honnêtes. La fin justifie donc les moyens... Pour le Président mexicain, l'état de droit est alors menacé. Pour les autodefensas ces discours font preuve de laxisme envers les narcotrafiquants, et donc d'une forme de complicité... C'est un dialogue de sourds...

Un incident va en quelque sorte exacerber le mouvement d'autodéfense dont la guerre contre le cartel des Templiers commence à se transformer en guérillas urbaines qui finissent par empiéter sur la sécurité des citoyens, sécurité qui était pourtant l'objectif de départ... Le Dr Manuel Mirales, le plus modéré probablement dans cette affaire, est malheureusement victime d'un grave accident d'avion qui l'éloigne des terrains pendant quelques mois. Durant son absence et son rétablissement à Mexico, Estanislao Beltran Torres, appelé "le grand schtroumpf" par ses compagnons, a repris la tête d'un mouvement dont il est le porte-parole, mouvement qui le dépasse désormais totalement... Les groupes d'autodéfense se multiplient et tentent de s'étendre sur l'ensemble de l'état du Michoacán. Le gouvernement fédéral exige que ces groupes déposent leurs armes, utilisées illégalement, et rentrent chez eux. Mais ces derniers refusent toute négociation avec le gouvernement. Pillages, représailles, humiliations, enlèvements, tortures et même trafics se poursuivent mais dans les deux camps cette fois-ci, aussi bien du côté des membres du cartel que de ceux des groupes d'autodéfense dans lesquels d'ailleurs se sont infiltrés des membres de cartel présentés alors comme des "repentis" ou des "pardonnés"...

La population des villages où se rendent les groupes d'autodéfense commence à manifester leur mécontentement et remettent en cause l'utilité et la légitimité de ces groupes. Les choses se compliquent pour Beltran Torres, "le grand schtroumpf", et ses camarades, car ils ne sont plus soutenus par l'ensemble des habitants comme au début du mouvement... Quand Manuel Mireles revient dans la course, rétabli de ses blessures, pour fêter



Extrait

« Je crois que le cycle de la violence doit s'arrêter. C'est un rêve merveilleux. Et tout le monde a le droit d'avoir de grands rêves. Je crois que j'ai été un bon gardien pour mes semblables, pour ma ville, pour le Michoacan. Malheureusement, je me suis privé de ma cause, en perdant ma famille. Et c'est pour ma famille que je combattais les criminels. Je pense que c'est ma faute, que je suis responsable de cette situation. C'est la vie... »

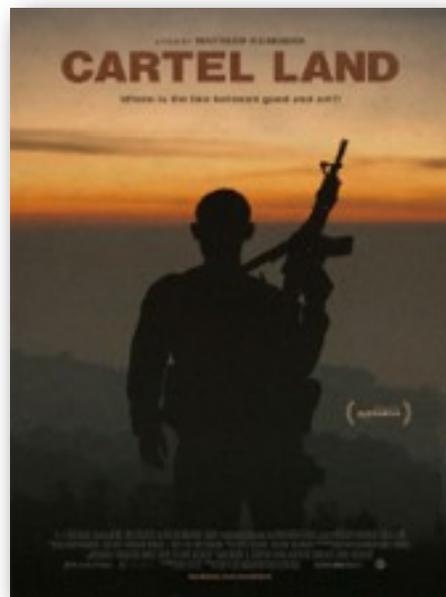
José Manuel Mireles

le premier anniversaire du lancement du mouvement, même s'il est accueilli en héros dans son village d'origine, les choses ont bien changé... Les plaintes contre le groupe des Viagras, comme on les appelle désormais, se sont multipliées. José Manuel Mireles regrette que les membres des groupes d'autodéfense ressemblent de plus en plus aux criminels qu'ils combattent... Le gouvernement pose un ultimatum à ces groupes. Beltran Torres propose d'accepter un compromis et de rentrer dans le rang, pendant que le Docteur Manuel Mireles veut rester indépendant. La majorité du groupe des Viagras, pour régulariser leur situation et obtenir l'immunité du gouvernement, crée alors un groupe policier de défense officiel, la Force de Défense Rurale, groupe en uniforme et armé soutenu financièrement par le gouvernement d'état du Michoacan. El Doctor Mireles, qui n'a plus confiance ni dans le gouvernement ni dans ses compagnons de route du mouvement, s'est déjà retiré et se sent même menacé par un peu tout le monde désormais : le cartel, le gouvernement, mais aussi los Viagras... Il sera finalement arrêté par le gouvernement mexicain le 27 juin 2014, accusé de port d'arme illégal, et incarcéré dans une prison de haute sécurité. Ses partisans essaient d'établir encore son innocence et soutiennent publiquement qu'il a été victime d'un complot...

Dans ce documentaire, il n'est pas question pour le réalisateur de prendre parti ou de juger la démarche des uns et des autres. Il s'agit simplement de faire le constat de l'impact d'un trafic sur les populations locales souvent démunies, mais aussi de questionner les limites de l'engagement citoyen personnel ou collectif. Qu'aurions-nous fait à la place de ces gens qui ont décidé de prendre les armes pour défendre leur famille, leur village ? Jusqu'où serions-nous allés ? A qui faire confiance dans un monde où la corruption est reine et où des groupes d'autodéfense peuvent même être armés et financés par ceux qu'ils prétendent combattre, et eux-mêmes vivre du trafic de stupéfiants ? L'économie du trafic et du crime n'a pas de frontière malheureusement... Si le documentaire se positionne à l'échelle locale, ce qui permet de mesurer l'impact direct de cette



problématique de guerre à la drogue, il témoigne de l'ampleur du travail à accomplir au niveau national et même international, et ce pour que les choses bougent dans le bon sens et que le cycle de la violence, de la compromission et de la corruption soit brisé...

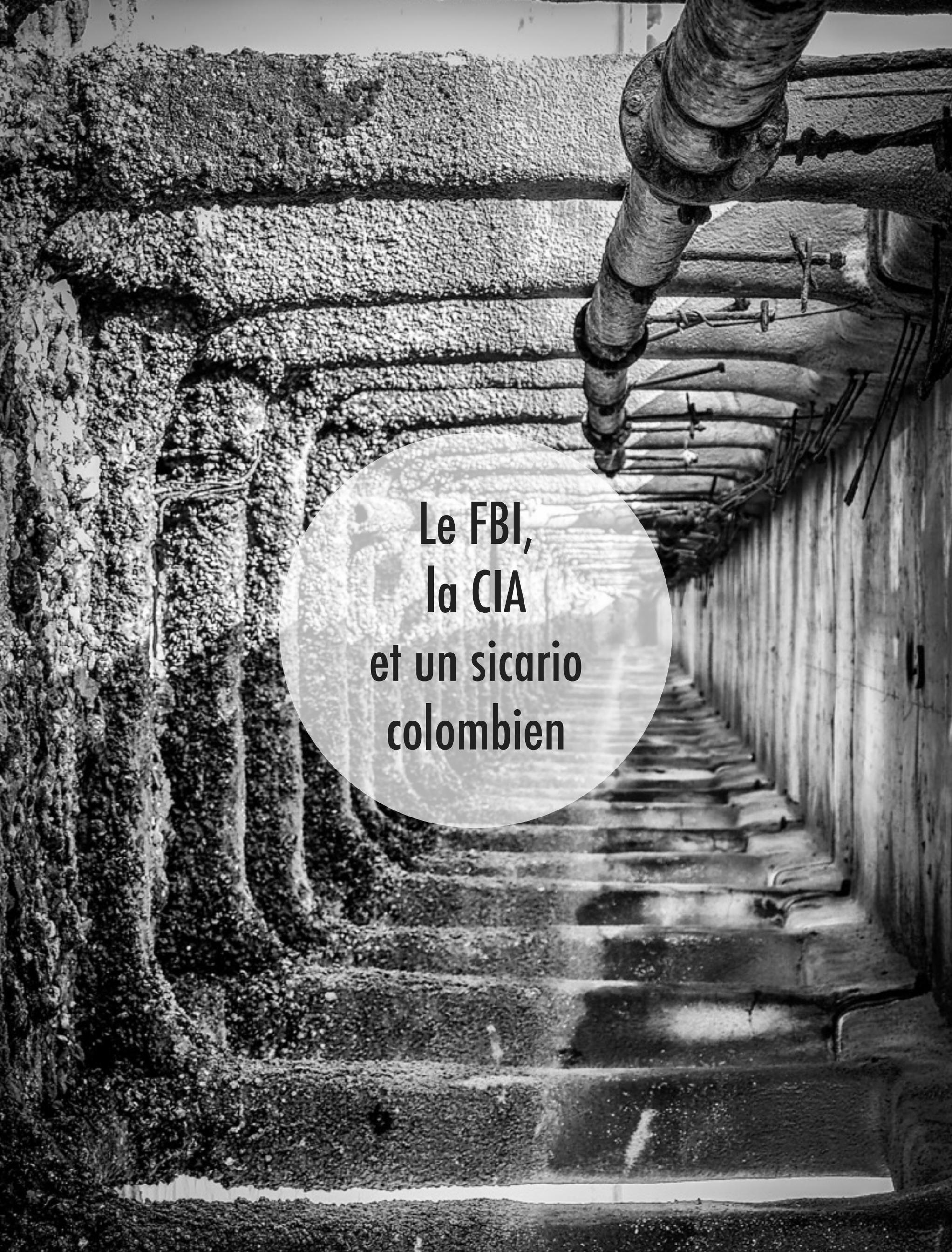


Cartel

Un film de Matthew Heineman

Sortie en salles françaises : 05 avril 2016

Durée : 1h 40



**Le FBI,
la CIA
et un sicario
colombien**



A PROPOS DU FILM DE DENIS VILLENEUVE SICARIO

Le réalisateur se défend ici d'avoir fait un film dont le sujet serait les cartels de drogues mexicains, et propose plutôt « une réflexion sur la trouble frontière entre le bien et le mal », comme il l'explique dans un entretien. En effet, comme nous l'avons déjà vu, rien ne peut être simple ou manichéen quand il s'agit de lutte contre les cartels et plus globalement de "guerre à la drogue" ou plutôt, devrait-on dire en l'occurrence, de la guerre au trafic puisque c'est bien là que sont concentrés l'essentiel des forces et des fonds américains. Même si Denis Villeneuve, veut élargir le sujet, il entre de plain-pied dans cette thématique de lutte contre les trafics...

Extrait

« Le mot "Sicaire" vient des zélotes de Jérusalem. Tueurs qui traquaient les Romains qui avaient envahi leur partie. Au Mexique, "Sicaire" signifie tueur à gages. »

Indications à l'écran
en début de film

SORTIE
FRANÇAISE

07
OCTOBRE
2015

Durée
2h02

Entretenons le mystère

On n'entre pas dans ce film comme dans des chaussons mais plutôt en enfonçant les murs d'une cache à Chandler, Arizona, cache abritant, sous surveillance de quelques membres du cartel de Sonora, une bonne trentaine de corps en putréfaction. C'est suite à une mission d'intervention très musclée de l'équipe du FBI, à laquelle fait partie l'agent Kate Macer que sera découvert, caché dans les murs de cette maison, cet ensemble de corps alignés verticalement et dont l'identité ne peut être que difficilement révélée étant donné leur état... Malheureusement, cette découverte macabre n'est que le début d'une série d'horreurs que l'on donnera à voir par la suite à une jeune agent, spécialiste plutôt



Extrait

« On va planter un tel bordel que Diaz sera convoqué au Mexique par son boss, et c'est comme ça qu'on saura où est le boss, Fausto Alarcon. Chaque jour à la frontière, des gens sont kidnappés ou tués par ses mains ou avec sa bénédiction. Le trouver, ce serait comme découvrir un vaccin. »
Alejandro à Kate

des kidnappings et des prises d'otages. Au menu sanglant : exécutions sommaires, décapitations, démembrements et pendaisons publiques. Ces exactions, dont sont capables les cartels, nous sont présentées au travers du regard confondu pour ne pas dire horrifié d'une jeune femme qui semble visiblement sous le choc, difficile de l'être à moins...

Suite à cette première mission, considérée comme un succès même si deux agents ont été victimes d'un piège explosif, Kate Macer est affectée, sur la base du volontariat, à une cellule de la CIA chargée de l'extraction d'un certain Guillermo Diaz, narcotrafiquant caché à Juarez à la frontière mexicaine, et frère de Manuel Diaz, pont de trafic, vivant, lui, aux Etats-Unis, mais qu'il s'agit d'attirer au Mexique pour mettre la main dessus et atteindre enfin le numéro trois du cartel de Sonora, à savoir Fausto Alarcon que nous n'apercevrons qu'à la toute fin... Faut suivre... C'est le point de départ de la mission, mais pour Kate l'objectif caché semble plus complexe d'autant que cette cellule de la CIA comprend des personnages pour le moins hors-norme : un agent en chef bourru, et un peu trop détendu, Matt Graver, et un consultant colombien mystérieux, Alejandro, peu loquace, ex-procureur au Mexique, et dont on nous dit qu'il travaille où on l'appelle, une sorte de consultant spécialiste des cartels, dont on comprendra plus tard qu'il agit ici surtout pour son propre compte... « *Si vous êtes spécialiste des cartels mexicains, pouvez-vous me briefer ?* », lui demande Kate dans l'avion qui les envoie à la frontière. « *C'est comme si vous me demandiez comment fonctionne une montre. Contentez-vous de regarder l'heure !* », lui répond l'homme. Ce court dialogue entre l'agent du FBI et le consultant ambigu de la CIA avec qui elle va devoir faire, résume assez bien le peu d'éclaircissements que la jeune femme aura à se mettre sous la dent. Elle sera tout au long du film, en même temps que le spectateur, en stage d'observation, baladée à droite à gauche en essayant de comprendre où tout ça mène au final...

La jeune femme suit cette mission périlleuse à distance d'observation car elle a l'impression d'avancer dans le noir tant les



Extrait

« Kate, vous vous êtes portée volontaire parce que vous ne faites rien à Phoenix. Vous ne faites que brasser du vent. Dans 6 mois, toutes les maisons de vos raids seront piégées. Vous voulez les responsables ou pas ? Oui ou non ? Alors c'est ici que ça commence ! »
Matt Graver

étapes lui sont dévoilées au dernier moment, les détails communiqués aux compte-gouttes, et les méthodes peu orthodoxes. Elle s'accroche à son désir de coincer les responsables du massacre dont elle a vu les corps précédemment. L'objectif annoncé par Matt Graver est simple : *“Réagir de manière démesurée.”*. Ca en dit long sur ce qui attend la jeune femme et son coéquipier tout aussi perdu qu'elle. En même temps, son envie d'en savoir plus dans ce domaine des narcotiques qu'elle connaît peu, et l'envie d'éclaircir le mystère, l'invite à poursuivre malgré tout l'aventure. Alejandro lui explique que même si tout ça n'a apparemment pas beaucoup de sens pour une Américaine, elle finira par comprendre. Avancer sans se poser de question, c'est ce qui lui est proposé, mais ce n'est pas dans les habitudes d'une agent qui aime bien le cadre institutionnel et le travail avec des collaborateurs dont elle veut connaître les réelles intentions... Quand elle pose la question de savoir ce qu'elle fait là et en quoi on a besoin d'elle, la seule réponse qu'elle obtient est qu'elle permet à la CIA de *“secouer l'arbre et de foutre le bordel”*. En attendant, elle n'a qu'à enregistrer tout ce qu'elle voit et ainsi apprendre. Elle est là pour ça après tout, lui dit Matt Graver...

Une mission éprouvante

La première partie de la mission est menée à bien... Entre guillemets. Guillermo Diaz est bel et bien récupéré dans sa planque à Juarez et ramené de l'autre côté de la frontière, non sans dégât humain côté mexicain. A El Paso (Texas), dans l'enceinte des bureaux de la police fédérale, il est torturé par Alejandro qui semble bien le connaître et dont le narcotrafiquant a visiblement très peur. Les méthodes employées par Alejandro sont cautionnées sans scrupule par des membres de la CIA qui semblent rompus à ce genre de méthode musclée pour obtenir des informations, et du moins laissent le sale boulot au Colombien en l'occurrence... Guillermo Diaz fournit une localisation, pas très précise tout de même, d'un tunnel dont l'entrée se situerait dans les alentours de Nogales, dans le désert de l'Arizona et permettrait aux stupéfiants de passer la frontière. Ces tunnels, dont le grand



Extrait

« Le chef de Kate : On a poursuivi plus de dealers l'année dernière que dans les deux années précédentes. Le ressentez-vous dans la rue ? Vous avez la sensation qu'on gagne ?

Autre conseiller : Les conseillers comme Matt shootent dans la fourmilière. Les criminels réagissent et font des erreurs. C'est ainsi qu'on monte des dossiers qui tiennent la route. Quand ils sont nerveux, ils se méfient de leur gars, alors ils déplacent leur argent, et on peut agir. C'est le but des gens comme Matt. »

Les deux membres du FBI à Kate

spécialiste était le fameux El Chapo Guzmán sont effectivement nombreux dans cette région...

Pour pouvoir localiser plus précisément le tunnel, la CIA fait parler les migrants clandestins récupérés aux Etats-Unis pour qu'ils indiquent les zones du désert qu'ils ont évitées pour être plus sûr de ne pas tomber sur les narcos. Ces zones sont alors, par déduction, celles où l'entrée du fameux tunnel doit être... En attendant de mettre en place cette mission d'intervention d'envergure sensible et dangereuse, il s'agit, rappelons-le, d'attirer Manuel Diaz, le frère de Guillermo, au Mexique. Pour cela, la CIA arrête à la sortie d'une banque une jeune femme étant venue retirer, comme chaque semaine, une grosse somme d'argent pour le compte de son boss Manuel Diaz. Cette banque accueille les comptes de blanchiment du narcotraffiquant, et Kate aimerait qu'on puisse profiter d'avoir en main les preuves de ce blanchiment pour arrêter Manuel Diaz. Malheureusement pour elle, ce n'est pas comme ça que cela fonctionne pour Matt Graver qui sait bien que Diaz s'en sortira alors. L'objectif de la mission doit rester la même, à savoir mettre le bazar pour que Diaz soit convoqué par son chef Fausto Alarcon au Mexique et qu'on le trace à ce moment-là... Kate ne comprend pas l'obstination de l'agent de la CIA, car elle sent bien que les limites vont être dépassées. Elle aimerait que l'on suive un semblant de procédure pour pouvoir engager des poursuites. Son chef la rassure en lui expliquant que si sa crainte est de franchir la limite, il faut le croire, ce ne sera pas le cas, car la limite a été déplacée... Plus aucun garde-fou n'est disponible désormais. Tous les moyens sont bons pour coincer les big boss du trafic. La jeune femme comprend que La CIA ne peut pas opérer à la frontière sans la présence du FBI, et c'est la seule raison pour laquelle elle a été introduite sur cette mission. Elle cautionne en quelque sorte par sa présence toute la mission, et ce même si elle n'a pas la main dessus. Seule consolation à laquelle se raccrocher : la confiscation des produits stupéfiants lors de la prise du tunnel... Maigre consolation...



Extrait

« Installez-vous dans un patelin où la loi est encore la règle. Vous ne survivrez pas ici. Vous n'êtes pas un loup. Et c'est devenu la terre des loups. »

Alejandro à Kate

La prise du tunnel se fera comme prévu, mais Kate verra des choses qu'elle n'aurait pas dû voir. Mettre la main sur ce tunnel n'était évidemment pas une fin en soi, et la mission ne s'arrêtera pas là, du moins celle du sicario... Sans réellement tuer le suspense, mais sans trop dévoiler la suite du film, on aura compris assez vite que le "Sicario" du titre est bien entendu Alejandro, le consultant trouble appartenant en fait à un cartel colombien, et dont le surnom est "Medellin". Il est en fait là, avec la complicité de la CIA, pour se venger de Fausto Alarcon qui a fait assassiner sa femme et sa fille... Alejandro et Kate vivent dans deux mondes très différents, des mondes où le sens des réalités mais aussi de la justice sont à l'opposé l'un de l'autre. L'agent de la CIA, Matt Graver et le sicario Alejandro défendent l'idée que la violence des cartels doit être combattue à armes égales. Aucune autre alternative n'est proposée... La violence dans un camp justifierait donc la violence dans l'autre, violence qui pourrait alors tendre vers la même sauvagerie, à l'image de ce qu'il se passe dans le film "Savages" d'Oliver Stone... Kate aimerait pouvoir rapporter aux autorités de son pays tout ce à quoi elle a assisté durant cette mission éprouvante, mais aussi bien l'agent de la CIA que le sicario la dissuadent, chacun à leur manière... Matt Graver présente aussi à la jeune femme un argument de poids, qui est que pour rétablir l'ordre il vaut toujours mieux que le marché soit aux mains d'un seul cartel, ce qui permet alors de plus facilement maîtriser le trafic et diminuer la criminalité, quitte à aider les uns à éliminer les autres. Il rajoute que tant que personne n'arrivera à convaincre 20% de la population d'arrêter de sniffer ou de fumer la cocaïne, l'ordre est la seule solution... Il est difficile de nier que c'est bien la demande de stupéfiants au Nord qui invite le Sud à les lui offrir, et que la prolifération des cartels, ce à quoi on assiste depuis quelques années déjà, ne fait qu'aggraver la concurrence et la violence qu'elle engendre, mais de là à cautionner des méthodes de barbouzes... Le Mexique paie déjà malheureusement un lourd tribut à cette guerre à la drogue, alors pas besoin d'en rajouter une couche...



A PROPOS DU FILM DE STEFANO SOLLIMA SICARIO - LA GUERRE DES CARTELS

Le film que nous propose le réalisateur Stefano Sollima, habitué à la mafia italienne avec une série comme Gomora ou un film comme Suburra, n'est pas vraiment la suite du premier volet réalisé par Denis Villeneuve, mais plutôt une déclinaison autour d'un même thème : les enjeux économiques et humains à la frontière américano-mexicaine et la guerre que mènent les gouvernements, de chacun des deux pays concernés, avec les cartels qui contrôlent le territoire. Ici on s'intéresse principalement à une autre des activités très lucratives de ces cartels, à savoir le trafic d'êtres humains...

Extrait

« - A votre avis, à quel produit le plus précieux les cartels font franchir la frontière ?
- Il y a 20 ans, la cocaïne. Aujourd'hui, je dirais les individus. Ressource qu'ils n'ont ni à produire ni à transformer, et qui, si ça rate, pour recommencer paie trois fois le prix d'un kilo. »
Matt Graver, en réponse à un conseiller du ministre



Le film commence avec un passage clandestin de cette frontière par un groupe de Mexicains dans lequel se sont introduits des terroristes islamistes. Au même moment se fait exploser dans un supermarché, côté américain, un petit groupe de terroristes, faisant alors une quinzaine de victimes...

Le gouvernement veut agir vite et de manière radicale. Il a décidé, pour augmenter ses marges de manoeuvres, de classer les cartels mexicains comme organisations terroristes car complices du passage d'islamistes radicaux sur le sol américain. Il confie à l'agent de la CIA, Matt Graver, la mission de tout mettre en œuvre pour qu'une guerre des cartels éclate à nouveau dans une période de relatif apaisement, et ainsi fragiliser les forces ennemies pour pouvoir reprendre le combat dans de bonnes conditions. L'agent



Extrait

« - C'était soldats contre flics, j'ai fait au mieux. Tu voulais l'Afghanistan, tu l'as.
- Ce n'est pas l'Afghanistan, ce sont nos voisins ! 54 millions d'Américains ont des parents là-bas, et ils voient à la télé des images de policiers mexicains morts. »
Matt Graver à sa chef.

Graver fait appel, comme à son habitude, au sicario Alejandro (retiré en Colombie) pour monter une équipe et l'aider à kidnapper Isabella Reyes, la fille d'un puissant chef de cartel, et faire ainsi croire à une vengeance du cartel rival...

La mission d'exfiltration de l'adolescente aux Etats-Unis se déroulera sans accro. La jeune fille imagine avoir été sauvée par les Américains suite à un kidnapping dont on lui fait croire qu'il a été réalisé par les ennemies et concurrents de son père... Mais la mission suivante, consistant à renvoyer la jeune fille dans le camp opposé après que le foulard rouge ait été agité devant un père tout puissant, ne se passera pas comme prévu. Le convoi est escorté par la police mexicaine, visiblement corrompue, police qui se retourne contre les Américains. Le carnage qui en découle, dont la CIA sort vainqueur, mais qui fait une bonne vingtaine de victimes, oblige le gouvernement américain à abandonner la mission pour des raisons diplomatiques, gouvernement qui exige alors que l'on fasse désormais place nette. Tout doit disparaître, même la jeune Isabella qui s'est enfuie pendant la fusillade, mais est désormais dans les mains d'Alejandro. Le sicario ne se résout pas à l'éliminer et la protégera coûte que coûte en tentant de lui faire repasser la frontière vers les Etats-Unis...

Tout le film, ou presque, se passe dans le désert aride et omniprésent qui fait le lien entre les Etats-Unis et le Mexique. Là, une frontière naturelle : le fleuve Rio Grande qu'il faut traverser. On nous laisse penser que le narcotrafic ne serait plus assez rentable pour que les cartels s'en contentent. Le trafic d'êtres humains prend ici le relais avec les dégâts que l'on sait... La toute puissance des cartels sur le sol mexicain est mise en avant dans ce film sans que l'on n'aperçoive le bout d'un orteil d'un chef. Seules les petites mains obéissantes, à la solde des puissants, sont de la partie et doivent se salir les mains sans état d'âme. Ca vaut aussi bien du côté des cartels mexicains que de la CIA... La jeune lycéenne mexicaine, si arrogante au début du film car elle connaît la puissance de son père, fait moins la maline au fur et à



mesure que sa vulnérabilité est en jeu et qu'elle est confrontée à la violence très concrète inhérente à cette guerre de territoire...

Un autre jeune personnage d'importance est présent dans le film, et cette présence prend tout son sens à la fin. Ce deuxième volet voit en effet l'émergence d'un jeune mexicain-américain, Miguel, recruté par un cartel pour devenir passeur de clandestins, puis sicario. Gageons que si un troisième volet de *Sicario* voit le jour, la jeune recrue saura malheureusement se faire une place de choix...



Sicario

Un film de Denis Villeneuve

Distribution : Emily Blunt, Benico Del Toro, Josh Brolin, etc...

Sortie en salles françaises : 07 octobre 2015

Durée : 2h02



Sicario - La guerre des cartels

Un film de Stefano Sollima

Distribution : Benico Del Toro, Josh Brolin, Isabela Moner, etc...

Sortie en salles françaises : 27 juin 2018

Durée : 2h03

A gravel road with yellow painted lines, utility poles, and flowering trees under a cloudy sky.

**L'horticulteur,
son pick-up
et son ex-femme**



A PROPOS DU FILM DE CLINT EASTWOOD LA MULE

Pour boucler le tour des oeuvres cinématographiques consacrées au sujet, nous reprenons un article déjà paru dans le numéro 01 de la revue DOPAMINE, et accompagnons donc une nouvelle fois sur les routes américaines un vieil homme de caractère... Difficile d'imaginer, en suivant cette personne âgée faire la mule pour un cartel mexicain, que cette histoire est inspirée d'une histoire vraie, et pourtant... Ici, les traversées successives des Etats-Unis de ce passeur-livreur de cocaïne se font sans qu'il se pose trop de questions. Il se concentre essentiellement sur le simple objectif de retrouver les siens et la reconnaissance qu'il a perdue...

Extrait

« Je fais la mule pour un cartel de drogue. Et j'ai 305 kilos de cocaïne à l'arrière de mon pick-up. »

Earl, à son ex-femme Mary

SORTIE
FRANÇAISE

23
JANVIER
2019

Durée
1h56

Inspiré d'une histoire vraie

Fini le temps où Earl pouvait pavaner dans les couloirs des concours de beauté réservés aux fleurs éphémères, les "day lilies" (lys d'un jour) comme disent les Américains. L'horticulteur octogénaire, presque nonagénaire, a laissé passer le train d'internet du début des années 2000. En 2005 on le voit gagner encore le concours de la plus belle fleur mais, en 2017, on le retrouve en train de distribuer leur dernière paie à des salariés mexicains qu'il doit licencier, son entreprise ayant mis la clé sous la porte, et sa maison étant en saisie judiciaire. Earl a perdu ce qui lui était le plus cher au monde, et se retourne alors vers les



Extrait

« - Ton chargement vaut une fortune. Et j'ai pas confiance. Fais ce qu'on te dit. Je fixe l'itinéraire. Ni routes interdites, ni arrêts imprévus. Mes horaires. Mon emploi du temps. Vu ?
- Tu es sûr d'être un Mexicain ?
On a l'impression d'entendre le Führer... J'ai fait la guerre. Tu ne m'impressionnes pas gamin.
- Ferme ta gueule ! Une mule, ça ne parle pas ! »
Un narcotraquant, à Earl

membres de sa famille qu'il a laissés de côté pendant si longtemps, trop occupé et préoccupé par sa passion de l'éphémère et la bonne marche de son entreprise. Il en oubliera même, volontairement, le mariage de sa fille, qui lui en veut encore plus de douze ans après... Tout le temps passé sur les routes, ou avec ses confrères horticulteurs, aura eu raison de la patience des membres sa famille. Il suffira alors qu'on lui fasse le reproche, aux fiançailles de sa petite fille, de ne pas être capable de l'aider financièrement à payer les frais de noces promis, pour que le vieil homme orgueilleux et surtout sans le sou, décide, par l'intermédiaire d'un ami de sa petite fille, d'accepter de rentrer en contact avec un cartel Mexicain... On lui propose alors de faire la "mule" en échange de quelques centaines puis milliers de dollars "durement" gagnés. Son job consiste à prendre la route, ce qu'il a l'habitude de faire depuis des années, avec grand plaisir, chargé d'une cargaison de cocaïne dans son vieux pick-up qui sera remplacé très vite par un flambant neuf. Les risques sont bien sûr importants, mais Earl a besoin d'argent et n'est pas très regardant sur le contenu de la livraison...

Ce personnage de passeur d'exception est inspiré d'une l'histoire vraie, celle de Leo Sharp, vétéran de la guerre de Corée qui, à l'âge de 87 ans a effectivement joué le rôle de "mule" pour le cartel du Sinaloa, et a été condamné à trois ans de prison après avoir été arrêté avec 104 kilos de cocaïne à bord de son véhicule. Earl est ici aussi vétéran de guerre et n'est pas du genre à se laisser impressionner par des sicarios, tueurs à la solde du cartel, dont certains lui parlent avec le respect dû à son âge mais d'autres tentent de l'impressionner en lui parlant SUR UN AUTRE TON S'IL VOUS PLAIT!!!, exige Earl qui n'est pas prêt à tout accepter. L'homme de 88 ans est "grande gueule" lui aussi. Il refuse par exemple qu'on découpe son pick-up pour y cacher la marchandise, et préfère qu'elle soit simplement balancée dans le coffre au milieu des sacs de noix ou bidons de pop-corn. On peut d'ailleurs être surpris que les membres du cartel acceptent car si des caches sont créées habituellement dans les véhicules de transit c'est bien pour limiter les risques de saisie, et non pas



Extrait

« - Il s'arrête quand il veut.
Il ne m'écoute pas. Il ne fait pas ce que je lui dis. Hier, il a fait étape chez un copain. Je vais le buter.

- Il bouge à sa façon. Et ça lui réussit. S'il change d'itinéraire, c'est sûrement mieux pour nous. Il est moins prévisible. Tu comprends ? »

Le narcotrafiquant suiveur,
à son big boss

uniquement pour protéger le conducteur. Il faut croire qu'en embauchant Earl le cartel sent bien que c'est la "mule" idéale, car qui ira imaginer qu'un vieil homme, blanc de surcroît, au casier judiciaire aussi vierge que celui de sa camionnette, puisse transporter des dizaines voir des centaines de kilos de cocaïne. Les a priori concernant les personnes en lien avec le trafic ont la vie dure. Earl inspire donc confiance et trompera facilement son monde, peut-être aussi parce qu'il n'en fait qu'à sa tête, n'hésite pas à prendre des chemins de traverse, faire des pauses intempestives sur un tracé pourtant balisé, et ainsi brouiller les pistes et les oreilles attentives d'une DEA (brigade des stupés américaine) en recherche active de passeurs pour augmenter des chiffres de saisies en berne, et ainsi se glorifier de l'efficacité de leur travail. Petite parenthèse : pourtant ces chiffres de saisies, s'ils augmentent, tendraient à montrer qu'au contraire le niveau global du trafic est en hausse, que les cartels sont en bonne santé, et donc que la DEA a mal fait son boulot. C'est d'ailleurs sur ces chiffres-là que les gouvernements s'appuient pour mettre en avant le besoin de renforcer les moyens alloués à une lutte contre le trafic dont on sait qu'elle est vaine. Le serpent se mord la queue et finit par se faire mal à force de gaspiller autant d'argent public à poursuivre une chimère. Bref! Peu importe la quantité de liquide que contient le flacon, tant qu'on a l'ivresse du cow-boy, et l'adrénaline qui l'accompagne...

Comme un poisson dans l'eau mexicaine

Earl, en tout cas, prend ses aises dans ce monde du narcotraffic. Le seul réel souci qu'il rencontre est la rédaction de sms sur le portable que lui fournit le cartel, et qu'il doit jeter à la fin de chaque livraison. Earl doit vivre avec son temps, celui d'internet et des téléphones portables, outils qui semblent l'encombrer. Faire de la route simplement en écoutant de la musique à tue-tête dans son pick-up, ça lui va bien et ça lui suffit. Il fera comme ça une dizaine de trajets et enfilera un nombre considérable de kilomètres entre la ville d'El Paso au sud du Texas, et Chicago au nord de l'état de l'Illinois. Il traverse donc les Etats-Unis du nord au sud, suivi de



Extrait

« Je croyais que ce qui comptait, c'était d'être "quelqu'un" dans la vie, même si j'étais une nullité à la maison. En tout cas, je suis là pour le moment. »
Earl, à son ex-femme

près, à partir du cinquième voyage, par deux sicarios qui parfois perdent patience avec cet homme en roue libre, mais qui en même temps véhicule toujours la même bonhomie et joie de vivre... Il est d'ailleurs étonnant d'entendre, dans une scène qui permet de mieux comprendre l'état d'esprit d'Earl, les sages conseils des sicarios qui tentent de ramener à la raison un vieil homme qui prône le carpe diem devant le sandwich au porc réputé être le meilleur de toute l'Amérique. Peut-être que si Earl en est arrivé là, c'est-à-dire à faire la mule pour ce cartel, c'est qu'il a justement un peu trop profité du moment présent, lui suggèrent avec justesse les deux sicarios beaucoup moins prêts eux à profiter des plaisirs de la vie et à prendre des risques inconsidérés quand il s'agit d'accomplir une tâche qu'ils ne prennent sûrement pas à la légère. Chaque chose en son temps. Ces chemins de traverses risqués que Earl empruntent parfois, semblent pourtant, de l'extérieur, être bien ceux empruntés par les deux tueurs à gage en entrant plus jeunes dans le cartel. De leur point de vue les choses sont différentes, puisqu'en ce qui les concerne ça s'est présenté à eux comme une évidence. *"Le cartel m'a sorti de la misère, de la rue", "Je suis quelqu'un désormais", "C'est la famille"*, comme dira l'un d'entre eux un peu plus tard à Earl qui n'a rien à répondre à ça. La famille, c'est bien ce que le vieil homme a perdu justement et qu'il cherche à reconquérir en amassant les dollars pour financer par exemple une partie du mariage de sa petite fille et tenter ainsi de se racheter. Mais ce n'est pas aussi simple. Car c'est surtout de temps de présence dont les membres de sa famille avaient et ont encore besoin...

Si Earl continue à amasser les liasses de billets, ce n'est pas vraiment pour s'enrichir personnellement, mais plutôt pour éviter la banqueroute, récupérer sa maison ou même financer généreusement les travaux que l'association des vétérans du coin a besoin de réaliser. Earl a toujours besoin de reconnaissance et, même s'il aime la solitude des longues traversées en pick-up, il a besoin de voir du monde, d'être entouré, de profiter du charme qu'il renvoie encore et de l'excitation de cette nouvelle vie. Earl veut oublier qu'il n'a plus vingt ans ou, parce qu'il sait trop bien



Extrait

« - Qu'est-ce que tu portes là au poignet ?

- Un bracelet en or.

Il te plait ? »

Earl, en réponse à son ex-femme très surprise.

qu'il ne les a plus, veut profiter de la vie tant qu'il lui reste encore du temps... Il accepte alors bien volontiers l'invitation mexicaine qui lui est faite par le big boss du cartel si content de ses services puisque Earl ira jusqu'à battre tous les records de kilos de cocaïne livrés en un seul voyage. Cela montera, pour le dernier trajet, à 305 kilos... Mais revenons à cette fête en grande pompe mais court vêtue, avec piscine, paillettes, fusils chromés et jeunes femmes en bikini, fête dans laquelle Earl ne se sent pas en trop, bien au contraire. Il profite sans mauvaise conscience de tout ce que l'argent du trafic permet de s'offrir. Il est à son aise dans ce monde haut en couleur où l'ostentation est au rendez-vous. On s'occupe de lui, on lui rend la tâche facile, on reconnaît son talent... Il retrouve sûrement un peu là le bon temps des concours botanistes où on l'encensait...

Eviter les postes-frontières

Il est important de noter que le seul moment dans le film où il passera une frontière, en avion, ce sera pour se rendre justement à cette fête au Mexique, et ce sans cocaïne en poche... Earl n'est pas une "mule" comme les autres, et l'on peut affirmer, même si la compassion est au rendez-vous tout au long du film, qu'il est dans une situation relativement confortable considérant sa position dans l'échelle du trafic. Son surnom de passeur, "Tata", qui peut signifier "Papa" en espagnol, dans un sens affectueux, est significatif du traitement qui lui est réservé, traitement qui ne durera pas en l'occurrence quand le trafic aura changé de main ou plutôt de tête... Toujours est-il que les trajets proposés à cet américain, certes d'un certain âge, sont moins risqués que d'autres, car il n'y a justement pas de frontière à passer. En se rendant à cette fête du chef de cartel, il fait à ce moment-là le chemin inverse de beaucoup de "mules", qui tentent, elles, de rejoindre les Etats-Unis en provenance d'Amérique centrale ou du sud. Bien entendu, le trajet dans ce sens-là, Mexique-Etats-Unis, est beaucoup moins confortable que dans l'autre sens, comme on peut facilement l'imaginer. Les populations recrutées par les cartels sont habituellement des jeunes hommes ou jeunes femmes dépourvues



de ressources dans leur pays, embauchés sous menaces pesant sur leur famille, et prenant non seulement le risque de se faire arrêter mais celui d'y laisser leur peau. La cocaïne peut être transportée dans tout véhicule terrestre, maritime ou aérien, avec des quantités plus ou moins élevées, mais aussi souvent in corpore, c'est-à-dire ingurgitée en petits ballots avant le départ et récupérés à l'arrivée après avoir soulagé son estomac ou plutôt ses intestins. Les quantités sont moindres bien sûr qu'en voitures, bateaux ou avions, mais les risques sont plus importants car tout d'abord les ballots de cocaïne peuvent s'ouvrir à tout moment, (même si c'est bien plus rare qu'avant) et provoquer alors une surdose mortelle, mais surtout les contrôles sont bien plus systématiques dans les aéroports qu'en pleine mer ou en plein ciel... Le seul point commun finalement entre Earl et toutes ces "mules" en provenance d'Amérique latine, hommes ou femmes qui accomplissent ces trajets pour le compte des narcotrafiquants, c'est qu'ils sont économiquement fragiles. Plus facile de recruter des passeurs, et de les menacer quand la nécessité financière repousse les limites de ce que l'on est prêt à accomplir pour survivre... Bien entendu, la situation d'Earl ne pourra pas être tout du long confortable...

Mais que fait la police ?

Extrait

« - L'hiver est long à Chicago, mais le boulot ne manque pas. C'est votre porte de sortie : ficelez des dossiers, démontez des filières, faites-vous un nom. Après vous pourrez être muté. - Voilà une bonne nouvelle. »
Le responsable de la DEA à l'agent Bates confiant.

Mais dans toute cette affaire, où en est la DEA ? Où se planque-t-elle ? Et comment sa traque des passeurs ou transporteurs avance-t-elle ? On prendrait presque ses agents en compassion, tant ils ont du mal à mettre la main sur Tata, la fameuse "mule" dont personne ne sait à quoi elle ressemble, et qui arrive à échapper à toutes les situations de flagrant délit orchestrées par des agents de la DEA pourtant en nombre, mais bien démunis... Une situation, particulièrement cocasse, finit d'achever ces fameux agents confrontés à un automobiliste d'origine mexicaine qui, en panique, leur explique que statistiquement, en étant contrôlé par la police sur le bord de la route, il vit les cinq minutes les plus dangereuses de sa vie, et ce même s'il ne transporte rien de suspicieux, qu'il n'est pas consommateur et ne parle pas un mot



Extrait

« Je sais que j'étais prévenu.
Et j'ai disparu. Je ne vous
en voudrai pas si vous...
Quoiqu'il arrive, allez-y!
Faites ce que vous
avez à faire. »
Earl au narcotraffiquant
prêt à le tuer

d'espagnol... Décidément la traque des petites mains du trafic est loin d'être un long fleuve tranquille... Le jeune agent Bates, recruté au tout début de cette mission, expatrié de New York à Chicago, semble pourtant tenir le bon bout, jusqu'à même boire un café au comptoir d'un motel avec Earl, et lui tenir le bavoir. Le vieil homme donne tranquillement des conseils de vie à l'agent sans que ce dernier sache qu'il a affaire à Tata, celui-là même qu'il recherche activement depuis des semaines... Même le "tonton" (indic) philippin (maladroitement pris pour un Mexicain) qui est embarqué dans cette affaire est perdu dans les informations qu'il transmet aux agents, et qu'il pensait honnêtement être juste... Des chiffres significatifs de saisies réclamés à cor et à cri par la direction, ça se mérite Messieurs de la DEA. Pas de raison que ce soit plus simple pour les gendarmes que pour les voleurs... Earl va ainsi balader son monde pendant quelques traversées des Etats-Unis pour finalement, inévitablement on s'en doute, être arrêté après avoir reçu de la nouvelle direction du cartel une correction sévère pour avoir fait un nième détour sur le trajet imposé, même si, cette fois-ci, c'était pour la bonne cause...



La mule

Un film de Clint Eastwood

Distribution : Clint Eastwood, Bradley Cooper

Diane West, Michael Pena, Laurence Fishburne,...

Sortie en salles françaises : 23 janvier 2019

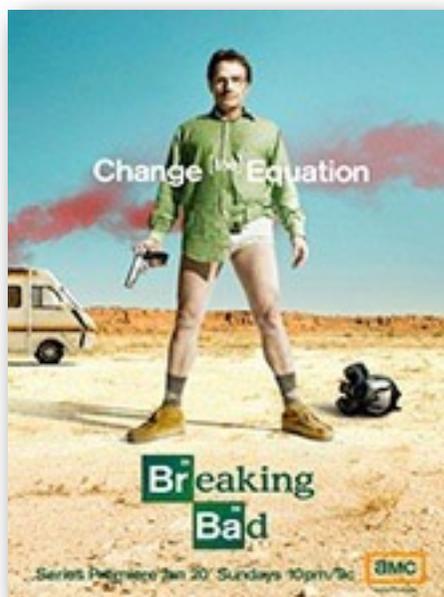
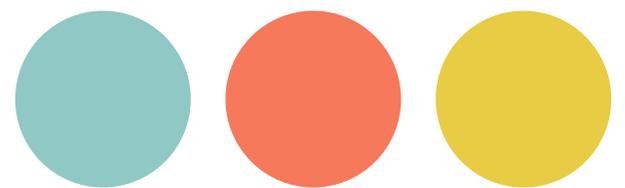
Durée : 1h 56



**Séries
télévisées**



La liste des séries télévisées présentées ici, et qui traitent du sujet qui nous occupe pour ce hors-série, n'est bien entendu pas exhaustive. Certaines ont déjà été diffusées dans leur intégralité et sont même devenues cultes, ou en passe de l'être. D'autres sont en cours de diffusion... Nous vous en proposons et présentons ici quatre, celles que nous avons déjà visionnées et que nous suivons...



**A PROPOS DE LA SÉRIE
DE VINCE GILLIGAN
DIFFUSION AMC 2008 - 2013
5 SAISONS - 62 ÉPISODES
BREAKING BAD**

Cette série met en scène Walter White, la cinquantaine, professeur de chimie à Albuquerque au Nouveau-Mexique, état du sud des Etats-Unis. Atteint d'un cancer des poumons, et tenant alors à assurer l'avenir de sa femme enceinte et de son fils handicapé physique, il décide de mettre ses connaissances en chimie au service de la fabrication de méthamphétamine (crystal meth), une drogue aux effets psychoactifs stimulants puissants... Son produit a la particularité d'être particulièrement pur. Avec l'aide d'un de ses anciens élèves, usager et dealer à l'occasion, il se lance dans la vente de son produit qui aura très vite une très bonne réputation, un succès qui dépassera toutes les attentes du professeur, et rapportera donc beaucoup d'argent. De simple professeur de chimie, le personnage va vite prendre de l'assurance pour devenir un membre incontournable du milieu. Il aura bien entendu affaire avec les cartels mexicains qui agissent de chaque



côté de la frontière et avec un beau-frère qui se trouve travailler pour la DEA... Ici, un homme qui inspire au début de la compassion, peut vite basculer du côté obscur quand la dynamique du gain l'amène à mettre sa famille et son jeune partenaire Jesse dans des situations plus que préoccupantes. Une plongée dans l'univers de la chimie moléculaire au service de la fabrication d'une substance beaucoup plus répandue aux Etats-Unis qu'en Europe.

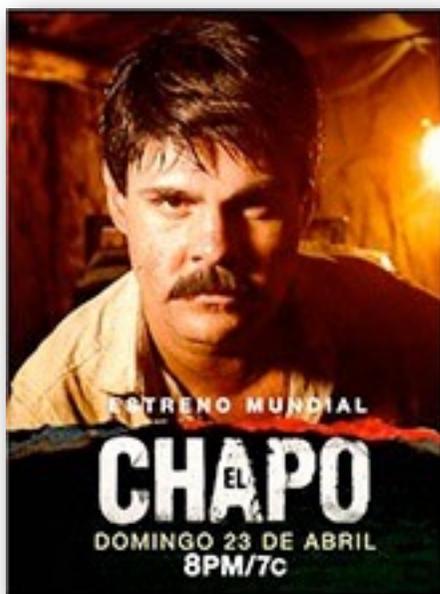


**A PROPOS DE LA SÉRIE
DE JENJI KOHAN
DIFFUSION SHOWTIME 2005 - 2012
8 SAISONS - 102 ÉPISODES
WEEDS**

Cette série suit les aventures fumeuses d'une famille de la petite ville fictive californienne d'Agrestic. Nancy Bitwin, jeune femme d'une petite quarantaine d'années, vient de perdre subitement son mari d'une crise cardiaque. Pour arrondir ses fins de mois, elle se lance dans le commerce de proximité d'herbe de cannabis (weed). Dans sa communauté bourgeoise, on consomme, mais sous le manteau. L'activité de cette mère de famille reste un secret qu'elle ne veut partager ni avec ses amis proches ni avec ses deux fils. Bien sûr, au fil des huit saisons le petit deal de quartier se transforme en véritable petite entreprise florissante... Ici, le trafic est associé à la nécessité de faire vivre sa famille, car même si Nancy vit dans un environnement plutôt privilégié, il faut tenir son rang, payer les traites et l'école des enfants. Cette mère de famille est ambitieuse mais dépassée, et les confrontations avec le milieu "professionnel" du trafic de cannabis aux Etats-Unis mais aussi au Mexique, ne se font pas sans dégât. La comédie peut vite alors basculer dans le drame au



détour des circonstances de vie qui, vie qui, pour cette famille, est loin d'être un long fleuve tranquille...



**A PROPOS DE LA SÉRIE
DE CARLOS CONTRERAS ET SILVANA AGUIRRE
DIFFUSION NETFLIX (2017 - EN COURS)
3 SAISONS - 34 ÉPISODES
EL CHAPO**

“El Chapo“, qui peut se traduire par “petit et trapu“, est le diminutif donné depuis son enfance à Joaquin Guzman Loera, né en 1957, narcotrafiquant d’envergure qui deviendra l’ennemie publique numéro un du gouvernement mexicain et de la DEA. Ex big boss du cartel de Sinaloa, il passera en principe le reste de ses jours dans une prison de haute sécurité américaine suite à un verdict de condamnation à perpétuité en 2019... La série commence dans les années 80 au moment où Joaquin Guzman est encore lieutenant de Miguel Angel Félix Gallardo, grand chef du cartel de Guadalajara, cartel qui occupe l’ensemble du territoire mexicain et gère le passage de tonnes de stupéfiants par la frontière américano-mexicaine, pour alimenter le marché nord-américain, et ce en partenariat avec les Colombiens. A l’arrestation de Félix Gallardo en 1989, les territoires qui bordent la frontière sont répartis entre les différents “Patrons“, statut que gagne Joaquin Guzman qui peut alors commencer à mettre en place les stratégies et la force armée nécessaire à assouvir son ambition débordante et commencer à empiéter sur le territoire des autres. Ce sera l’objet et le contenu de toute la première saison mais aussi des suivantes. Elles nous proposeront le déroulé du parcours d’un homme qui restera probablement dans l’histoire du narcotrafic comme le Pablo Escobar mexicain, cible idéale dans la lutte contre un trafic dont le contrôle échappe encore à tous les gouvernements...



A PROPOS DE LA SÉRIE DE CARLOS BERNARD, DOUG MIRO ET CHRIS BRANCATO DIFFUSION NETFLIX (2018 - EN COURS) 1 SAISON - 10 ÉPISODES NARCOS - MEXICO

Cette série est une déclinaison des trois premières saisons de la fameuse série *Narcos* diffusée sur Netflix depuis 2015, et consacrée aux cartels d'Amérique latine. Les deux premières saisons nous racontaient l'ascension en Colombie de Pablo Escobar et du cartel de Medellín, et la troisième du cartel de Cali... Ici, on change notre angle de vue et on nous embarque au Mexique, mais dans les années 80, pour suivre l'ascension d'un autre grand baron du trafic, à savoir Miguel Angel Félix Gallardo, fondateur du cartel de Guadalajara, et père spirituel du fameux Joaquín "El Chapo" Guzmán, futur grand patron du Cartel du Sinaloa mais qui fera ses premières armes auprès de Gallardo et de son grand complice, Rafael Caro Quintero... Au début des années 80 le Mexique est une terre sur laquelle pousse le cannabis, mais aussi le pavot. L'héroïne et la marijuana font alors l'objet d'un trafic vers les États-Unis... Gallardo réussira un tour de force, celui de rallier tous les chefs de clans des différentes plazas mexicaines (régions de production et de trafic) pour une mutualisation du narcobusiness. Il entreprendra la culture intensive d'une variété de cannabis, la fameuse *sinsemilla*, plus rentable car plus chargée en THC, son principe actif, grâce à une méthode de culture qui éloigne les plantes femelles des plantes mâles... La DEA entrera dans la danse de façon plus affirmée grâce à l'arrivée d'un agent américain d'origine mexicaine, Enrique Camarena, dit "Kiki", qui mettra tout en œuvre pour approfondir la lutte contre le trafic qui s'est contentée jusque-là d'accords bilatéraux de



destruction superficielle de culture cannabique. Le sort de “Kiki” Camarena sera malheureusement tragique, mais son travail sur le terrain marquera les esprits... Felix Gallardo, bourré d’ambition, se mettra finalement en cheville avec les Colombiens du Cartel de Medellin et de ceux du Cartel de Cali pour les aider à faire passer leur cocaïne aux Etats-Unis via la fameuse frontière qui les sépare du Mexique... Ce sera le début de la montée en puissance des cartels mexicains qui submergeront les Etats-Unis de poudre blanche dans les années 90 et suivantes. Et quand ce ne sera plus Gallardo, ce sera El Chapo... Et quand ce ne sera plus lui, ce sera son fils... Et quand ce n’est pas la cocaïne, c’est la méthamphétamine ou l’héroïne... Encore une fois, même si la série s’appuie sur la vérité des événements historiques, quelques zones d’ombre et le besoin de romancer, laisse de la place à la fiction. Quelques images d’archives agrémentent le récit...



**CITÉ
DOPAMINE**

**#08 - HORS-SÉRIE
FICTION**



CITÉ DOPAMINE #08 - HORS SÉRIE

Projetons-nous dans un temps ou dimension imaginaire. Dans cette ville-monde, les drogues sont le quotidien de chaque citoyen. Certaines sont légales, d'autres illégales. Certaines circulent depuis des années mais d'autres apparaissent régulièrement. Certaines nous sont familières, d'autres sont fictionnelles... Dans cette Cité imaginaire, les produits dont l'usage et le trafic sont autorisés ou alors prohibés ne sont pas toujours ceux auxquels on aurait pensé... Bousculons nos repères... Les pages qui suivent sont tirées du journal de bord d'un journaliste observateur, enquêteur et poly consommateur de drogues. En balade dans la ville, un moment, une image volée, une fenêtre ouverte ou fermée, un événement, déclenche une narration : souvenirs, sentiments, envies, réflexions, sensations, découvertes, ou simplement récits d'événements...

Chaque numéro de cette série accompagne chacun des numéros de la revue DOPAMINE.

SAISON
01

ÉPISODE

#08

01H

Vingt-quatre heures dans la vie de notre narrateur

Pas moyen de fermer l'oeil de la nuit avec la goutte d'eau qui, à intervalles réguliers, a décidé de m'empêcher de trouver le repos, à croire que c'est toujours la même ou qu'elles se sont passées le mot, allez va pour un bon seau par nuit rempli à ras bord de cette substance visqueuse qui me tombe du voisin du dessus et traverse le plafond sans qu'il sache lui-même d'où ça vient. Je le soupçonne de se vider de toute son eau, avec tout l'éthanol qu'il ingurgite, je ne serai pas étonné qu'il se répande sans s'en rendre compte, petit à petit en gouttes de transpiration psychoactives qui



« Je ne peux tromper mon monstre qu'un temps et qu'une seule fois... »

perlent et viennent me rendre visite insidieusement... Ma consommation, comparativement à la sienne, est loin d'être effrayante. Je tente, comme je peux, de minimiser en me laissant croire qu'après tout y'a toujours plus usager que moi. Plutôt que de compter les moutons pour essayer de m'endormir je compte en imagination les verres pleins alignés sur la cheminée du voisin. Ce seront toujours ceux que je ne pourrai pas boire... On ne change pas une équipe qui gagne. Deux trois heures pour sûr que je n'ai pas bu une goutte d'éthanide*, mélange d'éthanol et d'alcide*, pour ceux qui prennent le train en marche, mais faut pas croire pour autant que mes souvenirs de la veille me reviendront. Ils sont perdus à jamais, pas le temps de noter quoique ce soit en rappel des événements du passé. En si peu de temps d'abstinence le manque n'a pas eu le temps de se manifester, mais je sais qu'il viendra pointer le bout de son nez d'ici peu le coquin à me bousiller la santé tant qu'il n'est pas rassasié de son toxique préféré. J'ai déjà tenté le coup de le laisser crier famine et de prendre le recul nécessaire en occupant mon esprit et mon corps ailleurs dans des consommations légales pour changer, mais rien n'y fait, les copies ne remplaceront pas l'original. Je ne peux tromper mon monstre qu'un temps et qu'une seule fois avec un produit de substitution disponible sur le marché contrôlé. Le manque d'éthanide sait très vite faire la différence et garde en mémoire le faussaire pour être sûr de le reconnaître à la prochaine occasion et lui fermer la porte... Y'a bien un cacheton qui fait tout de même illusion, à doses élevées, un médoc de laboratoire clandestin, autrefois autorisé, mais désormais interdit. Le toubib qui l'a expérimenté sur lui-même pour combattre son addiction en a fait produire en quantité suffisante pour inonder le marché avant de se faire sauter le caisson par la mafia locale qui ne voyait pas d'un bon oeil que les ventes clandestines d'éthanide chutent à cause du médoc de substitution. Le marché noir a fait pression sur des politiques corrompus pour que le produit soit finalement retiré du marché légal contrôlé et tombe dans l'escarcelle des mafieux qui ont su alors, l'air de rien, le transformer pour qu'il soit tout aussi addictif et toxique que l'original... Quand le lobbying des

* L'éthanide et l'alcide sont des drogues de fiction.



02H

« Clope sur clope pour tuer ton ennui, mais clope sur clope pour te tenir éveillé... »

Parrains a remplacé celui des entrepreneurs référencés, garder le contrôle devient compliqué... Difficile désormais de mettre la main sur ce médoc de substitution qui avait le pouvoir de m'enlever toute envie d'éthanol. Je fais donc mon sevrage à la dure et sais bien que je n'arriverai pas à le tenir bien longtemps étant donné que je suis encore loin d'avoir atteint le stade de la réalisation dans mon projet d'abstinence... Je vide le seau d'eau de corps du voisin dans la gouttière à portée et imagine que c'est une partie des toxines que j'ai emmagasinées toutes ces années qui s'évacuent par la même occasion...

Je ne compte plus les verres du voisin du dessus mais tous ceux que j'ai balancés sur le carrelage de la cuisine pour m'empêcher de les remplir. Suffit d'atteindre le chiffre 50 pour être sûr que le compte est bon. Pas la peine de rester au lit quand les premiers symptômes du manque se font sentir, l'alcide aidant, l'insomnie est inévitable... Je garde quelques souvenirs de ma soirée d'hier où après m'être enfilé deux trois litres j'ai pris la nième décision d'arrêter tout ça, Nom de Dieu combien de tentatives seront-elles nécessaires pour arriver au bout de mon addiction. Probable que dans vingt-quatre heures ou moins, je ne me souviens plus d'avoir pris cette décision et que j'y revienne par habitude. L'alcide a cette propriété d'augmenter les effets de l'éthanol mais de bousiller ta mémoire à court terme, à savoir les souvenirs de la veille ou de l'avant-veille. Debout désormais à faire les cent ou deux cents pas dans ma piaule en espérant que la fatigue fera son boulot et qu'elle m'invitera naturellement à retourner au lit... Tu parles d'une distraction!!! Clope sur clope pour tuer ton ennui, mais clope sur clope pour te tenir éveillé. Même l'herbe que j'ai ajoutée au tabac ne fait plus effet. Faut que je trouve à m'occuper à défaut de réussir à me poser. Laissons passer la nuit en agitation permanente pour qu'au lever du soleil il soit temps de dormir épuisé par cette nuit sans sommeil... Je sors du placard ce jeu très à la mode en ce moment, le "Mokon". Le principe est simple : on avance sur un chemin de cases en fonction du chiffre donné par le



« Je verse une petite larme sur mon manque d'imagination et de créativité... »

dé qu'on a lancé. A chaque case, une thématique est proposée, exemple : "nourriture". En lien avec cette thématique il faut réfléchir à un mot qui nous vient, et l'oraliser (avec plus ou moins d'intonation ou d'accent); L'objectif est que ce mot soit suffisamment con (d'où le "Mokon") pour qu'il fasse rire au moins un des autres joueurs. Si c'est le cas, on continue à avancer, grâce au lancé du dé, sur le parcours de cases, en espérant atteindre en premier la case finale... Le problème que j'ai c'est que c'est un jeu qui se joue à plusieurs, mais que je suis seul cette nuit. Alors je n'ai plus qu'à essayer de me faire rire. Bon courage, car je n'ai pas du tout l'humeur à ça, mais bon, ça se tente... Exemple, sur la thématique "nourriture", le mot con qui me vient est "aioli", avec l'accent du midi... Rien qui vient, pas même le début d'un commencement de sourire. Trop défoncé par mon manque de sommeil pour que le rire pointe. C'est vraiment trop con ce jeu débile !!! Arrêtons le massacre... Je verse une petite larme sur mon manque d'imagination et de créativité, et commence à transpirer à grosses gouttes à cause peut-être de ce manque-là ou de celui de l'alcool, le plus inquiétant au final. Les dès sont jetés, je vais devoir me farcir une panne de courant dans le cerveau qui risque de durer bien plus que vingt-quatre heures. Je balance le "Mokon" par la fenêtre en espérant que sa connerie n'assomme personne dans la rue... Je vais contempler ma bêtise devant le miroir de la salle de bain en attendant des heures meilleures où la satisfaction d'un sevrage qui avance prendra le pas sur les angoisses de ne pas y arriver. Je suis seul avec une motivation en berne qui en découragerait plus d'un, mais pas moi Messieurs Dames...

03H

L'air frais du dehors et la bonne odeur des ruelles étroites, toujours mieux que dans mon petit chez moi... Plus le temps de dormir quand on me demande d'aller jeter un oeil du côté de la Porte Nord de la Cité, de prendre des notes pour le journal du lendemain soir. J'ai pas loin d'une heure à m'occuper avec un attroupement de circonstance. On fête la prohibition des opioïdes, comme attendue malheureusement. Trop de décès comptabilisés, le seul



« On y est, le produit est montré du doigt, mis à terre, foulé du pieds... »

critère pris en compte par les autorités désormais pour classer le produit dans la liste des indésirables. Les familles des victimes ont sorti les banderoles sur lesquelles on peut lire des slogans aussi radicaux que “A mort les opioïdes qui tuent la douleur pour mieux nous tuer” ou “Supportez votre douleur quand nous devons supporter celle d’avoir perdu un proche”. Bien long et bien pompeux... On y est, le produit est montré du doigt, mis à terre, foulé du pied, et rien désormais ne pourra le faire remonter en grâce. On se rassemble sur la place publique et l’on prie le dieu des sages décisions et des pouvoirs surnaturels qui saura alors soulager la douleur de ceux qui ont mal sans qu’ils aient désormais besoin de recourir aux médicaments miracles. Confiez votre douleur au Tout-Puissant et il saura la transformer en bontés divines distribuées ici et là à la commande. Tout l’enjeu de la prière... J’écoute, j’entends, je prends notes car je sais que ce qui rentre dans une oreille ressort aussitôt par l’autre, pardonnez-moi mais j’ai péché encore et encore sans que personne s’en aperçoive heureusement... Pourquoi avoir choisi cette heure si tardive pour manifester sa joie, si ce n’est pour réveiller les consciences qui dorment à poings fermés, prêtes à se défendre. Par chance, je ne trouvais pas le sommeil Messieurs Dames... C’est bien la première fois dans la Cité que l’on goûte son plaisir de l’interdit. Quand une prohibition est fêtée par la population et que le gouvernement, complice, laisse faire, c’est que la propagande a été bien réalisée. Il ne reste plus qu’à désigner celles et ceux qui consomment encore cette drogue nouvellement prohibée, et les mettre au ban de la société, voire à placarder leurs profils sur les murs de la Cité, pour que l’histoire se répète et que des communautés entières soient les souffre-douleur de la Cité. Les médecins prescripteurs risquent désormais de perdre leur licence d’exercice, et personne ne s’en émouvra. Les dealeurs en blouse blanche, comme on les appelait dans le temps, vont devoir faire profil bas, sans que la distinction soit faite entre ceux qui y trouvaient leur intérêt et ceux qui ne faisaient que leur devoir de soignant... La douleur sera désormais accompagnée mais sûrement pas soulagée. Toutes les classes d’analgésiques, faibles



04H

« Ni vu ni connu
je consomme
depuis des
lustres sans que
personne ne se
soit aperçu
de rien... »

ou forts, partent dans la charrette des départs involontaires... Dans l'affaire, une substance a été oubliée, l'héroïne, qui reste légale mais interdite à la prescription médicale, aussi surprenant que cela puisse paraître. Seul l'usage récréatif est autorisé, à savoir que le produit ne peut désormais se trouver que sur le marché parallèle, en marge du corps médical et des officines pharmaceutiques... On marche sur la tête, mais visiblement, ça ne fait pas si mal. Je rentre à la maison et mets tous mes produits sous clés pour être sûr que personne ne vienne me dévaliser pendant la nuit. Je laisse les lumières et le poste de télévision allumé et prie ce dieu auquel je ne crois pas pour qu'il ne me jette pas de sort...

Dans mes rêves les plus secrets, je fais de la place pour une femme à mes côtés pour partager le boire, le manger, et les usages déviants. Et peut-être qu'elle non plus ne peut plus s'en passer, et peut-être qu'elle me réclame tous les jours de quoi nourrir son addiction, la faire grossir et en faire l'autre amour de sa vie, et sûrement pas en deuxième position... J'enquête, je note, et je rédige jour après jour pour faire bouillir la marmite avec si peu en retour malheureusement, mais suffisamment pour offrir à ma belle quelques doses de bonheur éphémère, le temps d'oublier que notre vie à deux n'est pas aussi agréable qu'on l'espérait... Et possible même qu'un jour je sacrifierai ma part de came pour être sûr qu'il ne lui manque pas un quart de la moitié d'un gramme de produit à priser, ingérer ou injecter, peu importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse. J'ai mes réserves secrètes de substances légales ou illégales, après tout quelle différence cela fait-il, tant que les bienfaits prennent le pas sur les méfaits je poursuivrai mon parcours en empilant discrètement les béquilles chimiques à disposition, aucune raison de devoir s'en passer. Ni vu ni connu je consomme depuis des lustres sans que personne ne se soit aperçu de rien. Et je sais bien que le regard porté sur moi est à des années-lumière de la réalité. Avec ma gueule de gars bien propre je trompe mon monde et ça m'arrange bien ainsi. Peu autour de moi savent bien que j'ai mes moments de perdition, mais j'ai



développé involontairement une sensibilité et des attitudes qui laissent penser que je suis clean jusqu'au bout des ongles. Plus question qu'on me montre du doigt comme dans le temps, celui de mes vingt ans, presque trente ans en arrière où ça devait bien se lire sur mon visage que j'usais bien trop. En vieillissant, on apprend à se cacher, et pour peu que la génétique et le pedigree soit au rendez-vous, on passe facilement inaperçu... J'ai dormi deux trois ou quatre dizaines de minutes et me sens en bien meilleure forme qu'en début de soirée. Quelques tremblements ont fait leur apparition mais rien de totalement inconfortable. Quand personne ne vous regarde de travers, on supporte plus facilement les symptômes car ils ne sont pas accompagnés de cette honte qui indispose et fout tout en l'air... Je jette un oeil aux aiguilles de mon réveil au sol, aiguilles qui indiquent malgré elles 4h44 pile poil ça reconforte. Un chiffre rond ou un nombre en répétition ça a toujours de la gueule comme si être tombé dessus sans le vouloir était un gage de réussite. Oui, c'est bon, j'y suis, au bon moment, au bon endroit. Je suis le plus fort. Pris en flagrant délit de justesse... Dans quelques minutes il sera exactement 5h00 et pas question de louper ça!!! On agite sa vie comme on peut Messieurs Dames la nuit a été longue et elle n'est pas finie, alors le moindre petit événement compte pour de bon croyez-moi...

05H

« J'ai placé la barre un peu haute encore une fois et je m'en mords les doigts... »

Deux trois mouillettes de pain beurre trempées dans le chocolat du petit matin à une heure où d'habitude le sommeil bien profond est encore de la partie. Et quand la tartine encombre ma pleine bouche, je sais reconnaître le goût du bon et j'y prends beaucoup de plaisir en compensation de l'éthanide qui me manque tant. Malgré toutes mes tentatives passées de sevrage total, l'expérience ne compte pas toujours. Le manque a la mémoire courte parfois et le cerveau ne m'accorde pas plus alors de capacité de résilience. Peut-être parce que les doses ont augmenté entre deux tentatives d'arrêt. J'ai placé la barre un peu haute encore une fois et je m'en mords les doigts... Le plaisir du chocolat fait illusion un temps, celui de me choper la crise de foie



« *Se concentrer sur le goût si particulier du chocolat au lait fait maison...* »

06H

de ma vie. Les tartines s'enchaînent à un rythme soutenu et le contenu du bol se vide au même rythme avec cette sensation agréable de m'être rempli presque entièrement, c'est déjà ça. Avec le besoin évident de digérer le débordement, je devrais pouvoir dormir quelques minutes de plus et m'en féliciter. Je me goinfre à m'en faire péter la panse au risque de la surdose de chocolat qui m'achèvera alors pour le meilleur ou pour le pire. Le risque, je le sais, est moindre mais l'essentiel est de participer... Repu, je m'allonge sur le lit, puis sous le lit en espérant qu'au réveil je me relève sans faire attention au plafond un peu bas, et que je m'assomme à nouveau. Et hop là quelques minutes de sommeil en plus de gagner. J'en suis réduit à ça Messieurs Dames contemplez le drame, et remarquez avec la distance comme votre situation du moment vous semble confortable... Je me rends compte, de là où je me place désormais, que j'avais planqué quelques doses de coke, basée à la javel pour en éliminer les impuretés (Tu parles d'une drogue de fiction!!!), sous le matelas, coincées entre deux ressorts métalliques à attendre que je sois si indisposé que je rampe au sol en désespoir de cause, en quête d'une micro trace de cette substance si addictive. Curieusement, de là où j'en suis de mon dosage estomacal de cacao, je n'ai pas la moindre envie de me jeter sur cette coke-base et évacue alors d'un coup de tête bien placée toute velléité d'usage... Se concentrer sur le goût si particulier du chocolat au lait fait maison et convoquer dans sa mémoire les souvenirs d'enfance où quand il pleut dehors et qu'on est bien au chaud près du feu de cheminée, rien n'est meilleur... A quelques exceptions près...

Je punis un à un les quelques ressorts qui ont marqué mon front au réveil, en les amputant de deux trois centimètres dans des zones stratégiques où l'impact sur mon confort de literie à venir sera moindre. Quelle idée!!! Le lever douloureux en courbatures diverses et variées et même insoupçonnées. Je me découvre des zones corporelles que je n'imaginai pas aussi installées. A 6h du matin le jour lance le branle-bas de combat à grand renfort de



« *Juste éveiller ce sens-là chez moi, et c'est déjà pas mal...* »

piqûres d'épingle à nourrice. J'essaie de situer ma douleur sur une échelle qui va de la piqûre de guêpe à la piqûre d'aiguille à coudre à passant par l'aiguille à tricoter, le pincement au coeur, et donc l'épingle à nourrice... Je me concentre sur les petites souffrances du petit matin et je leur donne des petits coups de pieds aux fesses pour qu'elles débarrassent le plancher. J'ouvre la porte en grand pour respirer la bonne odeur de la journée qui s'annonce. Peu importe la quantité de sommeil que j'ai pu emmagasiner durant cette courte nuit, quand la journée est lancée, pas moyen de la retenir... Déposé sur le paillason transparent qui trône à l'entrée de chez moi, le journal du jour, le seul à passer son temps à se plaindre, à fouiner, à aller fouiller où personne ne s'aventure plus par manque d'intérêt, mais journal que je suis malgré tout car il me permet de rester critique un peu sur tout et un peu sur rien. Juste éveiller ce sens-là chez moi, et c'est déjà pas mal... Les nouvelles du jour, ou plutôt de la veille, ne feront pas allusion aux manifestations de cette nuit, trop tôt, il faudra attendre demain. Quelques encarts laissés blancs sont proposés au lecteur pour qu'il puisse y annoter ces événements à lui de la veille. Dans ces temps où les hommes aiment se raconter publiquement, rien de plus jouissif que d'imaginer que ses bouts de vie soient à portée du commun des mortels. Et même si ces événements n'ont pas été réellement vécus, ils gagnent en crédibilité en paraissant sur le journal... Mon cerveau s'arrête sur un fait divers qui agite mes neurones, à savoir l'ouverture d'un fumoir, espace dédié à l'inhalation de la fumée du tabac, produit prohibé désormais, pour inciter petit à petit les usagers à passer à la vapoteuse, nouvel outil de réduction des risques qui a eu bien du mal à s'imposer. D'une prohibition imposée dans le temps par les lobbies du tabac qui ont fait circuler une désinformation massive sur les risques potentiels, craignant qu'on se désintéresse de leurs clopes, on est passé à une libéralisation sans contrôle de cette vapoteuse, outil qui a permis aux grands groupes industriels d'imposer finalement, à grand renfort de publicité, une consommation désormais bien plus avantageuse les concernant, la cigarette ayant été diabolisée... En bref, la prohibition des clopes a fait le jeu des e-



07H

« Les produits vendus sous le manteau, il faut aller les chercher du côté de ceux qui sont prohibés bien sûr... »

cigarettes qui font désormais le bonheur des industriels qui s'en mettent plein les poches. Quelles que soient leurs motivations, que l'on sait purement financières, tant que ces grands groupes restent positionnés sur un secteur à bien moindre risque que la cigarette, on y gagne... Espérons-le du moins... Les fameux fumoirs qui verront le jour prochainement seront financés par ces groupes, en espérant que l'état puisse garder le contrôle sur les produits de substitution qui seront alors proposés... Affaire à suivre de très très près bien évidemment. Et si je ne le fais pas, n'hésitez pas à prendre le relais...

Positionnés à l'angle, au croisement de deux rues qui se regardent dans le blanc des yeux, deux gangs se tiennent par la barbichette, le premier qui rira aura une tapette. Même communauté, même famille parfois, on a choisi son camp entre ceux qui prônent la politique du cruel et du sanglant et ceux qui prônent celle du sanglant et du cruel. On s'éventre, on se démembre, on se décapite en se renvoyant la balle à l'occasion, ou plutôt la grosse boule puante, mais on cohabite malgré tout tant que chacun n'empiète pas sur le territoire de l'autre. Une fois qu'on a réglé ses comptes, on est quitte... A la mode Roméo et Juliette on s'amourache parfois entre membres du même sexe ou de sexe opposé mais de deux camps opposés, alors ça se donne rendez-vous en catimini pour se faire des câlins sans que personne n'en sache rien, mais ça se bastonne aussi par la même occasion dans l'entourage proche qui n'aime pas qu'on aille se servir dans l'assiette du voisin... Les produits vendus sous le manteau, il faut aller les chercher du côté de ceux qui sont prohibés bien sûr. Ce n'est pas le produit qui est responsable de la guerre entre gang, mais bien son interdiction. Pas la peine de se mentir, on peut bien inverser les positionnements des substances dans des listes, c'est la prohibition qui fera son travail mortifère... J'observe, au petit matin tranquille, le fonctionnement et les nouveaux acteurs du trafic de rue, là où tout a commencé et où tout finira. Même si les livraisons à domicile ont considérablement augmenté ces derniers

« Les clopes par exemple sont vendues à l'unité dans des cornets rigides en plastique de couleur... »

temps, le client reste fidèle encore au bon air de la balade subversive dans des zones de la Cité où il n'aurait jamais eu l'occasion de se promener. Et puis c'est encore là que l'on trouve la meilleure qualité qui, elle, évite de trop bouger pour limiter les risques de perte. Dans le lieu de deal, "le four" comme on l'appelle, le big boss peut toujours jeter un oeil à travers la vitre pour voir comment ça travaille. Moins de dispersion de ses hommes et des doses en vente à l'unité. Ici pas de promo, pas de prix de gros. Le produit ne sera jamais bradé. Pas question d'habituer l'usager à un produit trop accessible. Le prix juste, tant qu'il n'est pas dissuasif, maintient la rareté et le respect à la fois de la substance et du vendeur. Les dealers sont en position de force en ce moment et ne veulent plus des traînards quémandeurs qui font la pitié pour des doses complètes mais à moitié prix... En retour, pour attirer le client qui sait se tenir, le produit est bien emballé, le packaging est travaillé, il a de la gueule, on ne se moque pas du monde... Les clopes par exemple sont vendues à l'unité dans des cornets rigides en plastique de couleur, chaque couleur indiquant le dosage en nicotine, en rappel de la couleur du filtre. Le logo du gang, en empreinte noire tatouée très finement, mais sûrement pas discrètement, en bordure supérieure du cône, marque le produit vendu quasiment comme du prêt à consommer de luxe. On a choisi son positionnement... L'éthanol, lui, est vendu en fioles transparentes de 10 cl à peine, estampillées elles aussi de la marque de fabrique. Le contenu, est à l'image du contenant, à savoir sobre la plupart du temps. La transparence est privilégiée. La substance est vendue seule, séparément de l'alcide qui est vendue de son côté dans des sachets plastiques souples sertis. La pureté de l'un et de l'autre des produits est indiquée en gros car elle permet aussi d'identifier la substance achetée et d'en faire la publicité par le bouche-à-oreille. On achète du E32 (E pour Ethanol, et 32 pour le degré d'alcool) ou du A14 (A pour Alcide et 14 pour le degré de substance active) A chacun de se faire sa propre mixture. ... Mes dosages me regardent bien Messieurs Dames, et je n'irai pas fouiller dans votre sac à main pour pénétrer l'intimité de vos défonceuses. A chacun de voir ce qui lui convient le



08H

« Attention à la reprise de ne pas me goinfrer, pour éviter à tout prix la surdose malvenue... »

mieux. Bien entendu, en ce qui me concerne j'ai des petites préférences, l'expérience aidante je sais où je vais et ne compte pas m'aventurer bien loin...

Retour à la maison, la besace pleine de ces produits devenus un poil sulfureux depuis leur prohibition. Il y a toujours, associé à l'interdit, cette tendance de l'être humain à vouloir le braver, comme pour revenir au temps de l'enfance où les risques de se faire taper sur les doigts n'étaient jamais totalement dissuasifs... Les substances achetées à cette heure matinale viennent s'ajouter à toutes celles en réserve prêtes à me narguer à la moindre occasion. De les savoir là, à disposition, pas loin, me rassure suffisamment pour faire baisser la tension du manque et le laisser un temps en arrière-plan. Je n'ai sûrement pas fait une croix sur l'usage et vais m'orienter probablement vers une reprise de contrôle de ma consommation comme on dit. Pas question de faire le deuil des plaisirs coupables pour gagner quelques hypothétiques mois ou années de vie en plus. En attendant, je tiens au mieux et au plus longtemps l'abstinence pour que mon cerveau revienne à l'équilibre, s'il en est encore capable. Attention à la reprise de ne pas me goinfrer, pour éviter à tout prix la surdose malvenue... A dix heures j'aurai droit à mon casse-croûte pain-beurre-fromage qui taira je l'espère une nausée persistante. J'éponge discrètement, l'air de rien, même si je suis seul dans l'appartement, les gouttes de sueur qui me permettent, j'imagine, d'évacuer un maximum de toxines. Je m'allonge nu sur le sol de ma salle d'eau pour être sûr de ressentir le maximum de sensations au contact du carrelage pas si froid. Je plaque le dos au sol, m'étire au maximum, les jambes et bras tendus, et me concentre sur ma respiration en prolongeant l'expiration pour être sûr de vider tout l'air de mes poumons. J'essaie de visualiser le trajet de l'air du haut en bas de ma colonne vertébrale et lui demande de faire le ménage, l'air de rien je ne l'ai pas fait depuis un bail... Je sais bien que je vais m'assoupir quelques secondes qui me seront probablement bénéfiques, allez va pour un petit



repos cérébral bien mérité... ... Les odeurs de canalisations habituelles me piquent le nez. Je me relève, je passe la tête sous l'eau bien chaude, je balance deux trois inepties à mon miroir qui me le rend bien en balançant une image de moi peu glorieuse, tant pis pour la belle gueule du jour, elle repassera. Aucune raison de croiser aujourd'hui qui que ce soit de ma connaissance, non seulement parce que j'ai fait le tri autour de moi et me suis débarrassé des encombrants, mais aussi parce que je suis moi-même devenu un encombrant pour les autres et qu'ils ont fait leur propre tri personnel. Les contacts se limitent aux connaissances de travail et c'est bien suffisant Messieurs Dames si vous passez dans les parages et que vous frappez à ma porte, pas sûr que je vous ouvre. Ca dépendra de mon humeur du moment...

09H

« Les usagers se sont emparés de ce marché, en connaisseurs, et c'est très bien ainsi... »

Qui peut bien sonner à ma porte ? A cette heure de la journée on a droit à tous les représentants du monde, en démonstration de nouveaux produits de synthèse, tous aussi performants les uns que les autres à imiter les produits traditionnels tout en tentant de s'en éloigner en affichant leur spécificité pour s'imposer sur un marché particulièrement concurrentiel depuis que la légalisation a été adoptée pour des raisons évidentes de réduction des risques... Les usagers se sont emparés de ce marché, en connaisseurs, et c'est très bien ainsi. On a évité, en limitant les niveaux autorisés de production, que les grands groupes industriels mettent la main sur la commercialisation de produits qui touchent la population tout entière. La démocratie et la légalisation contrôlée c'est aussi donner les moyens à chacun de trouver sa place sur le marché global des psychotropes et avoir son mot à dire... Et pour ceux qui doutent que les contrôles sur la qualité des produits sont facilités quand les producteurs sont plus nombreux et plus petits, c'est qu'ils oublient que les grands groupes trouvent toujours les financements nécessaires pour contourner les législations et limiter en sous-main la sévérité des contrôles qui leur sont imposés... La prolifération des petits producteurs permet que le marché reste à taille humaine et qu'une forme de transparence soit assurée. Les



« *Bien entendu tout n'est pas bon à garder et la méfiance est de mise malgré tout...* »

journées de dégustations proposées par ces petits producteurs, ici et là aux quatre coins de la Cité, journées bien entendu ouvertes à tous, donnent l'occasion au commun des usagers de se faire sa propre opinion sur les produits sans qu'une publicité acharnée influence son choix... On partage son savoir-faire entre professionnels, ses outils de réduction des risques, ses méthodes commerciales simples mais efficaces pour se maintenir à flot, on propose des tests produits fiables, des prix justes qui ne sont pas sous pression des intermédiaires, et on accepte surtout que le gouvernement vienne jeter un oeil puisqu'on n'a rien à cacher. Un espace, dédié aux seuls usagers, accueille les doléances des uns et des autres mais aussi les trip-reports en récits qui s'enchaînent les uns après les autres et témoignent de l'ensemble des possibles dans un univers chimique suffisamment étendu pour que ce qu'il reste à découvrir soit au moins aussi important que ce qui a déjà été découvert. Bien entendu tout n'est pas bon à garder et la méfiance est de mise malgré tout. Qui dit petit producteur, c'est-à-dire petit chimiste oeuvrant dans son coin, n'est en aucun cas gage de sécurité ou d'honnêteté sans faille... J'ouvre la porte au représentant qui se présente à moi ce matin, lui offre un petit café et une petite discussion et tente de sonder son état d'esprit. S'il me semble de confiance, ce en quoi je n'ai aucune raison de douter a priori, je suis prêt à faire un test devant lui et vérifier ainsi que les effets ressentis, même si une expérience de consommation reste unique, sont en adéquation avec les effets proposés sur le flyer de présentation. Je lui propose de goûter avec moi, mais il me renvoie un " jamais pendant le service " que je comprends totalement... Test relativement concluant, suffisant en tout cas pour que l'homme reparte délesté de quelques grammes, et que ma réserve soit riche d'un nouveau produit, produit à ne pas mettre dans les mains, ou plutôt le cerveau, de n'importe qui, croyez-moi Messieurs Dames...

10H

Comme je me le suis promis, casse-croûte pain-beurre-fromage accompagné d'un petit verre de blanc sec, sans glaçon, sans

« *Le premier verre de blanc ne m'invite heureusement pas au suivant...* »

alcide, juste ça. Et en dessert, un filet de poudre blanche achetée sur le marché du jour en bas de chez moi, et visiblement aussi peu dosée qu'indiqué sur l'emballage... Ca repart en demi-mesure comme annoncé plus tôt car pas question de surprendre le cerveau qui a eu le temps de se déshabituer. Je note sur mon calepin le nombre d'heures d'abstinence et je me dis que même si elles sont peu nombreuses cette fois-ci, au regard de ce que j'ai déjà été capable de réaliser par le passé, c'est déjà ça de pris en expérience de sevrage, petit à petit l'oiseau fait son nid et le consolide suffisamment pour être sûr de ne pas en tomber. Je construis avec le temps, malgré tout, une sorte de seuil à ne pas dépasser, une batterie de récepteurs synaptiques en nombre restreint, qui me permettront de poursuivre un usage sans rebasculer dans l'addiction. Rien de bien scientifique dans tout ça mais un état d'esprit qui me porte vers un avenir un peu plus glorieux de ce point de vue là... Le premier verre de blanc ne m'invite heureusement pas au suivant, allez savoir pourquoi mais j'ai un retour de nausée pas du tout agréable qui monte, peut-être ce mélange d'éthanol et de coke qui ne me réussit pas. Assis à côté de la cuvette des toilettes, j'attends que ça passe. L'angoisse de ne jamais plus pouvoir consommer est suffisamment forte pour que j'en appelle à mon imagination fertile qui me projette dans ce monde virtuel où les humains se donnent la main, non seulement comme témoignage de fraternité mais aussi simplement pour se transmettre généreusement des bonbons magiques qui font du bien à l'âme sans abîmer le reste... Deux trois images forces mais tout en douceur et la tension redescends à 14, ce qui est très bien me concernant Messieurs Dames. J'essuie la sueur qui perle encore au front du revers de la main et constate avec surprise qu'elle n'est pas transparente comme d'habitude mais teintée d'une couleur rouille qui ne me plaît pas du tout et n'engage à rien de bon. Je fouille dans mes papiers pour retrouver les coordonnées du toubib que j'avais consulté il y a des lustres, peut-être déjà mort à l'heure qu'il est, qui sait ce qui peut bien leur passer par la tête ou le corps en ce moment, c'est une hécatombe. Vingt chiffres d'un numéro de téléphone à composer au plus vite



11H

« Mais alors, avec tout ça, on en oublie totalement de parler de ma transpiration couleur rouille... »

pour en savoir plus... Allo oui bien sûr je patiente que puis-je faire de plus Nom de Dieu c'est presque pire que les services publics de santé gouvernementaux saturés... Musique d'attente... J'aurai attendu une petite heure ce qui veut dire que je ne m'en sors pas si mal...

Rencontre au sommet entre un patient et son médecin traitant, lui-même usager, le petit chanceux a accès à tout ce que l'industrie pharmaceutique légale met à la disposition du corps médical. On fait comme si je n'étais pas au courant, on discute de la pluie et du beau temps, des nouvelles de sa famille, des manifestations de la veille, de celles à venir, de produits contrefaits qui circulent dans le quartier et qui pourraient toucher toute la Cité, des mégots de cigarettes dans les rues sombres, bien plus nombreux depuis que le tabac a été prohibé et que les cendriers publics ont été retirés, des prochaines lois plus souples d'encadrement des prescriptions de nouveaux stimulants, de ceux qui te font bosser deux fois plus mais que seuls, jusqu'à présent, les médecins du travail pouvaient prescrire... Mais alors, avec tout ça, on en oublie totalement de parler de ma transpiration couleur rouille, Docteur vous voyez bien qu'il y a un problème. Il m'explique qu'un alcool frelaté circule en ce moment, du E16, coupé avec une substance inconnue dans l'immédiat, et qui, combiné effectivement avec une coke à faible dosage, provoque une réaction chimique dont on ne connaît pour le moment que les effets secondaires visibles à savoir cette sueur couleur rouille peu esthétique mais visiblement sans danger... Je ne suis apparemment pas un cas isolé, mais malheureusement, le seul remède que l'on ait à disposition pour le moment n'est évidemment pas en vente libre puisqu'il s'agit d'un éthanol E25 produit par un seul trafiquant. Quelques usagers en ont fait l'expérience et le recoupement des différents rapports laisseraient penser qu'il s'agit du meilleur antidote. Ce qui veut dire mon p'tit gars que t'es bon pour une perfusion régulière, au sens figuré, de E25, produit que je connais bien, qui a un goût de piquette, et qui te fout en l'air l'estomac. A choisir entre une peau ambrée et un



12H

« Chaque bouchée prend un sens tout particulier, et pas question de toucher à mes réserves... »

estomac en vrac, je préfère le moindre mal à savoir oublier le médicament miracle et accepter le risque que la couleur rouille de la sueur soit les prémises de symptômes plus graves... J'accepte le sort qui m'est réservé et ne peux pas continuer à être baladé d'un remède à un autre sans qu'on ait établi la dangerosité du poison que j'aurais absorbé. Les sueurs rouille passeront je l'espère avec le temps, à condition bien entendu que j'évite à l'avenir le mélange coke / E16... Mon toubib a juste eu le temps de m'écouter, de m'entendre peut-être, avant de s'écrouler. Je sais qu'il en a l'habitude et qu'il ne faut pas s'en formaliser. Ca lui arrive régulièrement. Une narcolepsie mal prise en charge... Je quitte son cabinet sur la pointe des pieds, peu rassuré mais confiant...

Je compte jusqu'à trois et j'ouvre les yeux grands en imaginant que devant moi se présente celle qui m'a initié à l'aventure psychédélique on dit, cette femme à peine plus âgée que moi qui a décidé que ma conscience devait s'élever au moins à son niveau... Elle se présente devant moi et je la serre dans mes bras jusqu'à ce qu'elle ait un peu mal mais pas plus, et qu'elle ait la force de me montrer que je suis à la bonne intensité, pas plus, pas moins. Le plaisir que je ressens à ce moment-là est à la hauteur des premières sensations, et la mémoire est si bien faite que je retrouve la même agitation du cerveau, à croire qu'il avait gardé ça en mémoire pour les temps à venir plus moroses... Dans l'assiette, pas de quoi monter au ciel Messieurs Dames, deux trois haricots verts mal lavés, pour conserver un peu de matière alimentaire, et le reste de sandwich de 10h. La Cité laisse entrer bien plus de psychotropes ces temps-ci que d'aliments, alors on se nourrit des effets des uns et des autres et l'on fait croire à notre encéphale que si si bien sûr qu'on est passé à table allez va tu peux bien faire travailler un peu ton imagination mon grand... Chaque bouchée prend un sens tout particulier, et pas question de toucher à mes réserves de produits stimulants coupe-faim les plus répandus dans la Cité Dopamine, les premiers à avoir été légalisés pour soulager le manque... L'économie repose en grande partie sur le succès de



ces substances, l'agriculture traditionnelle ayant été délaissée au profil d'une industrie agroalimentaire en lien étroit avec l'industrie pharmaceutique loin d'avoir épuisé les pouvoirs de sa créativité. Je laisse les chimistes prendre le relais d'une nature psychoactive pas assez puissante pour combler tous les manques en émotions, sensations, impressions des hommes et femmes en quête d'un bonheur de tous les instants. Je cultive personnellement une frustration quotidienne dans laquelle je me plais à résister à toute tentation et dont je tire ma force. Je prends note sur mon carnet de tous ces petits éléments de vie qui alimentent mes journées en micro-événements du dedans et comble l'ennui. J'entends les quelques bruits du dehors à cette heure où chacun cherche de quoi remplir sa besace ici et là, quelques vendeurs de rue proposent des aliments sous contrôle qui ne plairont pas à tous, tant ils sont fades. Nourrir son homme exige parfois quelques concessions... Allez, une bouchée de plus, quelques pensées psychoactives, et le tour est joué. J'ai acquis avec le temps cette faculté de tromper mon cerveau en stimulant chez lui, artificiellement son circuit de récompense...

13H

« On est toujours mieux en communauté à partager les mêmes douleurs... »

Petit Papy, c'est désormais l'heure de la sieste. Je tiens contre moi un doudou qui s'éclaire dans la nuit à condition que les volets soient fermés et que les piles aient été rechargées. Et comme aucune de ses conditions ne sont remplies, j'enfonce un doigt dans la pliure de sa peau molletonnée au niveau du coeur pour me donner l'impression qu'il me supplie d'arrêter... Le manque d'éthanide, peut importe le mélange d'éthanol et d'alcide dernièrement absorbé, m'invite au sadisme pour ne pas être le seul à souffrir. On est toujours mieux en communauté à partager les mêmes douleurs Messieurs Dames contemplez mon désarroi... Je cogne mon vieux menton contre l'oreiller à intervalle de temps régulier pour évacuer ma nervosité. Je me redresse, je me lève, j'ouvre la fenêtre, je crie à qui voudra bien m'entendre, je sors, je cours à en perdre haleine, je bouscule à l'occasion deux trois passants qui passaient par là et encombraient mon chemin de



« *L'abstinence forcée, imposée par les autorités pour certains produits, n'a pas fait que du bien...* »

route, je m'arrête, je jette des regards noirs à qui voudra bien les prendre pour lui, je reprends ma course jusqu'à ce que mes forces physiques m'abandonnent et que je ne pense plus qu'à reprendre mon souffle... Personne dans la Cité n'a fait attention à moi pendant ce cours épisode de délire personnel car je suis loin d'être le seul à avoir choisi cette forme d'exutoire pour évacuer de mon cerveau un craving insupportable, croyez-moi ce n'est pas facile tous les jours. Les tremblements et les nausées en progression, les sueurs abondantes couleur sang désormais et cette irrésistible envie de porter le goulot de la fiole à la bouche et boire jusqu'à plus soif et même au-delà... Je marche au ralenti et observe la Cité, ses usages en public, en privé, ses usagers pas si mal, ses usagers en galère et tous ceux qui ont basculé vers l'abstinence totale avec son lot de satisfactions bien entendu mais aussi son lot de questionnements en forme de comment j'en suis arrivé là, en marge d'une population qui a fait son choix, celui de l'usage, plus ou moins intensif. L'abstinence forcée, imposée par les autorités pour certains produits, n'a pas fait que du bien, loin de là. Certains citoyens se sont perdus curieusement à s'empêcher de consommer ce qui leur permettait de tenir debout, et je sais de quoi je parle... Je m'assois sur un bout de trottoir et je ferme les yeux en espérant que la Cité ait totalement disparu quand je les ouvre à nouveau, et qu'on reparte tous à zéro dans un univers plus équilibré où chacun décide de l'homéostasie qui lui convient le mieux, avec ou sans produit...

14H

J'ai gagné ma place au paradis comme on dit, en sauvant de la noyade une jeune femme qui le valait bien. Les rives du fleuve qui traverse notre Cité étant particulièrement glissantes, et en pente particulièrement descendante, on a vite fait de se retrouver à l'eau. Pour tous ceux qui ne voient pas venir le risque, rien ne vaut un observateur au regard aiguisé qui sait reconnaître chez le consommateur, ou la consommatrice en l'occurrence, le moment de bascule suite à une prise de sédatifs... La jeune femme a dormi là, et la rosée du matin aidant, le sol l'a emportée vers le bas sans



« Quand le besoin et le désir se tirent dans les pattes, on est bon pour une belle partie de jambes en l'air dans le cerveau... »

qu'elle ait la force de résister... Je la sors de l'eau et tente de la ranimer. En retour, je n'obtiens que quelques crachats involontaires au visage mais surtout deux trois gifles, bel et bien volontaires elles. « *Qui t'as permis le gars de m'empêcher de sombrer ? vas donc sauver le monde entier si tu veux, mais oublie-moi deux secondes, le temps que, ni vu ni connu, j'y passe, et pour de bon, Nom de Dieu on n'a pas idée de sortir de l'eau une femme qui s'y laisse glisser, je t'en foutrais moi de la bonne âme qui fait sa BA du jour et part annoncer au peuple qu'il mérite enfin un peu de considération, le héros tu repasseras je te prie, demain à la même heure je ne serai plus de ce monde et tu n'auras rien pu faire cette fois-là...* » J'ai compris assez vite qu'il n'était pas question de mettre en avant mes arguments et le malentendu auquel j'ai été confronté... Je passe mon chemin, et cours de ce pas vers d'autres aventures, tout aussi excitantes je l'espère, toutes pleines de bonnes surprises avec récompenses à la sortie... La jeune femme sauvée des eaux m'a suivi, à distance. Il est possible qu'elle compte sur moi désormais pour la sauver à nouveau, même si l'envie de disparaître est plus forte. C'est à n'y rien comprendre. Quand le besoin et le désir se tirent dans les pattes, on est bon pour une belle partie de jambes en l'air dans le cerveau. Il est tout aussi possible qu'elle tente à son tour de me sauver d'une mort imminente, même si je ne lui ai rien demandé, et que je ressente ainsi, comme elle, cette sensation de frustration peu commune... Je la laisse observer à distance et compte sur elle désormais pour me sauver si nécessaire, un prêté pour un rendu. Je fais comme si de rien n'était et ralentis le pas pour être sûr que la distance entre elle et moi ne soit pas trop importante et qu'elle réagisse à temps si besoin. Et peut-être même que je ferai semblant de sombrer pour tester ses motivations... En attendant je me paie un cornet de frites avec une sauce blanche qui dégouline. Il m'a coûté une fortune étant donné la pénurie de patates du moment. Elle s'assied à côté de moi, me vole une frite, et on cause, enfin presque...

15H

« Il y a bien longtemps que je n'ai pas voyagé à deux dans le même bateau... »

Elle tente de me faire comprendre avec quelques gestes simples que sa voix s'est perdue après m'avoir crié dessus tout à l'heure. Elle cherche une explication à ce qui lui est arrivé, et moi aussi. Mais qui pourra dire ? Mangeons nos frites en attendant... Je lui propose de m'accompagner chez mon médecin traitant, mais elle refuse de prendre la main que je lui tends. Pas question que je la touche, ça non... Elle accepte tout de même de me suivre. Le temps d'accompagnement ne se mesure pas au nombre de pas effectués l'un à côté de l'autre, mais aux regards échangés tout du long, aux gestes bienveillants à distance et à la confiance qui s'établit petit à petit. Il semblerait à ce moment-là que nous soyons bien seuls au monde Messieurs Dames je vous laisse en tirer les conclusions qui s'imposent... On fait notre petit bout de chemin ensemble, elle et moi. Je prends quelques chemins de traverse, fais quelques détours pour allonger le plaisir. Elle fait semblant de ne pas s'en apercevoir même si c'est évident. Elle dessine à ma demande, sur le sol poisseux du trottoir, les lettres de son nom que je retiens au compte-gouttes en espérant que demain il soit encore inscrit dans ma mémoire. Retenons-le en comptabilisant le nombre de voyelles et de consonnes. Deux E, deux I, deux L, un M, et enfin un R. Il sera toujours temps de remettre les lettres dans l'ordre en temps voulu. N'essayez pas de comprendre comment ma mémoire des prénoms fonctionne, elle n'est pas comme celle de tout le monde... Arrivés devant la "boutique", c'est comme ça qu'on dit, de mon toubib, sa voix miraculeusement lui revient. Elle en profite pour me demander que le petit bout de vie avec moi se prolonge, si je le veux bien, au moins pour la journée, ou plus si affinités. Pas de raison de refuser, après tout il y a bien longtemps que je n'ai pas voyagé à deux dans le même bateau. Je lui souris. Elle me sourit. Pas besoin de mots à ce moment-là on s'est compris, et c'est parti pour l'aventure au galop dans une Cité qui sait heureusement laisser une place pour les coeurs à prendre... Arrivés en bas de chez moi, curieusement sa voix disparaît à nouveau, mais la mienne aussi. C'est à n'y rien comprendre. Et si ça voulait simplement dire qu'il faut que je ferme ma gueule pour une fois... Elle et moi ne sommes



16H

« Avec ses yeux elle veut que je la rassure, savoir si elle peut compter sur moi à l'occasion... »

en rien troublés par ce qui nous arrive, et pourquoi faudrait-il essayer de trouver une explication alors qu'après tout on arrive à se comprendre sans ça ? Elle me sourit, je lui souris. On s'est compris. Ma sueur couleur rouille a disparu...

A l'heure du thé, deux trois tasses de café suffiront à nous tenir éveillé. Après ça, allongés sur le lit on s'est juste prit la main, pas plus, pas moins, et par petites touches successives on s'est fait comprendre que ça n'irait pas plus loin. La libido n'est pas au rendez-vous aujourd'hui et ne le sera peut-être pas plus demain, mais qu'importe, je sais que les usages de ma belle ont un impact loin d'être favorable sur l'envie d'être touchée et encore moins sur celle de faire l'amour. Je garde ma frustration pour moi mais ne ferai pas un geste pour lui faire croire en retour que j'accorde peu d'importance à ça, car ce serait faux. Je me contente de tracer des petits ronds avec mon doigt dans le creux de sa main... Elle et moi on passera peut-être une petite heure allongés sur ce lit ou alors un peu plus. C'est le temps qu'il faudra pour s'apprivoiser. Tout à l'heure, quand son agitation sera suffisamment importante j'irai probablement chercher dans mes réserves de quoi soulager son manque. La dose requise elle me l'écrira sur un bout de papier et je suivrai la prescription à la lettre. Pas envie qu'elle me fasse une surdose là, à la maison, ou nulle part ailleurs d'ailleurs. Je veux l'avoir encore à mes côtés pour quelque temps s'il vous plaît ne me l'enlevez pas tout de suite, je m'y suis attachée... Avec ses yeux elle veut que je la rassure, savoir si elle peut compter sur moi à l'occasion. Je fais au mieux. J'allume le poste de radio pour qu'on entende les nouvelles du jour et surtout l'alerte produit quotidienne. Le gouvernement, sur proposition des groupes d'autosupport, a mis en place un système de vigilance qui permet de savoir au jour le jour quels sont les produits contrefaits, et surtout parmi eux ceux qui sont à éviter ou dont il faut se méfier... Mon petit amour d'un court temps de vie ne semble pas savoir de quoi il s'agit. Elle fait peut-être partie de ces usagers, assez rares, qui ne sont adeptes que d'un seul produit, et n'essaieront pas par



exemple de soulager leur descente en se cachant derrière un autre produit. Je respecte ça et n'ai aucune envie de l'initier à ma cuisine interne. J'attends simplement qu'elle ait besoin de moi quand le manque lancera des signes plus ou moins appuyés, je serai alors à ses côtés, je sortirai la poudre blanche, tendant vers le brun, de son sachet stérile après avoir préparé tout le matériel nécessaire à l'injection, et je la regarderai faire à moins qu'elle garde ça pour elle. Dans l'intimité de l'usage, on a parfois envie d'être seul sans voyeurisme malvenu. Ma bonne amie je saurai m'isoler dans la pièce d'à côté pour ne pas te gêner. Il suffira de me faire le geste de la main pour que je m'éloigne, ou alors me tourner le dos pour que je comprenne. Et peut-être qu'elle me remerciera, ou peut-être pas, mais qu'importe... Je sers sa main fort pour éviter que la mienne tremble. Pas plus, pas moins...

17H

« Je glisse tout de même mon micro trésor sous l'oreiller de l'endormie pour qu'à son réveil un semblant de petite souris soit passée... »

Pendant que ma belle dort tranquillement, j'en profite pour faire un brin de ménage on dit, à savoir quelques miettes récoltées ici et là, le tout étant de bien faire la différence entre ce qui pourrait être mis de côté de restes de substances psychoactives et ce qui n'est que le pain quotidien... Ca fait bien longtemps que je n'ai pas fait la poule à picorer au ras du sol, et à la pincette, les petits bouts de cocaïne base tombés au sol. J'ai le luxe de pouvoir les oublier en reconstituant mes stocks régulièrement. La pêche n'a pas été fameuse aujourd'hui, pas de quoi même reconstituer ce qui pourrait ressembler à un semblant de caillou. Je glisse tout de même mon microtrésor sous l'oreiller de l'endormie pour qu'à son réveil un semblant de petite souris soit passé... J'hésite à sortir, ne serait-ce que cinq minutes, pour acheter de quoi grignoter un bout au distributeur du coin en espérant que les compartiments ne soient pas vides et qu'ils aient été rechargés depuis la dernière fois, à savoir il y a deux jours. De la fenêtre j'observe de loin les allers-retours sur la grande place et j'essaie de deviner du mieux que je peux si les passants ont sous la main quelques denrées périssables à se mettre sous la dent, signe que les recharges ont été effectuées et que j'aurai de quoi composer un petit-déjeuner /



« Seule la typo semble laisser penser que nous revenons dans le siècle passé ou que nous nous projetons dans le siècle futur... »

goûter de qualité. Deux trois gus qui courent de long en large, toujours les mêmes tous les jours à fuir je ne sais quoi dans un sens et dans l'autre, mais rien qui m'assure que les distributeurs sont pleins. Va falloir que je vérifie par moi-même, pas d'autres solutions... Le corps ne bronche pas, la respiration est régulière, à croire qu'elle est partie pour quelques heures de sommeil sûrement nécessaires avant de retrouver un semblant de bonne mine. Je veux m'assurer que la dose administrée d'antalgique-sédatif n'ait pas été trop forte. Et si elle n'attendait qu'un baiser volé pour se réveiller, comme dans les contes de fée ?... Je décide de prendre le risque de la laisser seule dans ma demeure les quelques minutes qui me seront nécessaires pour aller chercher de quoi nous substenter... La brume est tombée soudainement sur la Cité, et on n'y voit pas à plus de cinq mètres. A l'aveugle, je trouve le premier distributeur venu. Il est bien plein mais, curieusement, les aliments qu'il contient semblent d'un autre temps. Le packaging opaque, rigide et unique, est extrêmement sobre, de couleur unie et n'indique qu'une date, qui doit être la date limite de consommation je présume. Seule la typo semble laisser penser que nous revenons dans le siècle passé ou que nous nous projetons dans le siècle futur. Rien ne permet de savoir ce que je vais découvrir dans le paquet... Je ne connais aucun de ces produits, à croire qu'un petit malin s'est amusé à faire un échange de génération... Je n'ai pas le temps d'aller voir ailleurs, alors je tente ma chance. Je glisse les deux pièces requises dans la fente, compose le numéro du premier paquet qui me saute aux yeux, et attends qu'il tombe après s'être avancé de quelques centimètres et s'être désolidarisé de son rang... Je m'attends à tout et à rien en ouvrant le paquet...

18H

Pas d'odeur, une couleur impossible à définir, une consistance gélatineuse, un goût venu d'ailleurs ou de nulle part, mais Nom de Dieu ce que c'est bon !!! Et à un prix de lancement tout à fait raisonnable. Je n'ai jamais rien mangé de tel de toute ma vie et j'en pleure de plaisir et de bonheur... Deux bouchées m'ont suffi à

« Je me rends compte alors que je dois glisser à chaque fois une pièce de plus dans la fente pour obtenir mon dû... »

engloutir ce petit paradis gustatif. Il faut absolument que j'en ramène le maximum à la maison avant que d'autres viennent se servir. Au diable le devoir civique de partage. Après tout j'imagine que d'autres recharges identiques alimentent les distributeurs de la Cité. J'ai déjà bien de la chance que le distributeur n'ait pas encore été dévalisé.... Je compte ma monnaie et prends le pari qu'une bonne douzaine de doses seront prélevées ici, miam miam. Je glisse pour commencer 3 pièces pour gagner ma dose, puis 4 nouvelles pour un deuxième paquet, puis 5 encore pour une troisième louche. Je me rends compte alors que je dois glisser à chaque fois une pièce de plus dans la fente pour obtenir mon dû. Le prix augmente donc en temps réel au fur et à mesure de mes achats. Les lois du marché, celles de l'offre et de la demande, en application directe là devant moi. Je fais un pas de recul pris soudain d'un sentiment d'effroi... Le prix indiqué désormais est bien de 6 pièces par dose. Flippant Messieurs Dames !! Je ne peux me permettre d'aller plus loin pour l'instant. Satisfait tout de même d'avoir en ma possession trois sachets de cette nourriture céleste, je cours dans la brume plus dense désormais, encore plus à l'aveugle, vers mon chez moi pas si loin heureusement... Je grimpe quatre à quatre les escaliers de mon immeuble, ouvre ma porte d'entrée tout excité à l'idée de faire découvrir à ma bien-aimée cette barre gélatineuse de choix. Mais allongée sur le lit, la jeune femme n'a toujours pas bougé, dans la même position avec une respiration de métronome. Je la secoue un peu, n'ayant toujours pas retrouvé ma voix, mais elle ne se réveille pas. Je la secoue un peu plus, mais rien n'y fait, son sommeil est si profond. Qu'elle respire est plutôt bon signe, mais alors pourquoi ne se réveille-t-elle pas ? Mon angoisse monte et une première barre gélatineuse vient la soulager en deux bouchées... Je verse un peu d'eau sur son visage, j'éponge la surface du lit désormais imbibée, je passe un mouchoir sur son visage humide, je soulève une de ses paupières, je lui pince la peau sans forcer, je lui fais des chatouilles, je lui donne deux trois petites tapes sur les joues... Toujours rien ! Mon angoisse monte un peu plus et une deuxième barre gélatineuse ne suffit pas à la soulager désormais. Je dois



19H

« Le gouvernement, si c'est bien lui, a lancé ce produit comestible sans plus de publicité... »

m'enfiler la troisième et dernière barre pour en ressentir les effets gustatifs... Ma petite réserve s'est tarie et pas question de rester sans rien à me mettre sous la dent pour les prochaines heures. Un seul objectif désormais : retourner au distributeur et remplir le caddie en espérant que les prix n'aient pas flambé depuis tout à l'heure...

Je prends ma place dans une queue de trois kilomètres de long qui serpente dans la Cité, où chacun tente, avec plus ou moins de succès, de gagner un mètre en rémunérant la personne devant elle. Plusieurs gardes sont postés sur le parcours et s'assurent que les transactions sont sécurisées et que personne ne resquille ou se tape dessus. Devant le distributeur, deux trois hommes en costume, arme à feu à la ceinture, s'assurent que l'on ne tente pas de secouer la machine en espérant en faire tomber un paquet qu'on n'aurait pas payé. Dans cette affaire, à coup sûr ce sont les plus riches qui gagneront leur paradis. Messieurs Dames il est bien possible que ce distributeur de bonbons magiques soit le seul dans la Cité. Il est en bas de chez moi mais je ne peux pas l'atteindre, ou alors faudra s'armer d'une patience que je n'ai pas encore. Le gouvernement, si c'est bien lui, a lancé ce produit comestible sans plus de publicité, mais compte bien s'enrichir sur le dos d'une population rendue addict. Ce premier distributeur en annonce sûrement de prochains... Il y a une heure à peine j'étais bien le seul à me présenter au poste, à croire que la machine venait d'être posée là, discrètement, profitant de la brume... Pourquoi ne pas l'installer au grand jour et faire le nécessaire pour que tous les habitants de la Cité soient au courant de sa présence ? Peut-être simplement pour laisser faire la nature humaine et ne pas influencer ses choix de consommation. Le produit, rien que le produit, et ce que les hommes et les femmes de la Cité en feront sans avoir jamais été poussés à y venir et sans les avoir influencés sur les satisfactions à retirer de son l'usage. J'essaie, comme je peux, de trouver une explication au phénomène, rien d'autre à faire pendant que la queue avance très



« Des rumeurs circulent qu'un autre distributeur vient d'être installé à quelques blocs... »

tranquillement... J'y conserve ma place pour le moment, ne la cède ou ne la vends à quiconque, mais je sens bien que je ne vais sûrement pas tarder à sortir du rang. Curieusement, de ce que je peux voir d'où je me situe, les sortants se comptent sur le doigt d'une main, si peu à ne plus avoir la force d'attendre, surtout sans savoir le temps qu'il faudra pour atteindre le Saint Graal. Avant de sortir du rang, certains ne se gênent pas pour vendre leur place à deux ou trois personnes qui suivent... Des rumeurs circulent qu'un autre distributeur vient d'être installé à quelques blocs, mais aller savoir si c'est la vérité, et si cette rumeur n'a pas été lancée pour vider les rangs. Les gardes ne prononcent pas un mot. Aucune information de sortira de leur bouche. Encore une fois l'expérimentation doit rester dans son jus. Laisser faire les citoyens et voir comment ils opèrent, apprécier leurs forces, leurs faiblesses, leurs compromissions, avec au bout du chemin, cet aliment qui ne ressemble à rien mais fait tant de bien à l'âme, du moins en apparence... Va savoir si ceux qui sont présents dans la queue l'ont déjà tous goûté ou si c'est le bouche-à-oreille qui a fait son boulot. J'ai tendance à penser que les sortants font, eux, soit partie de ceux qui n'ont pas encore tenté l'expérience gustative, soit de ceux qui savent bien qu'arrivés au distributeur, le prix élevé sera forcément rédhibitoire... Allez savoir où on en est d'ailleurs. Encore faut-il être à distance raisonnable pour pouvoir lire les informations tarifaires qui changent à la minute. Même si la brume s'est désormais dissipée, difficile à cette distance d'en savoir plus. Encore une fois des rumeurs circulent mais il ne faut pas en tenir compte... Je me laisse encore cinq bonnes minutes avant de retourner voir si ma belle dort encore...

20H

Je désespère de pouvoir la réveiller un jour. Je tente d'appeler les secours mais les lignes sont bel et bien surchargées aujourd'hui aller savoir pourquoi. Si le sommeil est aussi profond, possible qu'il l'ait fait basculer dans un univers où je pourrai bien frapper à la porte tant que je veux, elle sera déjà loin, très loin même... Curieusement mon estomac crie famine alors que j'ai quand même

« Je ferme les yeux et tente de rentrer dans son monde en imagination... »

ingurgité depuis 18h quatre barres gélatineuses qui semblaient avoir largement soulagé mon appétit... Je commence à me poser des questions sur cette substance, mais c'est bien avant que j'aurais dû me les poser. Et si... Et si... Et si... Je ne peux pas croire que ce produit n'ait pas été testé avant de sortir sur le marché, surtout s'il est fabriqué par le gouvernement. Et si les risques sanitaires étaient relativement faibles mais que le goût puissant masquait l'absence totale de nutriment ?... Et si le plaisir ressenti pouvait suffire à nourrir l'âme et à oublier que c'est un corps physique qui la porte ?... Et si... Et si j'essayais simplement de sortir ma belle de son coma artificiel pour qu'elle me raconte le monde qu'elle a découvert de l'autre côté de la barrière des sens d'ici bas ? Et si tout ça n'était en fait que le fruit de mon imagination débridée ?... Je m'allonge à côté d'elle et je lui souris en espérant qu'au-dedans elle me voit et qu'elle me sourit en retour... J'entends, par la fenêtre entrouverte, des cris, des pleurs, des plaintes, des supplications mais je me bouche les oreilles pour m'en exclure. Je prends le temps de prendre des notes pour les journaux spécialisés, de quoi gagner quelques sous en plus, ce ne sera pas du luxe pour pouvoir me fournir à l'avenir en doses gélatineuses... Quelle journée Messieurs Dames !!! Le soleil se couche sur la Cité mais personne, ou si peu, n'est encore rentré chez soi visiblement... Mes seules préoccupations du soir vont vers celle qui est entrée dans ma vie mais ne peut plus interagir avec moi désormais. Je lui prends la main, annote avec le doigt des mots doux dans le creux, ou alors des prières, et attends en retour un signe, ne serait-ce qu'un battement de paupière, que sais-je ? Je ferme les yeux et tente de rentrer dans son monde en imagination. Rien que ça, Messieurs dames attention au départ. Avec un peu de chance je la rejoindrai assez vite et nous pourrons échanger à vive voix. Pourquoi nous a-t-on privés de la parole ? Etait-elle de trop ? Comment la récupérer ? Qui m'a foutu un bordel pareil ?... Dans le monde du sommeil, les murs sont transparents et l'on peut, si le désir est assez fort, les traverser assez facilement. Chacun construit le sien à la hauteur et distance souhaitée en fonction de la taille du cocon qu'il veut occuper...



21H

« Je pousse un cri intérieur qui libère un son intérieur que ma belle a entendu malgré tout... »

Mes murs intérieurs sont à distance d'un bras tendu, et même moins, et l'un d'eux est mitoyen d'un des murs de ma belle. On s'entend au travers si l'on parle bien fort et que l'oreille est bien collée pour que les mots nous parviennent...

Les yeux ouverts, je regarde le plafond et compte les taches d'humidité. Elles dessinent sans le vouloir, sans le savoir, des psychotropes et leurs effets, tout en même temps dans un même élan. Ma belle endormie a ouvert les yeux, enfin, allongée sur le dos elle me raconte au réveil, avec quelques gestes, son parcours de sommeil. Autant qu'elle se souvienne elle a pu me suivre tout du long, et sait très bien ce qu'il se passe dans le Cité en ce moment. Elle l'a survolée un temps, celui de s'apercevoir qu'une grande partie des citoyens sont sortis en fin de journée et début de soirée pour se fournir à l'ensemble des distributeurs, et donc pas seulement celui en bas de chez nous... J'ai compris du récit visuel ce que j'ai pu, mais j'en attends un peu plus encore, et la frustration de ne pas pouvoir dire mes mots, de ne pas pouvoir entendre les siens, encombre mon cerveau qui ne pense plus qu'à ça. Je pousse un cri intérieur qui libère un son intérieur que ma belle a entendu malgré tout. Elle pousse à son tour un cri intérieur qui libère aussi un son que j'ai moi aussi malgré tout entendu. Les mots qui suivent du dedans nous parviennent à l'un et à l'autre sans que je ne cherche plus désormais à me l'expliquer. La Cité nous a toujours réservé des surprises sans jamais nous donner le mode d'emploi, et ça fait bien longtemps que je l'ai accepté pour ne pas trop agiter le bocal. Elle peut bien nous obliger parfois à fermer notre gueule, les mots trouvent d'autres canaux insoupçonnés pour passer... Je lui dis, viens avec moi, j'ai rassemblé toutes mes économies et je veux te faire découvrir ce produit qui de loin dépasse beaucoup d'autres. Elle me répond que les prix ont tellement flambé ces dernières heures, que les files d'attente se sont considérablement réduites. Ça veut aussi dire que la dose que je suis susceptible d'acheter me coûtera probablement une fortune à l'heure qu'il est. Ça n'en vaut pas la



22H

« Le cerveau a bien fait son travail sélectif des événements des dernières vingt quatre heures... »

peine m'explique-t-elle... Je me permets d'insister mais elle m'intime de rester là. Dehors elle sait qu'on a commencé à s'entre-tuer pour avoir accès au produit, et qu'il n'est pas question qu'elle ou moi se bâte pour un barre gélatineuse dont elle ne sait rien mais qu'elle n'a aucune envie de découvrir. Faisons les morts jusqu'à demain matin, que le jour se lève pour que nous y voyions plus clair... Allongés sur le lit, à contempler tous les deux les tâches d'humidité, on se projette dans d'autres paradis artificiels...

Je prépare un potage à la marijuana faiblement dosée, le seul produit en réserve qui gardera une certaine consistance mélangé à de l'eau. Je retrouve dans les fonds de tiroir une bouillie de potiron sûrement pas très fraîche mais probablement encore comestible si je retire les quelques résidus noirâtres sur le dessus. Quand on a faim, on mange ! Les crampes d'estomac se sont accentuées mais il m'en faudra bien plus pour que j'en vienne à me plaindre Messieurs Dames... Le potage de cannabis soulage un temps les douleurs et raccourcit le temps, un temps en très bonne compagnie pourtant que j'aurais aimé au contraire bien plus long. Curieusement, l'envie d'éthanide m'est complètement passée. Je n'arrive pas à me souvenir à quand remonte ma dernière prise et j'en veux beaucoup à ma mémoire de ne pas faire l'effort nécessaire après tant d'heures de sevrage. Le cerveau a bien fait son travail sélectif des événements des dernières vingt-quatre heures, et n'a retenu que ce qui a permis de faire diversion, je ne peux pas lui en vouloir... Combien de temps ma belle restera-t-elle en ma compagnie, je lui demande à demi-mot ? Le temps d'avoir repris des forces ou le temps de tomber amoureuse, elle me répond. Mais alors pourquoi me quitter à ce moment-là, même si ce n'est pas définitif j'espère ? Pour ne pas devenir addict, elle me consommera avec modération car elle sait à quel point le sevrage amoureux peut-être un des plus douloureux quand la séparation est pour le coup définitive... Ma stratégie est alors simple, retarder ce moment où l'amour sera bien trop fort pour qu'elle reste un instant de plus ici. Bien entendu elle me reviendra par touches



23H

« Pas question de balayer d'un revers de la main ce qui nous lie encore aujourd'hui elle et moi... »

successives, d'autant que son chez elle n'est pas si loin, puisqu'elle n'en a pas malheureusement, et qu'elle dort dans la rue... Elle soulève la cuillère de potage et l'emmène à ma bouche comme pour m'inviter à raccourcir un peu plus encore le temps qui passe. Elle le fait avec le sourire, en forme de boutade donc, peut-être pour me rassurer finalement. J'entends d'ici son coeur qui bat, mais à un rythme si peu régulier curieusement. Je ne lui propose pas de stimulant, pour ne pas bousculer encore plus son rythme cardiaque, mais simplement ma présence juste contre elle pour apaiser ses tensions. En retour elle me sourit comme si c'était une des dernières fois...

Profitons de l'opportunité qui nous est donnée de pouvoir se parler sans se faire mal aux oreilles, pour nous raconter nos parcours respectifs de vie. J'entends bien que le sien n'a pas été tout rose, ou alors un rose un peu appuyé tendant vers le gros rouge, un peu comme moi finalement. Son âge : celui que je voudrai bien lui donner, après tout quelle importance... Chacun prend une feuille blanche et dessine au crayon à papier ce parcours de vie en images avec, pour chaque moment clés, un usage y correspondant. Je me rends compte que nous n'avons que ça à nous raconter ou presque, le comment du pourquoi les psychotropes ont jalonné nos existences respectives, car ce sont bien eux qui ont fait ce que l'on est devenu, ou pas. Pas question de balayer d'un revers de la main ce qui nous lie encore aujourd'hui elle et moi, et même si ça a pris tout ce temps pour que nous nous trouvions dans la Cité, pas de raison de reprendre à zéro. Toutes ces années encore à parcourir ensemble, qui sait, ces longues étendues d'asphalte dégagées ou tous ces recoins. Et j'aurai bien des choses à lui faire découvrir et à lui apprendre, et elle aura bien des choses en retour à me faire découvrir et à m'apprendre, j'en prends le pari ici et maintenant, comme une urgence de dire et de faire, et de s'engager dans la durée... Pourtant la Cité nous rappelle tous les jours, et aujourd'hui un peu plus encore, que l'éphémère est la règle, mais que si l'on sait



MINUIT

« Une goutte de sueur couleur rouille perle sur ma tempe. Qu'est-ce que sait encore que ça ?... »

l'apprivoiser, on peut aller loin... Quand elle éclate de rire, aucun son se sort bien sûr de sa bouche, mais elle me permet tout de même de mesurer alors la trivialité de mes propos. Elle me sert dans ses bras suffisamment fort pour que je sente que ça ne durera pas et que chacun reprendra sa place de chaque côté du lit... Un vent d'anxiété souffle soudainement dans la demeure, et l'heure file à toute allure. Je vois les aiguilles de l'horloge défiler à la vitesse d'un son accéléré de tic-tac, son que je n'entends plus. Les secondes deviennent des minutes et minuit arrive à si grands pas que je me protège le visage avec les bras pour ne pas qu'il me fasse mal...

Minuit a sonné. Il n'aura fallu que quelques secondes, que j'ai le dos tourné, pour poser la vaisselle dans l'évier, pas même la fin des douze coups, pour que Mademoiselle se soit volatilisée sans que je n'entende aucun pas se dirigeant vers la porte, pas même un souffle, pas même un petit mot au-dedans de ma tête en guise d'au revoir... La marque de son poids sur le lit a aussi disparu, et je m'interroge à voix haute sur les raisons d'un départ précipité et sur le fait que j'ai par contre retrouvé ma voix du dehors. On n'entend plus que moi désormais, et j'ai beau faire les questions-réponses tout haut comme si je m'adressais à ma belle et qu'elle me répondait, je n'aurai pas plus résolu le mystère... Sur la table de la cuisine, l'ensemble des bocaux contenant mes réserves de psychotropes ont été vidés sans que je me souvienne les avoir ouverts dans l'instant... Et si j'avais fabriqué tous ces moments de partage et ces événements uniquement pour accompagner mes usages ? Et si elle était tout simplement partie en emportant le butin, sur la pointe des pieds, alors que le temps pour moi défilait bien plus vite que pour elle ? Et si je pouvais m'en foutre au point de vivre une nouvelle journée en oubliant tout ce qui s'est passé les dernières vingt-quatre heures ?... Une goutte de sueur couleur rouille perle sur ma tempe. Qu'est-ce que sait encore que ça ?...



www.revuedopamine.fr

contact :

thibault.devivies@drogbox.fr